NUMÉRO EXCEPTIONNEL / PALMARÈS 2024

LiRE magazine

Les 100 livres de l'année

Romans, essais, histoire, BD, jeunesse, documents, polars, beaux livres...

DOSSIER SPÉCIAL
Saint-Exupéry, l'écrivain cosmique

N° 536/DÉCEMBRE 2024-JANVIER 2025 / WWW.LIRE.FR

L 19817 - 536 - F: 8,90 € - RD

“VERTIGINEUX ET PUNK À MORT”

★★★★ Le Point

FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE 2024
COMPÉTITION

BEN WHISHAW

LIMONOV.

LA BALLADE

UN FILM DE KIRILL SEREBRENNIKOV

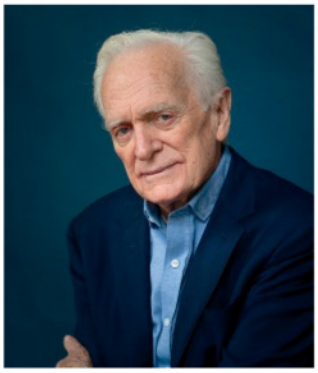
LIBREMENT ADAPTÉ DU ROMAN *LIMONOV* DE EMMANUEL CARRÈRE

AU CINÉMA LE 4 DÉCEMBRE

Le Point · LIRE magazine · SENS CRITIQUE · france•tv

©2024 WILDSIDE - CHAPTER 2 - EMMANUEL SPAN - FRANCE 3 CINÉMA - PRIME VILLAGE
CE FILM N'AYANT PAS ENCORE REÇU SON VISA, NOUS VOUS INVITONS À VÉRIFIER LORS DE SA PROJECTION S'IL EST AUTORISÉ À TOUT PUBLIC.

N° 536 - DÉCEMBRE 2024-JANVIER 2025
LIRE magazine



10
ON EN PARLE
PHILIPPE LABRO

32
LE DOSSIER
SAINT-EX, ÉCRIVAIN COSMIQUE

46
LE GRAND ENTRETIEN
MANU LARCENET

126
LES LIVRES DE MA VIE
SANDRINE KIBERLAIN

ABONNEZ-VOUS EN 1 CLIC SUR WWW.LIRE.FR OU EN SCANNANT CE QR CODE POUR DÉCOUVRIR TOUTES NOS OFFRES !

SOMMAIRE

4 **L'ÉDITO**
Baptiste Liger

7 **L'ACTUALITÉ**

32 **LE DOSSIER**
Saint-Ex, écrivain cosmique

44 **LES 100 LIVRES DE L'ANNÉE 2024**
46 • **Le grand entretien**
Manu Larcenet
52 • Littérature française
64 • Littérature étrangère/Romance
72 • Polars
74 • Fantastique/Jeunesse
76 • Bande dessinée/Manga
80 • Classiques/Études littéraires
81 • **L'univers d'un écrivain**
Philippe Boxho
84 • Essais/Documents

97 **NOTRE SÉLECTION DE BEAUX LIVRES**

LES EXTRAITS DE L'HIVER 2025
106 *Un homme seul* de Frédéric Beigbeder
109 *Ta promesse* de Camille Laurens
112 *Sans soleil. Disco inferno (t. 1)* de Jean-Christophe Grangé
115 Extraits bonus

116 **LA LANGUE FRANÇAISE**

126 **LES LIVRES DE MA VIE**
Sandrine Kiberlain

LA CHRONIQUE DE
27 **Solange Bied-Charreton** Ordre d'idées
43 **Stéphanie Hochet** Au café littéraire
53 **Daniel Picouly** Droit au but
96 **Pascal Ory** Mot de tête
104 **Cécile Ladjali** À l'école des lettres
123 **Éric-Emmanuel Schmitt** L'atelier d'écriture

CRÉDIT COUVERTURE : CLÉMENT BARBÉ

Ce numéro comporte un encart Lire et faire lire diffusé sur une sélection d'abonnés, et un encart NRF présent pour les abonnés Île-de-France.

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD – LIMOT. ALL RIGHTS RESERVED 2024/BRIDGEMAN IMAGES – RITA SCAGLIA/DARGAUD – LES FILMS DU KIOSQUE.

LiRE magazine

Société éditrice
EMC2 SAS au capital de 499 400 euros
Siège social
43, avenue du 11-Novembre,
94 210 Saint-Maur-des-Fossés.
Tél. : 01 47 00 49 49 - RCS 832 332 399 Créteil
Président/Directeur de la publication
Jean-Jacques Augier
Directeur général
Stéphane Chabenat
Adjointe
Sophie Guerouazel

RÉDACTION

Directeur de la rédaction
Baptiste Liger

Rédacteur en chef
Alexis Brocas

Direction artistique/Maquette
Isabelle Gelbwachs

Secrétariat de rédaction
Sébastien Cordin, Laurence Lefebvre et Brigitte de Zélicourt

Iconographie
Janick Blanchard

Chroniqueurs
Solange Bied-Charreton, Stéphanie Hochet, Cécile Ladjali, Pascal Ory, Daniel Picouly, Éric-Emmanuel Schmitt

Ont collaboré à ce numéro
Fabrice d'Almeida, Frédérique Anne, Hubert Artus, Simon Bentolila, Boll, Patrice Bollon, Eugénie Bourlet, Olivier Cariguel, Mathieu Charrier, Jean-Pierre Colignon, Fabrice Colin, Léonard Desbrières, Bruno Dewaele, Sophie Di Malta, Marcus Dupont-Besnard, Nicolas d'Estienne d'Orves, Antoine Faure, Laëtitia Favro, Ilan Ferry, Hélène Gestern, Aude Giger, Ève Guerra, Emmanuel Hecht, Jean Hurtin, Marie Jouvin, Louis-Henri de La Rochefoucauld, Xavier Le Clerc, Éric Libiot, Gladys Marivat, Gabrielle Martin, Jean Montenot, Margaux Morasso, Jean-François Paillard, Jacques Perry-Salkow, Dominique Poncet, Bernard Quiriny, Christophe Rioux, Juliette Savard, Serge Sanchez

Publicité littéraire, partenariats et développement
Astrid Pourbaix : 01 47 00 03 23
Isabelle Marnier : 01 47 00 11 77
publicite@lire.fr

Photogravure/Impression
Maury Imprimeur S.A Malesherbes

Publication mensuelle éditée par EMC2 SAS.
Siège social : 43, avenue du 11-Novembre,
94 210 Saint-Maur-des-Fossés.
N° Commission paritaire : 0625 K 85621.
Dépôt légal : mois en cours.
ISSN n° 3038-3900.
Second Class Postage Paid
At Long Island City N.Y.

Régie publicitaire
Mediaobs : 01 44 88 97 79
Directrice générale : Corinne Rougé
Directrice commerciale : Sandrine Kirchthaler (89 22)

Ventes au numéro : 04 88 15 12 41
Diffusion : MLP

SERVICE ABONNEMENTS

Service Abonnements *Lire Magazine*
20 rue Rouget-de-Lisle,
92130 Issy-les-Moulineaux.
Boutique abonnement
https://abonnements.lire.fr
Courriel : abonnements@lire.fr - Tél. : 01 79 92 11 86
Tarif d'abonnement
1 an, 10 numéros, 55 € (France métropolitaine)

ÉDITO

DE BAPTISTE LIGER

C'est l'une des phrases les plus célèbres du *Petit Prince* : *« Toutes les grandes personnes ont d'abord été des enfants, mais peu d'entre elles s'en souviennent. »* Ces mots d'Antoine de Saint-Exupéry (à qui nous consacrons un dossier, à l'occasion de la sortie du film *Saint-Ex)* auraient pu être prononcés par le père, à destination de son fils, dans *La Route* de Cormac McCarthy. Des mots à l'image – l'auteur de *Vol de nuit* en savait quelque chose –, il n'y a parfois qu'un pas. Ainsi, en adaptant le chef-d'œuvre post-apocalyptique de l'Américain, Manu Larcenet a signé lui-même une œuvre phare du neuvième art. C'est ce roman graphique que la rédaction de *Lire Magazine,* après bien des échanges, a choisi d'auréoler du titre de « livre de l'année 2024 », comme un symbole de la possible réunion entre les registres éditoriaux. Mais c'est une centaine d'ouvrages parus ces onze derniers mois qui sont mis à l'honneur dans ce numéro, comme un instantané de cette période, entre objectivité – énormes succès de librairie, titres ayant défrayé la chronique ou connu un engouement massif – et subjectivité – choix personnels des rédacteurs. À vous de replonger dans cette sélection, forcément incomplète, en attendant de découvrir la prochaine rentrée d'hiver. À ce titre, découvrez en amuse-bouche dans ce numéro les extraits des nouveaux romans de Camille Laurens, de Frédéric Beigbeder et de Jean-Christophe Grangé. De quoi mêler le passé récent et l'avenir le plus proche. En n'oubliant pas de vous souhaiter, dès maintenant, de bonnes fêtes. ■

Jérôme Fourquet

INVITÉ DES LUNDIS DES ÉCRIVAINS AUX DEUX MAGOTS

➔ On le considère aujourd'hui comme le meilleur analyste de la France et de ses mutations. Et combien d'essayistes peuvent se targuer de voir leurs travaux cités (positivement) par des représentants de tout l'échiquier politique ? C'est le tour de force de Jérôme Fourquet, directeur du département « Opinion et stratégies d'entreprise » à l'Ifop, avec des ouvrages comme *L'Archipel français, La France sous nos yeux* (élu livre de l'année 2021 par *Lire Magazine*) et *La France d'après*. Ce formidable vulgarisateur viendra présenter le volume illustré *Métamorphoses françaises [voir page 98]* dans le célèbre établissement de Saint-Germain-des-Prés le 16 décembre, à 18 h 30, lors d'un débat animé par Baptiste Liger, suivi d'une séance de dédicace. De quoi comprendre bien des réalités, parfois pas si anecdotiques, sur l'Hexagone…

Réservations et informations sur *evenementiel@lesdeuxmagots.fr* ou par téléphone + 33(00)1 45 48 00 33

***Lire Magazine* sur iPad !**
Nouvelle liseuse pour lire votre magazine en ligne :
lire.fr/pages/liseuse.
L'application Lire Magazine est disponible sur l'App Store et sur Play Store.
Notre boutique en ligne :
lire.fr

Où adresser votre courrier ?
- **Par voie postale :**
15, rue de la Fontaine-au-Roi, 75011 Paris
- **Par courrier électronique :** redaction@lire.fr
- **Sur la page Facebook du magazine :**
www.facebook.com/Lire.Magazine
- **Instagram**
www.instagram.com/lire.magazine/
- **X :** https://x.com/magazinelire

Imprimé sur du papier certifié PEFC, 100 % fabriqué en Autriche avec 15 % de fibres recyclées. Le PToT est de 0,006 kg/tonne.

AUDREY SOVIGNET – EMMANUELLE MARCHADOUR/SEUIL

Un design
suédois
à l'âme
colorée
Gilet
"Maria"
119 €
De la fleur grecque
de Gorgone à la rose
NORVÉGIENNE d'Hallingdal
NOËL 2024
Gudrun Sjöden
gudrunsjoden.com
Numéro vert 0800 73 00 03 | order@gudrunsjoden.fr
SUÈDE ALLEMAGNE NORVÈGE DANEMARK FINLANDE ROYAUME-UNI USA CANADA FRANCE SUISSE PAYS-BAS

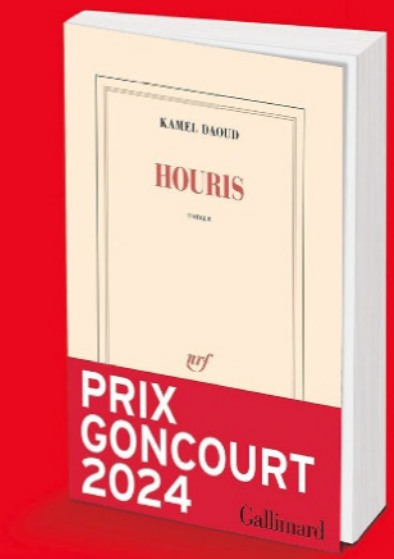
Abonnez-vous à LIRE magazine

1 AN D'ABONNEMENT 10 NUMÉROS

49€ SEULEMENT

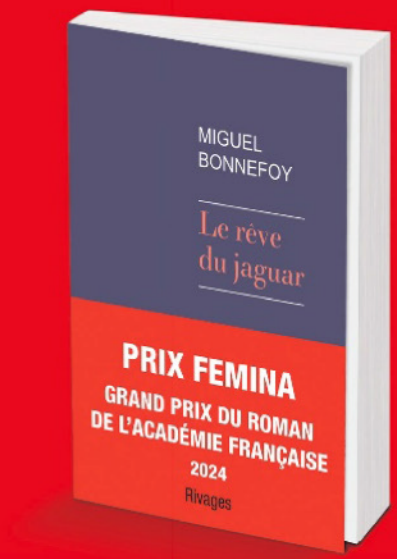
+

EN CADEAU
Le prix Goncourt ou le prix Femina et grand prix de l'Académie française



HOURIS
de **KAMEL DAOUD**

OU



LE RÊVE DU JAGUAR
de **MIGUEL BONNEFOY**

Scannez ce QR code pour profiter de cette offre exceptionnelle

JE M'ABONNE À LIRE MAGAZINE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : Lire Magazine - 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux

OUI je désire bénéficier de votre offre spéciale 1 AN :

- ☐ 10 numéros + *Houris*, prix Goncourt 2024 pour 49€ seulement
- ☐ 10 numéros + *Le rêve du jaguar*, prix Femina et grand prix du roman de l'Académie française. 2024 pour 49€ seulement

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Téléphone : .....

Ci-joint mon règlement par :

- ☐ Chèque à l'ordre de EMC2
- ☐ Carte bancaire, paiement sécurisé sur https://abonnements.lire.fr/

OMLMHIV24

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 31/03/25 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à Lire Magazine - 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux

LIRE MAGAZINE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 325 000 € - 20 RUE ROUGET DE LISLE, 92130 ISSY LES MOULINEAUX

L'ACTUALITÉ

12

EN SELLE AVEC **JULIETTE NOTHOMB**

8

LE NOUVEAU **« LUCKY LUKE »** EST UNE EXCELLENTE CUVÉE

18 **PAUL SCHRADER :** « LORSQUE J'ÉCRIS, J'AIME MIEUX RÉALISER »

26 LE RÉCONFORT SELON **MARIE ROBERT**

ACHDÉ/DARGAUD 2024 – ARNAUD BRIHAY/CREATIVE COMMONS – OH CANADA-LLC ARP

L'art de l'accord parfait

Dans *Un cow-boy sous pression,* Jul, le scénariste, et Achdé, le dessinateur, ont trouvé le bon rythme. L'album, qui place Lucky Luke dans l'univers des brasseurs de bière, est l'un des meilleurs qu'on ait lus depuis longtemps.

En 2026, Lucky Luke fêtera ses 80 ans. Sans une ride. Le gars ne vieillit pas et tire toujours plus vite que son ombre, pour faire la nique à l'arthrose. Dans deux ans, les hommages pleuvront comme à Painful Gulch, les Dalton en feront des tonnes, Rantanplan se demandera qui est ce type à la chemise jaune, Jolly Jumper se moquera de son cavalier préféré et Lucky Luke sera applaudi mille fois. Ils sont peu à savoir où sera le cow-boy à ce moment-là. « *Sûrement aux États-Unis,* dévoile Jul, le scénariste. *Mais Lucky Luke sera plongé dans une histoire encore jamais vue.* » La sortie d'un nouvel album, à l'automne, correspond au moment où Jul propose pour la suite un plan A et un plan B à Claude de Saint-Vincent, le patron de Dargaud et de Lucky Comics. L'idée est ensuite actée pendant le festival de la BD d'Angoulême, en janvier, puis Jul s'y met : il se documente, s'entoure de livres, écrit son scénario et échange avec Achdé, qui tient le crayon puis tire un trait final en attendant le suivant. C'est exactement ce qui s'est passé il y a deux ans pour *Un cow-boy sous pression,* qui alimente déjà toutes les bonnes librairies.

Jul.

Achdé.

Ici, Luke se rend à Milwaukee, la capitale de la bière, pour mettre fin au conflit entre les patrons allemands et les ouvriers en grève. « *Selon les albums, Lucky Luke est plongé dans un milieu qu'il ne connaît pas ou est confronté à un événement historique important,* explique Jul. *Cette fois, c'est les deux.* » S'il n'est donc pas encore possible de savoir à quelle sauce sera fêté Lucky Luke en 2026, une chose est sûre : il faut d'ores et déjà sortir la crème du frigo, parce que ce 83e album est l'un des meilleurs parus depuis une bonne paille (qui a remplacé la clope, comme chacun sait).

UNE FLUIDITÉ REMARQUABLE

Il faut être deux pour danser le tango. Et aussi pour venir à bout d'une aventure de Lucky Luke. Parfois le rythme n'y est pas, parfois l'un des danseurs fait un pas de côté, parfois la musique dérape… Compliqué d'être dans le même mouvement jusqu'à la dernière page. Achdé avoue que dans le précédent, *L'Arche de Rantanplan,* il y avait trop de personnages à dessiner. « *C'était aussi moins goscinnyen que d'habitude.* » Jul, lui, souligne la difficulté rencontrée, avec *Un cow-boy dans le coton,* à instiller de l'humour dans un album traitant de l'esclavage. Pour *Un cow-boy sous pression,* tout s'est accordé et les deux compères ont réussi à trouver pour chaque idée, à chaque page, la bonne façon de faire avancer le récit. Jul propose, Achdé dessine ; Jul crobarde, Achdé change de main (c'est une image). Ce sont des allers-retours entre l'un et l'autre. Contrairement à ce qui a dû se passer pour certaines planches d'albums précédents, où scénario et dessin avançaient sans nécessairement se regarder, tout ici est d'une fluidité remarquable, jusque dans les planches où chacun a déplacé son pion pour que tous deux puissent gagner ensemble – voir les pages 26-27, à ce titre exemplaires.

Frederick Martz, à la tête de la plus grande brasserie du monde, invite Lucky Luke à assister à une représentation du *Ring* de Richard Wagner, car un meurtre pourrait y être commis. Jul, biberonné à *La Grande Vadrouille,* souhaitait faire écho au film de Gérard Oury.

RITA SCAGLIA/DARGAUD – STÉPHANE KOSSMANN/DARGAUD

Achdé, lui, pense immédiatement à la séquence de l'opéra dans *L'Homme qui en savait trop*, d'Alfred Hitchcock, où James Stewart et Doris Day déjouent un attentat. Il a donc imité le découpage hitchcockien et construit la page en « escargot ». Quésako ? « *C'est un grand dessin qui attire immédiatement l'attention, autour duquel l'œil va tourner pour regarder les autres cases* », explique Achdé. Effectivement. Mais le dessinateur, bon compagnon de jeu, croque le chef d'orchestre en Louis de Funès et ajoute, dans une loge, les deux vieux du *Muppet Show*, qui correspondent à l'humour et aux références de Jul.

Le reste est du même calibre. « *La principale difficulté consistait à épurer le récit, parce que cette époque des brasseurs de bière et de l'immigration allemande est très riche, en plus d'être tout à fait vraie*, souligne Jul. *La documentation est énorme. J'ai mis un an à peaufiner le scénario.* » Travail fastidieux qui lui a provoqué un mal de dos chronique, le même dont souffre Lucky Luke dès la page 5, après avoir bossé toute la semaine, week-end compris, entre Dalton à arrêter, bétail à convoyer et hors-la-loi à désarmer. En une journée par case, Achdé raconte vite fait bien fait le quotidien du cow-boy. L'entrée en matière de l'album est rapide, efficace, brillante. Un accord parfait entre les deux hommes, qui, pour faire mieux dans deux ans, sont déjà sous pression. ■ **Éric Libiot**

UN COW-BOY SOUS PRESSION
ACHDÉ ET JUL
48 P., LUCKY COMICS, 12,50 €

DARGAUD

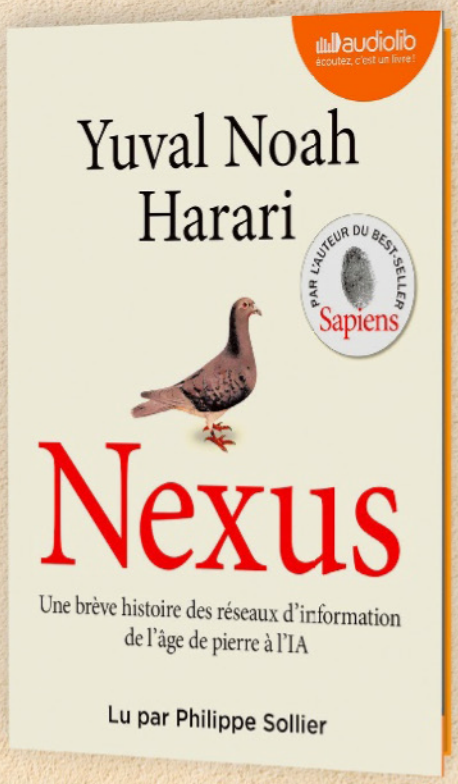
audiolib
écoutez, c'est un livre !

Les histoires
nous ont réunis.

Les livres ont
diffusé nos idées.

Les algorithmes
nous ont divisés.

Quel monde
nous promet l'IA ?

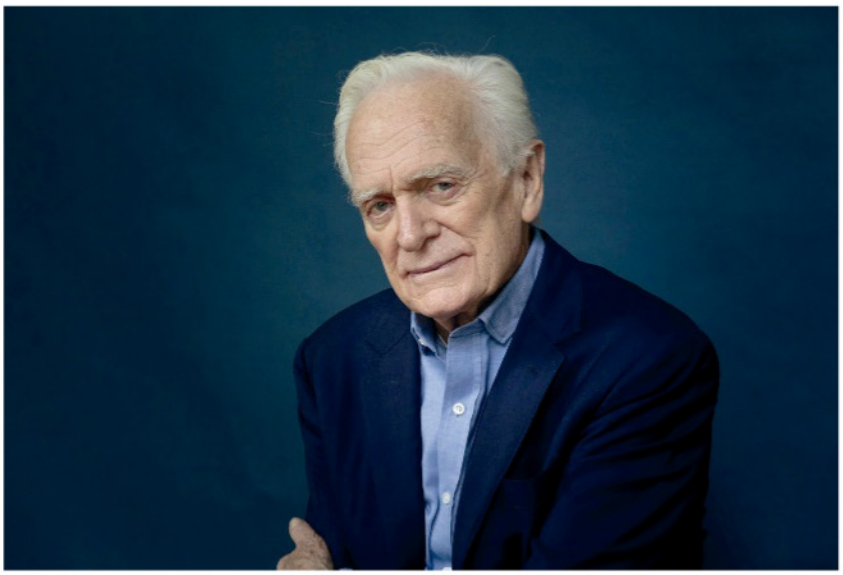


ÉCOUTER
UN EXTRAIT

DISPONIBLE EN LIBRAIRIE
ET SUR TOUTES LES PLATEFORMES
D'ÉCOUTE DE LIVRES AUDIO.

« Il y a une possibilité de l'impossible »

Dans *Deux gimlets sur la 5e Avenue*, Philippe Labro, le plus américain de nos romanciers, narre le chassé-croisé de deux êtres qui se sont aimés, perdus puis retrouvés des décennies plus tard à New York, sur fond d'actualités et de chansons.



Plus que la nostalgie, le thème de votre dernier roman, *Deux gimlets sur la 5e Avenue*, semble être une variation sur l'échec et la réussite. Votre héros, Lucas, est un loser qui gagne en faisant du ratage de sa vie un stand-up et qui reconquiert l'amour qu'il a gâché dans sa jeunesse. C'est l'histoire d'une rédemption ?

Philippe Labro. Je parlerais plutôt d'itinéraire, de chemin. Deux jeunes gens ont vécu un premier amour, mais qui a vite explosé. C'était la faute de Lucas, timide et fragile. Il a bien essayé de faire le zouave pour regagner une Élisabeth qui l'avait abandonné. Mais elle aussi cherchait autre chose – une passion, peut-être. Chemins croisés, perdus, puis retrouvés quarante ans plus tard, dans le New York de l'après-11 septembre. Autour d'un gimlet *[gin et jus de citron vert]*, un cocktail chic rendu populaire par Raymond Chandler, les deux sexagénaires se racontent leurs vies. Elle, réussite professionnelle mais divorce à l'américaine, violent. Lui, l'insatisfait, cherchant toujours sa voie. Cela le mène de Hollywood au Vietnam en passant par ce New York dont il dit à Élisabeth qu'il ne le quittera pas sans y avoir enfin achevé quelque chose, utilisé sa « *parfaite imperfection* ». J'en profite pour dresser le décor d'une actualité riche, car j'aime installer une histoire intime au milieu des « événements ». Les questions trouvent leurs réponses au mot « *end* ». Car il pourrait s'agir d'un film, avec ses flash-back, ses gros plans, ses travellings avant (la guerre) et arrière (la nostalgie heureuse de nos sixties).

Votre récit se partage entre Paris et New York. On a l'impression que vous préférez The Big Apple à notre capitale. C'est votre ville de rêve car celle de tous les possibles, en bien comme en mal ?

P.L. Felix Rohatyn, ancien ambassadeur *[de 1997 à 2000]* des États-Unis à Paris, m'a dit un jour que New York était le « *premier endroit où il ne s'était pas senti un étranger* ». Belle définition de cette ville-monde qui accepte mais parfois aussi rejette les ambitions, les audaces. Je ne l'aime pas plus que Paris car je la trouve électrisante, fascinante, mais aussi cruelle. « Rêve » est un mot inapproprié pour la qualifier. Il n'y a pas de rêve américain, mais une possibilité de l'impossible, pour le meilleur comme pour le pire. Lorsque Lucas entend son agent, Sacca, lui expliquer que son scénario ne vaut rien, il en pleure, ce pauvre gamin de 60 ans ! Sacca ignore les larmes de ce *Frenchie* inachevé et se tourne vers la baie vitrée de son splendide appartement à la seconde où le premier Boeing vient fracasser la première tour du World Trade Center. Et c'est à New York, pas ailleurs, que cela se passe, cité de l'inattendu, scène du théâtre mondial, de l'entrée dans notre catastrophique XXIe siècle.

À la fin de votre livre, Lucas répond à Élisabeth par le refrain de *Blowin' in the Wind* de Dylan : *« La réponse, mon ami, est soufflée par le vent. »* C'est un clin d'œil à l'air du temps ?

P.L. Les grandes chansons sont plus que des clins d'œil. Elles jalonnent nos amours, nos deuils, nos tristesses, nos bonheurs. Elles forment la playlist de nos existences. Et *Blowin' in the Wind* est le résumé fulgurant de cette époque magique et tragique des sixties : les hippies, et les assassins de Kennedy et de Luther King. La chanson court dans les rues de la vie. Je n'imagine pas un jour sans chanter dans ma tête ou à l'intention de ceux que j'aime. Ça peut être drôle (*Just a Gigolo* de Louis Prima), mélancolique (*Dis, quand reviendras-tu ?* de Barbara), mais c'est indispensable et ça ne coûte rien. Juste quelques larmes ou sourires. Il faut chanter, mon ami, chanter sous la pluie comme Gene Kelly dans *Singin' in the Rain* ! ■

Propos recueillis par Patrice Bollon

DEUX GIMLETS SUR LA 5e AVENUE
PHILIPPE LABRO
128 P., GALLIMARD, 17 €

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

Quand le doute s'installe

Le sociologue Louis Quéré se penche sur la notion de confiance, souvent associée à aveuglement et crédulité.

À l'heure où vous lirez ces lignes, le résultat de l'élection présidentielle américaine aura été officiellement donné (loi des bouclages très avancés…). Mais quel que soit le dénouement, il y a fort à parier qu'une partie de l'électorat le remettra en cause, au motif qu'elle a perdu toute confiance en l'État fédéral, certains allant jusqu'à contester sa légitimité. Il n'y a évidemment rien de magique dans cette prédiction. Comme la plupart des sociologues français qui réfléchissent à la manière dont nous agissons dans le monde social (parmi lesquels Louis Quéré, mais aussi Patrick Pharo, Luc Boltanski ou Laurent Thévenot, tous officiant au sein de la prestigieuse École des hautes études en sciences sociales [EHESS]), vous avez certainement constaté que la confiance accordée à nos institutions, de même qu'à toutes sortes de discours, y compris le discours scientifique, est en train de s'éroder sérieusement.

Comment expliquer cette mise en doute généralisée ? Mais d'abord, que signifie « avoir confiance » – formule qui donne son titre à l'enquête de Louis Quéré ? Cette confiance est-elle le fruit d'une foi aveugle ou d'une certitude objective que nous procurerait l'accès à la connaissance ? La défiance ne serait-elle pas *a contrario* le résultat de la production de masse d'une forme de culture de l'ignorance ? Confiance et défiance ne seraient-elles pas les deux faces opposées d'une même pièce ? Existe-t-il, dans les sociétés modernes, des alternatives à la confiance rendant possible la coopération ? Qu'en disent les neurosciences ? La théorie des jeux ? Des penseurs comme John Dewey ou Onora O'Neill ? À l'arrivée, il semblerait que la lutte contre la propagande mensongère, les idées préconçues, la pure ignorance et la culture de suspicion véhiculée par les réseaux sociaux apparaisse comme le seul

garant de la restauration d'une confiance des individus dans nos constructions sociales. Une confiance qui nous pousserait, notamment, à accepter le résultat d'une élection menée de façon manifestement impartiale… ■ **Jean-François Paillard**

AVOIR CONFIANCE
LOUIS QUÉRÉ
408 P., PUF, 25 €

Si Rossinante m'était conté.e

Cavalière émérite, l'écrivaine Juliette Nothomb donne de l'étoffe au cheval de Don Quichotte pour en faire un héros à part entière, avec sa philosophie, les aléas de sa vie ou les stéréotypes de genre dont il a pu pâtir. Si Cervantès avait su…

Journaliste, cordon-bleu, cavalière, autrice, Juliette Nothomb s'est toujours aventurée dans l'existence comme dans sa cuisine : en diversifiant les saveurs. Les mots s'installent très tôt dans sa vie. Enfant, elle est définitivement envoûtée par les contes et les romans de Jules Verne. Se qualifiant d'*« écouteuse »* avant d'être lectrice, la future écrivaine imagine avec force détails les histoires que lui lit sa mère : *« J'étais complètement fascinée par* Michel Strogoff. *Je fantasmais sur ces cavaliers des steppes, leurs récits haletants. Ils ont peut-être encouragé, inconsciemment, ma passion pour les chevaux. »* Alors qu'elle explore très jeune les contrées de papier tout en suivant son père, diplomate, dans de nombreux pays, l'écriture s'impose naturellement à elle. Son rapport complexe à la nourriture fait le reste : elle devient chroniqueuse culinaire en Belgique. Et déclare son amour à sa sœur avec la publication de son premier livre, de recettes : *La Cuisine d'Amélie,* en 2008. Deux ans plus tard, elle fait son entrée en littérature jeunesse avec *Des souris et des mômes*, *« parce que l'on a parfois envie de faire quelque chose de très différent »*. Ces deux ouvrages sont les premiers d'une longue série, entre gastronomie et histoires pour enfants.

PICARESQUE… ET ÉQUESTRE

En 2022, avec *Éloge du cheval*, elle sondait son rapport à l'animal, l'équitation qui s'est imposée à elle *« comme une monomanie »* de 8 à 16 ans. Au cours des multiples expatriations de sa famille, elle découvre que la relation au cheval change d'un pays à l'autre : *« Lorsque nous vivions en Chine sous le régime communiste, il était interdit de monter par plaisir. Ma sœur* [Amélie] *et moi avions donc confectionné des chevaux de fortune à l'aide d'échasses en bois, et nous galopions ainsi à califourchon ! »* Juliette Nothomb renoue avec sa passion première dans *Mémoires d'une jument*, ouvrage dans lequel transparaît sa fascination pour Rossinante, l'efflanquée mais fidèle monture de Don Quichotte de la Manche. À travers le regard de l'autrice, son existence et sa philosophie prennent de l'épaisseur. Débutant sa vie comme bête de somme maltraitée par un fermier, la jument, constatant que seuls les mâles sont respectés, décide de changer métaphoriquement de sexe lorsqu'elle rencontre son nouveau maître. *« Les traductions la présentent parfois femelle, parfois mâle »* – un côté transgenre dont Juliette Nothomb s'est emparée, voguant entre littérature et sujet de société, avec toujours cet amour du cheval qui transparaît à chaque page. ■

Marie Jouvin

MÉMOIRES D'UNE JUMENT
JULIETTE NOTHOMB
288 P., JC LATTÈS, 19 €

Laureline Amanieux et Amélie Nothomb.

Au pays du Soleil-Levant

Nous pourrions presque les deviner arpenter les couloirs des musées et les sentiers des jardins, presque attraper à la volée quelques bribes de leur conversation, semble-t-il, passionnante. Au gré d'un parcours à travers les hauts lieux de la culture nipponne, la réalisatrice Laureline Amanieux explore *Le Japon éternel* d'Amélie Nothomb, celui de son enfance, de ses expériences spirituelles et de ses rencontres marquantes. Le bouddhisme, le shinto ou encore la littérature et ses aspérités surnaturelles sont autant de thématiques sondées par les deux femmes, au cœur d'un cheminement intime sublimé de photographies. Si le pays du Soleil-Levant n'est plus celui d'antan, cet *« univers d'estampes, dans un jardin, dans la montagne »*, il se révèle néanmoins dans toute sa poésie. ■

M.J.

LE JAPON ÉTERNEL
AMÉLIE NOTHOMB, LAURELINE AMANIEUX
368 P., ALBIN MICHEL, 24,90 €

OLIVIER ROLLER/JC LATTÈS – LUKA KELLOU/ALBIN MICHEL

Retour chez soi Flammarion

Photo auteure : Pascal Ito © Flammarion

“J’ai vécu avec mes parents quai Branly toute mon adolescence.

Nul ne pouvait connaître ma présence en ce lieu qui n’était ni chez elle, ni chez lui, ni chez eux. Chez moi, c’était chez personne.”

“Le récit bouleversant et implacable d'une grande évasion.” ***Elle***

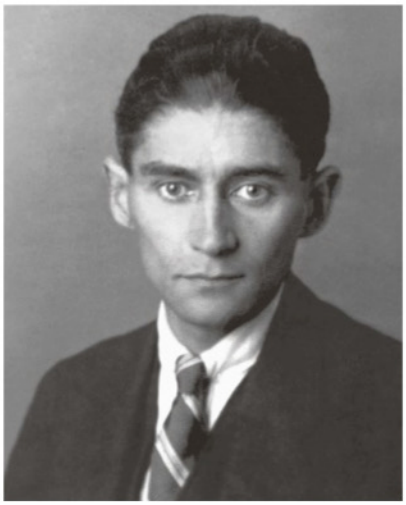
“Un très beau récit, désarmant de franchise et de nuance.” ***Madame Figaro***

“Un très beau livre, aussi déchirant que courageux.” ***France Inter***

“Avec une grande intelligence et une délicatesse rageuse, celle qui a appartenu malgré elle aux Français revisite ce lieu. Bouleversant.” ***Lire***

Retour chez soi Flammarion

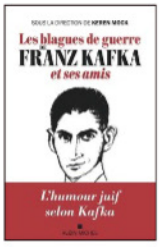
Une collection qui offre à des écrivains la possibilité de revenir dans un lieu de leur enfance. Le temps d’une journée, ils en auront seuls les clés... Ils livreront le récit de cette expérience, des souvenirs qui demeurent, se ravivent ou se perdent.



Les mots pour rire

Drôle, Franz Kafka ? Les uns le savent déjà, les autres le découvriront grâce à ce recueil de bons mots.

Peut-on rire au milieu d'un carnage ? Oui, c'est même un réflexe de défense naturel. Bien des blagues ont circulé par exemple durant la Première Guerre mondiale pour tourner en dérision le drame des soldats, les difficultés de l'arrière, l'impéritie des chefs. Freud s'y est intéressé, tout comme un petit groupe d'écrivains composé de Max Brod, de sa femme, Elsa, du frère de celle-ci, Ernst Taussig, et de leur ami Franz Kafka. Dans les archives de Brod en Israël figure un dossier d'une soixantaine de feuillets recensant de telles blagues de guerre, avec des dessins. Publié aujourd'hui – sous la direction de Keren Mock –, *Blagues de guerre de Franz Kafka et ses amis* offre un bon aperçu de l'opinion autrichienne pendant le conflit et de la mentalité sardonique de la bande à laquelle appartenait Kafka, loin de son image d'écrivain solitaire et taciturne. Noires et grinçantes, ces blagues visent volontiers les autorités, à commencer par François-Joseph, aveugle sur l'ampleur du désastre. « *L'empereur se tient près de la fenêtre de son bureau. Il aperçoit en bas des mutilés de guerre et dit en hochant la tête : – Mais regardez-moi les gens qu'on recrute maintenant !* » Les officiers en prennent aussi pour leur grade : « *Un soldat en permission traverse un pont à Prague. Il croise un général. Omet de le saluer. Le général l'arrête et lui demande pourquoi il ne l'a pas salué. — Parce que j'ignorais que vous étiez un officier. Je viens du front, là-bas on n'en voit aucun.* » Quant aux difficultés du ravitaillement, elles sont résumées par Kafka dans ce gag navrant : « *Tu vas voir, dans pas longtemps on sera obligé de manger du rat. — Ça, ça passe encore. Mais quand je pense à l'ersatz de rat qu'il faudra avaler après.* »



Un bel exemple de mauvais esprit par temps de guerre, accompagné d'analyses approfondies qui en éclairent le contexte. ■

Bernard Quiriny

LES BLAGUES DE GUERRE DE FRANZ KAFKA ET SES AMIS
KEREN MOCK (DIR.)
272 P., ALBIN MICHEL, 20,90 €

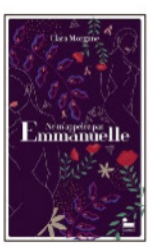
• MAUVAIS GOÛT

Clara veut la lune

Notre chroniqueur, qui a par ailleurs inspiré un personnage mémorable dans un roman très chaud de la rentrée, s'est plongé dans le premier texte de Clara Morgane. Et a été séduit.

Comme toute chatte digne de ce nom, Clara Morgane a sept vies. C'est même un vrai couteau suisse ! Alors qu'on croyait connaître ses lames, son tire-bouchon, son cure-dent ou son poinçon, voilà qu'elle ajoute une nouvelle fonction à son Victorinox : la littérature. Après le cinéma coquin (elle fut compagne et muse de l'admirable Fred Coppula), la présentation du mythique *Journal du hard*, des téléréalités, le mannequinat, la photographie, les éphémérides affriolantes, le théâtre, le cabaret et la chanson (dans la récente *J'suis pas ta reine*, elle affirme, avec l'aplomb d'une Louise Michel : « *J'suis peut-être une salope, mais pas la tienne* »), elle aborde aujourd'hui le roman. Et Clara Morgane ne choisit pas la facilité, car elle attaque l'édition par son ubac : l'autofiction.

Publié par les fort sérieuses éditions Récamier, *Ne m'appelez pas Emmanuelle* narre la vie de Roman – double romanesque de l'autrice –, dont le vrai prénom est aussi celui de Clara Morgane, laquelle est née Emmanuelle Munos, à l'hiver 1981. Autrice reconnue, Roman tombe sous la coupe d'un homme qui la broie. De cette relation toxique, la chenille va renaître papillon à travers un cheminement qui lui fait picorer la philosophie et la psychologie des profondeurs. « *Finalement, tout est question d'intention. Et j'ai l'intention de vivre l'instant en le dégustant.* » On aura beau ricaner devant les états de service de Mme Morgane et se dire que l'ambulance est idéale à canarder, cette Marseillaise, qui est aussi une solide femme d'affaires, ne fait rien au hasard : les aventures de son héroïne sont fort bien troussées, calibrées, mitonnées. Et quitte à butiner du développement personnel, les bras de Clara Morgane sont plus « enjôleurs » que ceux d'autres spécialistes de ce registre éditorial, non ? ■



Nicolas d'Estienne d'Orves

NE M'APPELEZ PAS EMMANUELLE
CLARA MORGANE
208 P., RÉCAMIER, 21 €

WIKIPÉDIA - MELANIA AVANZATO/RÉCAMIER

L'ATELIER DISTRIBUTION PRÉSENTE

FESTIVAL DU FILM DE CABOURG
38e journées romantiques
12 — 16 juin 2024

MAJA

UNE ÉPOPÉE FINLANDAISE

AMANDA JANSSON LINUS TROEDSSON

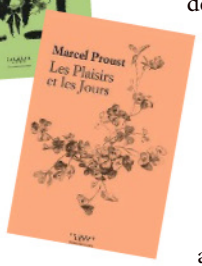
AU CINÉMA LE 1ER JANVIER 2025

LIRE magazine

Calmann-Lévy ou le sens de l'histoire

C'est l'une des plus anciennes maisons françaises, qui a publié Baudelaire, Flaubert, mais aussi Raymond Aron ou Hannah Arendt. Un trésor patrimonial à défendre au même titre que la liberté de pensée, ce que retrace Gwendal Châton dans son essai.

Gwendal Châton.



Fondées à partir d'un cabinet de lecture ouvert en 1836, les éditions Calmann-Lévy publient des auteurs populaires de premier plan : Michael Connelly, Pierre Lemaitre, Guillaume Musso ou Jean-Christophe Rufin. Dans le même temps, son directeur général, Philippe Robinet, tire une fierté légitime à succéder à une lignée de dirigeants à l'origine du prestige de l'entreprise, longtemps restée familiale et abritée depuis 1993 dans le giron du groupe Hachette, son actionnaire majoritaire. Dès sa nomination en 2016, l'année des 180 ans de l'institution, il s'est penché sur son passé et son catalogue. « *La maison*, explique-t-il, *avait besoin d'être identifiée. Si elle est le fruit de ce qu'elle publie à un instant donné, elle est aussi porteuse d'une histoire.* » À son initiative, chaque nouveauté porte systématiquement sur la couverture la mention immuable : « Éditeur depuis 1836 ». Son fonds exceptionnel a inspiré à Philippe Robinet une stratégie de valorisation du patrimoine littéraire et intellectuel de la maison. Donner à voir la profondeur du catalogue, relancer l'œuvre de grands auteurs et raviver le positionnement politico-intellectuel durant la guerre froide en réactivant l'œuvre de Raymond Aron, à la fois auteur et directeur de la collection « Liberté de l'esprit », tels sont les axes de cette politique volontariste qui s'est intensifiée.

DÉCOUVRIR ET REDÉCOUVRIR

L'exploitation de ce capital historique et symbolique suit deux voies. La première, patrimoniale, par la republication, deux fois par an, d'écrivains majeurs : en 2022, l'édition dite « définitive » des *Fleurs du mal* dans un volume sous étui, avec la complicité de la chanteuse Clara Luciani, qui a dessiné le dessin de couverture, et une roborative préface du critique littéraire Pierre Brunel. À l'occasion du centenaire de sa disparition resurgit le premier livre, un peu oublié, de Marcel Proust, *Les Plaisirs et les Jours*, recueil délicat de portraits et de poèmes en prose. Il connaît une nouvelle vie dans une édition reliée sous jaquette reproduisant les illustrations originales de Madeleine Lemaire et la préface d'Anatole France. En 2025, Victor Hugo et Eugène Labiche porteront les couleurs de la maison. À côté de ces grands anciens, un roman social, populaire et féministe refait surface, après le coup de cœur d'une éditrice. Paru en 1905, *La Rebelle* de Marcelle Tinayre évoque le viol conjugal et l'avortement. Pour l'historien Jean-Yves Mollier, auteur de deux livres sur l'histoire de Calmann-Lévy, « *cette référence systématique au passé singularise la maison aujourd'hui* » par rapport à ses concurrentes. « *Jadis discrètement conservatrice* », elle devient après 1945 « *ouvertement anticommuniste* », résume Gwendal Châton dans son essai *Calmann-Lévy, éditeur engagé*, où il retrace l'engagement de la maison à défendre une démocratie libérale. Plusieurs ouvrages de Vassili Grossman, l'auteur de *Vie et Destin*, ont été récemment remis en avant, retraduits ou enrichis. Second axe de valorisation, les collections « Liberté de l'esprit » (avec quatre titres par an depuis 2018) et « Diaspora », créée en 1971 par Roger Errera, accueillent de nouvelles voix, privilégiant les dangers qu'encourt le modèle démocratique si malmené actuellement. Calmann-Lévy l'engagée mobilise l'actualité du passé sans en être prisonnière. ■

Olivier Cariguel

CALMANN-LÉVY, ÉDITEUR ENGAGÉ. DÉFENDRE L'ANTITOTALITARISME DANS LA GUERRE FROIDE DES IDÉES
GWENDAL CHÂTON
250 P., CALMANN-LÉVY, 20,50 €

DR/CALMANN-LÉVY

Des librairies… de papier

À l'image de Marc Levy dans son dernier ouvrage, les auteurs sont nombreux à mettre cette noble boutique au cœur de leurs intrigues. Visite guidée.

Les librairies sont comme les livres : elles ouvrent des mondes, gomment des frontières, posent autant de questions qu'elles en résolvent. Et de bien grandes choses adviennent, même dans la plus petite librairie de Paris, celle tenue, bien sûr, par Pierre de Gondol dans les polars de Jean-Bernard Pouy.

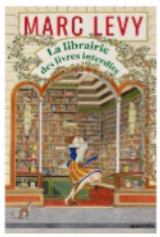
ENTRE FICTION…

Ce personnage fictif était à la fois libraire d'un antre de 12 mètres carrés bourré d'incunables, et détective à sa manière. On venait lui demander pourquoi cinq âmes manquaient entre *Pop. 1 280* de Jim Thompson et sa traduction française sous le titre *1 275 âmes* (*1 280 âmes* de Jean-Bernard Pouy) ; pourquoi, un soir, le troisième comédien d'*En attendant Godot* disparaissait sur scène (*Sam Suffit* de Jacques Vallet) ; quand ce n'était pas le fantôme de Jean-René Huguenin qui lui commandait d'enquêter sur un autre écrivain disparu, Luc Dietrich (*La Pente si sage de la vie* de Cédric Fabre). L'éphémère collection « Pierre de Gondol » est l'une de celles lancées par l'oulipien et polardeux Pouy, entre 2000 et 2002, aux éditions Baleine. Si elle avait duré suffisamment longtemps, Gondol aurait pu se plonger dans les événements qui réunissent, sur une route de Savoie, un ancien routard devenu libraire, un fou de Stendhal et un Breton (*Au bon roman* de Laurence Cossé).

… ET RÉALITÉ

Dans son premier roman, *La Libraire de la place aux Herbes*, Éric de Kermel imaginait une Parisienne qui, en vacances à Uzès, y rachetait une librairie sur le point de fermer. En 2021, cette fiction devenait réalité… et l'auteur lui-même devenait l'un des acquéreurs associés d'une librairie, rebaptisée La Place aux Herbes.

Le nouveau roman de Marc Levy, lui, met en fiction la House Bill 1467, loi votée en Floride en 2022 et adoptée depuis dans cinq autres États américains. Elle permet de faire retirer des programmes d'enseignement, des bibliothèques scolaires et publiques tout ouvrage accessible aux mineurs et qui « *n'aborderait pas comme il faut* » les sujets raciaux ou l'orientation sexuelle. Parmi les auteurs visés : Toni Morrison, Anne Frank, Harper Lee, John Steinbeck ou George Orwell. *La Librairie des livres interdits* se situe dans un pays jamais précisé, où ces fameux ouvrages sont ceux de Marguerite Duras, Margaret Atwood, Ray Bradbury, Stendhal, Proust et des dizaines d'autres. Alors, Mitch contourne la loi en cachant ces classiques dans la cave de sa librairie et en les louant. Bientôt arrêté, il passera cinq ans en prison. Au retour, beaucoup de choses ont changé, sauf son envie de découvrir qui a voulu le punir. Il va se lier à une femme, cherchant aussi une rédemption, mais pour d'autres raisons. Cet hommage aux libraires est aussi une histoire de vocation, de résistance et de mondes à ouvrir. ■ **Hubert Artus**



LA LIBRAIRIE DES LIVRES INTERDITS
MARC LEVY
352 P., ROBERT LAFFONT, 21,90 €

LES ÉCRIVAINS DE LIRE magazine

Fabrice d'Almeida

DAVID KEN/CALMANN-LÉVY

Ils nous répugnent mais nous fascinent. Eux, ce sont les génies du mal, ces repoussoirs dont les méfaits ont marqué l'Histoire. Des tyrans comme Hitler ou Staline, des tortionnaires comme Torquemada, des assassins comme Gilles de Rais… Tous figurent dans l'anthologie que publie notre collaborateur Fabrice d'Almeida : un épouvantable casting de figures d'hier et d'aujourd'hui, maléfiques à des titres divers, incommensurables entre eux. Le mal « *ne se limite pas à la question du meurtre, du génocide ou de la torture* » : il s'insinue aussi dans les affaires (Ponzi), dans les mœurs (Epstein), dans les familles (l'inceste). Avec son regard d'historien, Fabrice d'Almeida montre, dans *Génies du mal,* comment chaque époque a redéfini le mal à sa manière, en choisissant ses « *champions de la noirceur* ». ■ **Jean Hurtin**

GÉNIES DU MAL. COMMENT ILS FONT L'HISTOIRE
FABRICE D'ALMEIDA
384 P., PLON, 23,90 €

Jacob Elordi dans *Oh, Canada.*

« Une vie est un mélange de vérités et de mensonges »

Scénariste de *Taxi Driver* de Martin Scorsese, Paul Schrader s'est aussi affirmé comme cinéaste. Après avoir adapté Russell Banks avec *Affliction*, il retrouve l'écrivain pour *Oh, Canada*.

Comment avez-vous rencontré Russell Banks ?

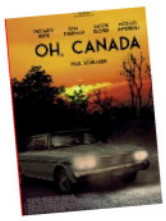
Paul Schrader. Un jour, je suis entré dans une librairie et j'ai acheté *Affliction*, que j'ai commencé à lire. Je suis entré en contact avec Russell, nous sommes devenus amis et j'ai adapté le livre au cinéma. Un peu avant, on m'avait proposé de porter à l'écran *Continents à la dérive,* également de Russell. Mais c'est un livre compliqué parce que ce sont deux histoires parallèles qui se rencontrent à la fin. Ce qui marche beaucoup mieux en livre qu'en film. Je n'ai pas réussi à écrire un scénario. Quand Russell m'a avoué son cancer, il n'a pas voulu que je lui rende visite. Je me suis souvenu qu'il avait écrit un livre sur la mort avant de tomber malade, *Oh, Canada.* Je l'ai lu et j'ai décidé de l'adapter. J'ai pu discuter avec lui par mails pendant que j'écrivais mais il est mort deux semaines avant que je finisse le scénario. Il ne l'a jamais lu.

Qu'est-ce qui vous intéressait dans *Oh, Canada* ?

P.S. Russell était en train de mourir. Je ne me sentais pas très bien moi-même. Je me suis dit que si je voulais traiter de la mort, c'était le bon livre, mais il fallait que je me dépêche.

Votre film commence par un plan sur le visage de Richard Gere. Comme si vous vouliez dire : il était une fois un homme…

P.S. Oui, c'est le sujet du livre. Mais nous n'avons jamais communiqué à la presse ces images de Richard vieux dans le film afin que tout le monde soit surpris. Une vie est un mélange de vérités et de mensonges. Nous vivons tous avec de faux souvenirs. C'est ainsi que notre esprit fonctionne : nous sommes absolument sûrs que tel événement s'est bien passé alors que pas du tout. Tout se trouble : la même actrice joue l'assistante du personnage et sa première femme. C'est passionnant d'utiliser différents points de vue et différents acteurs pour raconter ce type d'histoire.



Vous êtes scénariste et réalisateur, et vous avez aussi écrit pour d'autres cinéastes, Martin Scorsese, Sydney Pollack, Brian De Palma… Quelle situation préférez-vous ?

P.S. Je vais vous donner la réponse de François Truffaut : lorsque j'écris, j'aime mieux réaliser ; lorsque je réalise, j'aime mieux monter le film ; lorsque je monte, j'aime mieux écrire. Écrire, c'est raconter le monde de votre place. Il n'y a pas de meilleure sensation. Je ne m'assois pas à ma table pour savoir ce que je vais écrire. Je le sais parce que j'ai passé des semaines, des mois, parfois une bonne partie de l'année à faire germer quelque chose. Et, à ce moment-là, ça va assez vite.

Pourquoi n'avoir jamais écrit de romans ?

P.S. Mon frère voulait être romancier. Il n'a jamais réussi à publier de livre. Mon frère avait trois ans de plus que moi, mais il était de la génération du roman ; moi, de celle du cinéma. J'ai écrit un scénario sur mon frère il y a deux ans. Environ un an plus tard, je me suis dit qu'il serait plus intéressant si les frères étaient trois. Plus tard encore, j'ai imaginé trois frères noirs qui se détestent : l'un est un flic corrompu ; l'autre, un trafiquant de drogue ; et le troisième, un tueur en série. Et ils essaient tous de s'entre-tuer. Ce qui n'a plus rien à voir avec mon frère et moi. Voilà comment peuvent évoluer les histoires.

Comment trouvez-vous le cinéma ?

P.S. Je ne sais plus vraiment à quoi il ressemble. Nous le savions autrefois. *Manhattan* était-il un film ? Oui, bien sûr. Aujourd'hui, cette vidéo de chat est-elle un film ? Il paraît que oui… Le concept de cinéma en salles s'est marginalisé. Je ne sais pas quelle sera la prochaine étape. Le cinéma est peut-être mort, mais le divertissement audiovisuel ne l'est pas. ■

Propos recueillis par Éric Libiot

→ **Oh, Canada** de Paul Schrader, avec Richard Gere, Jacob Elordi, Uma Thurman… En salles le 18 décembre.

FOREGONE FILM PSC

5 QUESTIONS À…

ELISA SHUA DUSAPIN

L'autrice a été primée pour *Hiver à Sokcho* par le National Book Award en 2021. Le livre vient d'être porté à l'écran avec, entre autres, Roschdy Zem.

Comment *Hiver à Sokcho* en est-il venu à devenir un film ?

Elisa Shua Dusapin. Le producteur avait lu le livre et l'a proposé au réalisateur Koya Kamura. Mon éditeur et moi avons accepté leur demande d'adaptation après que j'ai longuement parlé avec Koya, pour être sûre que la matière profonde du roman ne soit pas trahie. Pour le reste, j'étais prête à lâcher prise et à me laisser surprendre.

Avez-vous eu une participation active à l'écriture du scénario et au travail d'adaptation ?

E.S.D. La question s'est posée en amont de la signature du contrat, je n'ai pas souhaité m'impliquer dans le processus. En revanche, le réalisateur et le scénariste m'ont parfois posé des questions spécifiques auxquelles j'ai répondu avec enthousiasme.

Lorsque vous écriviez ce roman, aviez-vous déjà des acteurs en tête pour camper les personnages principaux ?

E.S.D. Pas du tout. Lorsque j'écris, je visualise tout, j'ai une écriture « cinématographique », très visuelle et sensorielle, m'a-t-on dit plusieurs fois. Mais les visages de mes personnages, je suis incapable de les voir.

Qu'apportent selon vous au récit toutes les belles vignettes en animation ?

E.S.D. Elles permettent de donner forme à ce qui, même dans le roman, est une part de l'indicible – troubles du comportement alimentaire, identitaire, entre les êtres… Dans le livre, on est dans l'intériorité du personnage, c'est un texte écrit à la première personne. Le film « montre » autrement les choses, il a fallu trouver un autre langage. L'animation fait à la fois écho aux dessins de Kerrand et à cette intimité de la narratrice. Cela permet, à mon sens, de le montrer d'une façon juste et puissante, d'autant plus que le travail du son l'accompagne très bien.

Enfin, savez-vous préparer le fugu, ce poisson potentiellement mortel ?

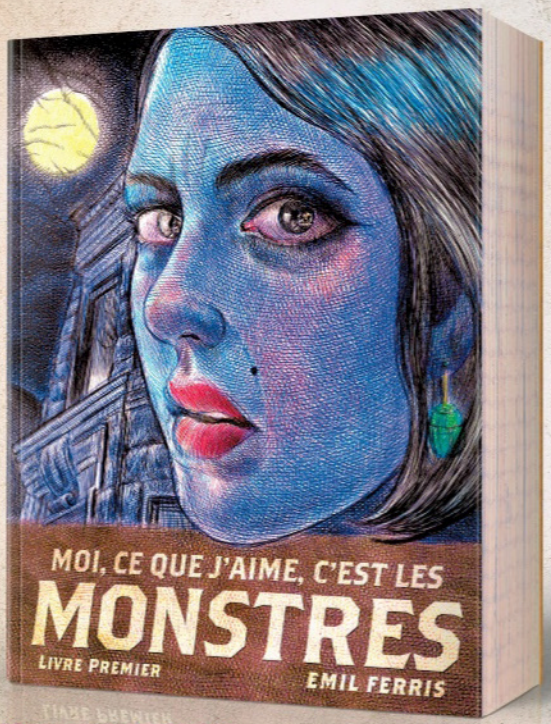
E.S.D. Non, bien sûr ! Il faut une formation de deux ans pour pouvoir obtenir le droit ne serait-ce que de manipuler le poisson vivant. J'adore cuisiner, mais pas à ce point-là ! ■

Propos recueillis par Baptiste Liger

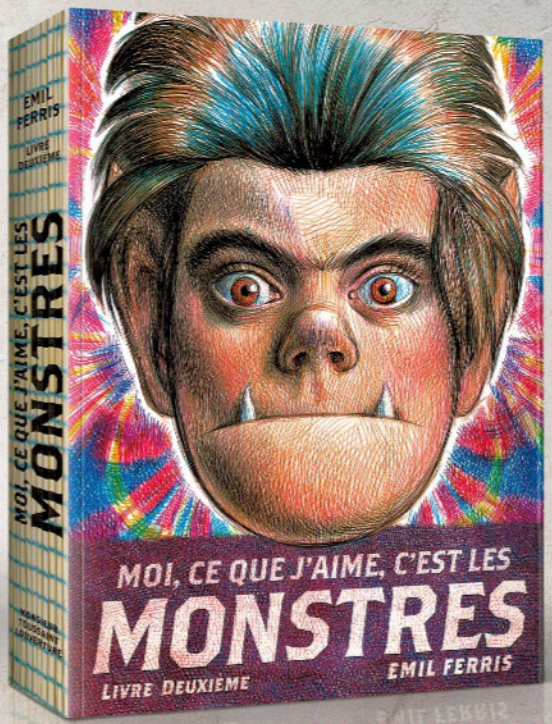
→ **Hiver à Sokcho** de Koya Kamura, avec Roschdy Zem, Bella Kim, Park Mi-hyeon… En salles le 8 janvier.

DIAPHANA DISTRIBUTION

LA SUITE D'UN CHEF-D'ŒUVRE DE LA BANDE DESSINÉE !



MOI, CE QUE J'AIME, C'EST LES MONSTRES ↘ TOME 1



MOI, CE QUE J'AIME, C'EST LES MONSTRES ↘ TOME 2

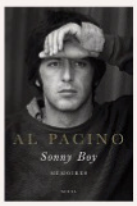
DVD

RAWHEAD REX
GEORGE PAVLOU
(RIMINI)

→ **Classique des vidéoclubs des années 1980, cette série B d'horreur s'est fait une petite réputation grâce à son très brutal « monstre de la lande », sur fond de religion et de folklore occulto-celtique. L'occasion de rappeler tout le talent de celui qui a signé la nouvelle-source de ce film, le génial Clive Barker, parfois surnommé « le Stephen King britannique ».** **B.L.**

EMILIA PÉREZ
JACQUES AUDIARD
(PATHÉ)

→ **Ce sont quelques fragments « chipés » dans le roman de Boris Razon *Écoute* qui sont à l'origine du dernier long-métrage de Jacques Audiard. Mais le réalisateur a laissé libre cours à son imagination, avec cette improbable comédie tragico-musicale autour d'un chef de cartel mexicain qui va changer de sexe. Le film a été salué par deux prix à Cannes. Avant les Oscars ?** **B.L.**



LIVRE

SONNY BOY
AL PACINO
(SEUIL)

→ **« Sonny Boy » était le surnom donné à Al Pacino par sa mère, qui l'emmenait souvent au cinéma. C'est aussi le titre de l'autobiographie (traduite par Nicolas Richard) de l'un des acteurs les plus passionnants d'Hollywood, passant du *Parrain* à *Un après-midi de chien,* de Shakespeare à Broadway. Le comédien raconte sa vie, sans fioritures mais avec honnêteté : alcoolisme, femmes, échecs, succès, angoisses… Le plus intéressant de ce qui ressemble à une fresque romanesque est cette constante opposition, chez Pacino, entre les étoiles hollywoodiennes et l'avant-garde théâtrale. Il aurait voulu rester sur les planches, mais il était aussi attiré par les étoiles. Il s'en est sorti comme s'il restait sidéré par sa propre vie. Beau joueur…** **E.L.**

Rythme libre

Kirill Serebrennikov est de retour avec *Limonov, la ballade*, insaisissable et passionnant.

L'écrivain Édouard Limonov (1943-2020) était tout à la fois : provocateur, séduisant, agaçant, effrayant, talentueux… Du pain bénit pour tout cinéaste qui saura voir en lui un le profil d'un héros de film. Surtout s'il s'agit du Russe Kirill Serebrennikov, aujourd'hui exilé en Europe, qui aime raconter des destins peu communs : *Leto, La Fièvre de Petrov, La Femme de Tchaïkovski.* Avec Limonov, il est servi – comme le fut Emmanuel Carrère pour son *Limonov* (2011), dont ce film est une adaptation. Cette fois, Serebrennikov, loin de circonscrire son héros dans un cadre précis comme à son habitude, adopte la méthode Carrère, qui consiste à saisir les mouvements et les ruptures du parcours du fondateur du Parti national-bolchévique. Ce n'est pas pour rien si le film s'intitule *Limonov, la ballade* : récit de forme libre et surprenante, à l'image d'un Limonov passant de New York aux geôles russes et de majordome à homme politique, il est en mouvement constant, dans un rythme qui colle parfaitement à ce personnage insaisissable, interprété avec maestria par Ben Whishaw. La langue française étant parfois bien faite, le film aurait pu s'intituler « Limonov, la balade » : que l'écrivain se promène dans une forêt obscure ou sur les trottoirs animés, on le suit toujours avec plaisir. ■ **Éric Libiot**
(En salles le 4 décembre)

Allumer le feu

Après *L'Amour ouf*, le cinéma français nous propose une autre fresque avec un soupçon de film de genre. En adaptant le roman « goncourtisé » de Nicolas Mathieu, les frères Boukherma nous embarquent dans les Vosges des années 1990. Et nous transportent sur une moto, celle qu'Anthony emprunte pour se rendre à une fête. Mais le bolide se volatilise, début d'un drame qui fera boule de neige, avec force tensions personnelles et sociales – sans compter un passage à l'âge (presque) adulte. Malgré des maladresses, cette transposition de *Leurs enfants après eux* emporte tout sur son passage, grâce à sa fougue, sa générosité, sa reconstitution impeccable – sans compter sa bande-son qui réunit Metallica et Johnny. Ajoutez un casting remarquable, avec une mention spéciale à Paul Kircher (primé à Venise) et à Gilles Lellouche, magistral dans le rôle du père. ■ **Baptiste Liger**
(En salles le 4 décembre)

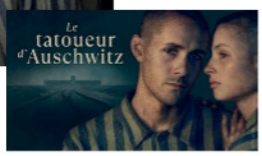
UNE BELLE SAGA SCANDINAVE

Il faudrait qu'un éditeur français publie un jour les œuvres de la Finlando-Suédoise Anni Blomqvist (1909-1990), et d'abord les cinq tomes de sa saga « Stormskärs-Maja », aujourd'hui adaptés en un seul long-métrage, signé Tiina Lymi : *Maja, une épopée finlandaise*. Au XIXe siècle, la villageoise Maja (Amanda Jansson) épouse un pêcheur (Linus Troedsson). Ils s'installent sur l'île de Stormskerry, leur famille va s'agrandir… Mais la guerre d'Aland viendra bouleverser leur quotidien. Dans la lignée des feuilletons scandinaves à la *Pelle le conquérant*, une grande chronique familiale classique, mais sensible et bien interprétée. (En salles le 1er janvier 2025) **B.L.**

SERGEY PONOMAROV

La mémoire dans la peau

Inattaquable sur le fond, l'adaptation du controversé *Tatoueur d'Auschwitz* de Heather Morris, qui nous plonge dans l'enfer des camps, est aussi bouleversante que dérangeante.



Véritable phénomène littéraire vendu à plus de 13 millions d'exemplaires dans le monde et ayant donné naissance à toute une série de romans fictionnels plus ou moins discutables, *Le Tatoueur d'Auschwitz* de Heather Morris s'exporte désormais sur les écrans de télévision. Scindée en six épisodes, cette minisérie raconte l'histoire d'amour entre Lalo et Gita, prisonniers juifs dans le camp d'Auschwitz, où ils furent détenus entre 1942 et 1945. Il faut avoir le cœur et le moral bien accrochés pour suivre cette adaptation qui ne lésine pas sur les moyens pour immerger le spectateur dans l'enfer des camps. Exécutions sommaires, plans aériens sur les fours crématoires… À l'heure où l'art continue de se poser avec une certaine pertinence la question de la représentation de la Shoah à l'écran, *Le Tatoueur d'Auschwitz* opte pour une approche plus frontale, à l'inverse d'œuvres comme *La Zone d'intérêt* ou *Le Fils de Saul*. De là à qualifier cette série de racoleuse, il y a un pas, que nous ne franchirons pas, tant on la sent mue par ce devoir de mémoire qui a traversé nombre d'œuvres avant elle. Révélé par la récente version live de *La Petite Sirène*, Jonah Hauer-King, avec ses faux airs de Ryan Gosling, incarne un Lalo tout en subtilité face à la belle Anna Próchniak. Mais on retiendra surtout le jeu d'Harvey Keitel, remarquable dans la peau de Lalo au crépuscule de sa vie. À travers son personnage, c'est le syndrome de la culpabilité du survivant qui est mis en exergue, prétexte à de poignantes scènes avec le comédien. Si les parties se déroulant à Auschwitz sont parfois difficilement soutenables, elles ont toutefois le mérite de soulever des questions morales passionnantes autour de ce que l'on est prêt à faire pour survivre et protéger la personne aimée. C'est peut-être là que se trouve le vrai cœur du *Tatoueur d'Auschwitz*, dans cette dualité qui fait ressortir le pire comme le meilleur de l'être humain. ■

Ilan Ferry

(Sur M6 en janvier)

SKY ATLANTIC (UK) - VINCENT PONTET/COMÉDIE-FRANÇAISE

• THÉÂTRE

En toute intelligence et férocité

Deux metteurs en scène bien inspirés s'emparent de textes dans lesquels se déchaînent les passions, entre domination et pouvoir.

Le Suicidé, de Nicolaï Erdman.

Rire avec *Le Suicidé* du Russe Nicolaï Erdman (1900-1970) ou frémir avec *Les Liaisons dangereuses* du Français Pierre Choderlos de Laclos (1741-1803) ? Difficile de choisir entre ces deux chefs-d'œuvre qui ont en commun leur férocité, leur intelligence, leur puissance dramatique… et, ici, la perfection de leur mise en scène signée, pour le premier, Stéphane Varupenne et, pour le second, Arnaud Denis.

Le Suicidé fait son entrée au répertoire de la Comédie-Française dans une scénographie du patron de la maison, Éric Ruf. Écrite en 1928 et longtemps interdite en URSS, elle raconte l'histoire de Sémione Sémionovitch, un chômeur qui, une nuit, réclame du saucisson à sa femme. Une dispute homérique éclate, le mari disparaît, son épouse appelle un voisin, qui, dans le noir, confond le saucisson avec une arme et en déduit que Sémione veut en finir. Dès lors, la rumeur se propage. Des gens de toutes les classes sociales bâillonnées par le totalitarisme accourent, chacun suppliant le « futur » suicidé de mourir en martyr… Comment résister à ce bijou burlesque, faisant penser tour à tour à Gogol et à Molière ? Les répliques fusent, désopilantes, qui masquent mal la noirceur et la charge du propos. Car, sous ses airs de vaudeville, *Le Suicidé* est un brûlot politique. Ce que donnent à comprendre les comédiens français, en tête desquels Jérémy Lopez, impressionnant de drôlerie désespérée dans le rôle-titre.

Même intensité de plaisir pour *Les Liaisons dangereuses,* dans une adaptation du très doué Arnaud Denis, metteur en scène du récent *Marie des Poules, gouvernante chez George Sand*. Du roman épistolaire de Choderlos de Laclos, donné ici dans des décors et des costumes chatoyants, il a tout restitué : la beauté de sa langue, sa cruauté, son élégance, sa tension, et l'effroi suscité. Le public n'en finit pas d'applaudir les interprètes, tous parfaits. ■

Dominique Poncet

→ **Le Suicidé** de Nicolaï Erdman, mise en scène de Stéphane Varupenne. Comédie-Française, salle Richelieu (Paris 1er), jusqu'au 2 février 2025.

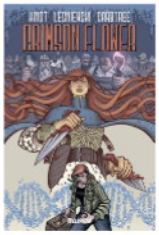
→ **Les Liaisons dangereuses** de Choderlos de Laclos, mise en scène d'Arnaud Denis. Comédie des Champs-Élysées (Paris 8e), jusqu'au 2 mars 2025.

Veuve noire, mais pas trop

Tour à tour violente et surréaliste, cette relecture officieuse de la célèbre héroïne Marvel ne manque pas d'audace.

Cachée dans la bibliothèque de ses parents, une jeune fille assiste, impuissante, à l'assassinat de son père. Vingt ans plus tard, devenue commerciale pour une mystérieuse entreprise pharmaceutique, elle arpente la Russie à la recherche du tueur. Dans sa quête, elle croisera de redoutables assassins et fera montre d'un talent quasi inné pour le combat à mains nues et le meurtre. Et si cette jeune femme travaillait en réalité pour une organisation gouvernementale russe ? Difficile, à la lecture de ce postulat, de ne pas penser à Black Widow, la super-espionne russe créée par Marvel, tant elle partage de similitudes avec l'héroïne de ce *Crimson Flower*. Outre leurs chevelures de feu et des aptitudes physiques à faire pâlir de jalousie Jason Bourne, les deux femmes ont en commun d'avoir été endoctrinées et instrumentalisées par leur mère patrie, et d'être des tueuses sans scrupule. Bien connu des fans de comics, l'auteur et dessinateur Matt Kindt, qui avait déjà collaboré avec Keanu Reeves sur l'ultra-violent *BRZRKR,* nous livre ici une relecture officieuse des aventures de l'espionne incarnée au cinéma par Scarlett Johansson. En collaboration avec l'illustrateur Matt Lesniewski, il s'amuse à brouiller la frontière entre fiction et réalité en faisant de son héroïne une meurtrière accro à un médicament de synthèse et dont les perceptions se délitent progressivement. L'occasion pour les deux hommes d'explorer le folklore russe à travers des planches hallucinées où les personnages prennent des atours à la fois grotesques et monstrueux. Intrigant, tour à tour violent et surréaliste, *Crimson Flower* marque la jonction parfaite entre pop culture et comics underground, un peu comme si l'efficacité narrative de Marvel rencontrait le style graphique de Robert Crumb. ■

Ilan Ferry



CRIMSOM FLOWER (ID.)
MATT KINDT,
MATT LESNIEWSKI
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR ALEX NIKOLAVITCH, 112 P., DELIRIUM, 20 €.
EN LIBRAIRIES LE 15 JANVIER 2025.

• LES CLASSIQUES DE BOLL Le Portrait de Dorian Gray

MATT KINDT ET MATTHEW LESNIEWSKI/DELIRIUM – BOLL

GALLICA/WIKIPÉDIA

Toutes les musiques qu'on aime

Sous la direction de Franck Médioni, une somme éclectique nous offre d'élargir et d'approfondir nos horizons.

Les mélomanes éclectiques trouveront dans *Les Mots de la musique* une source de joies très variées. Compositeurs, interprètes du classique, de la variété, de la pop, du rock, du jazz…, y sont célébrés à travers 222 textes très personnels de romanciers, journalistes, musiciens ou encore comédiens. L'acteur Hippolyte Girardot partage en quelques lignes la stupeur qui l'a saisi en entendant pour la première fois le timbre de Stevie Wonder. David Foenkinos livre, pour sa part, une courte biographie de John Lennon, tandis que la plume du regretté Benoît Duteurtre, fantastique narrateur, rend hommage à Claude Debussy *(photo)* dans un bref récit au ton élégant et enthousiaste, qui en dit long sur le compositeur, son caractère, mais aussi son ambition pour la musique française, qu'il représentait en digne figure de proue de la modernité. On découvre aussi, grâce à notre chroniqueur Pascal Ory, l'histoire de l'opéra de John Adams *Nixon in China*, qui réalisa la prouesse de traiter un sujet politique de l'histoire contemporaine : la visite du président américain Richard Nixon en Chine et sa rencontre avec Mao Zedong en 1972, soit quinze ans avant la création de l'ouvrage. L'autrice Anne Berest, quant à elle, lève le voile sur la vie, plus confidentielle, de la compositrice Gabriële Buffet-Picabia, son arrière-grand-mère, première femme admise à la Schola Cantorum aux côtés d'artistes tels qu'Erik Satie ou Edgard Varèse, et témoin des grandes révolutions artistiques du siècle, grâce à ses amitiés intimes avec Igor Stravinsky, Guillaume Apollinaire, Pablo Picasso… Le lecteur de cette somme sera certain d'élargir son horizon musical et d'approfondir sa connaissance de quelques marottes, grâce à l'éclairage original et parfois poétique des contributeurs. ■

Aude Giger

LES MOTS DE LA MUSIQUE
FRANCK MÉDIONI (DIR.)
768 P., FAYARD, 35 €

« Un lumineux conte d'été »
Télérama

« L'impertinent Ante Tomić nous embarque une nouvelle fois dans une comédie rocambolesque dont lui seul a le secret. Irrésistible ! »
Librairie Adrienne, Lyon

« Drôle et enlevée, une comédie burlesque digne de Kusturica qui vous donnera le sourire. »
Librairie Batignolles, Paris

LES ÉDITIONS
NOIR SUR BLANC
www.leseditionsnoirsurblanc.fr

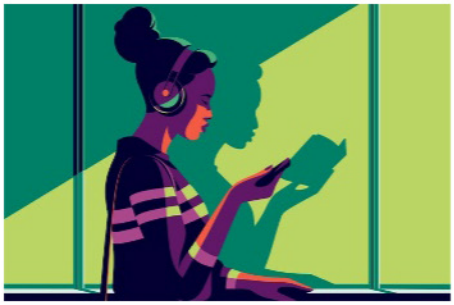
LE PODCAST
Les gens qui lisent sont plus heureux
→ Le journaliste de LCI Jérôme Vermelin tend son micro à des écrivains, des chanteurs, des acteurs et même des personnalités politiques qui ont en commun l'amour des mots et des livres. Dernier invité en date, le romancier québécois Kevin « Kev » Lambert.

LE DOCUMENTAIRE
Maryse Condé, la liberté d'écrire
→ Disponible sur France.TV, le film revient sur la carrière et l'héritage de l'immense romancière guadeloupéenne, figure de la littérature francophone décédée en avril dernier.

LE COMPTE INSTAGRAM
@supper.bookclub
Pour tout savoir du concept littéraire original imaginé par Marie Beauchesne et Marianne Fougère. Tous les mois, un événement, un thème, deux auteurs, un menu en trois temps pour concilier gastronomie et nourritures spirituelles. Au menu du festin de décembre, Laure Gouraige et Bénédicte Dupré La Tour. **L.D.**

Spotify se met à la page

L'arrivée des livres audio sur la plateforme du leader du streaming musical peut-elle enfin faire décoller le secteur dans l'Hexagone ?



« *Spotify va devenir le grand acteur du livre audio en France.* » Combien de fois, ces dernières années, a-t-on entendu cette déclaration sortir de la bouche des patrons du géant du streaming musical suédois ? À force d'être régulièrement annoncée en grande pompe dans les médias, sans aucune avancée notable, l'affaire était devenue un serpent de mer et certains éditeurs s'étaient même mis à douter que cela arrive véritablement un jour. Mais, le 14 octobre dernier, Spotify a pris tout le monde par surprise et fait taire les mauvaises langues en annonçant, enfin, l'expansion de son offre de livres audio vers ses marchés non anglophones, au premier rang desquels la France et le Benelux. Avec un principe on ne peut plus simple : les abonnés au service premium de la plateforme ont désormais à leur disposition un catalogue de près de 15 000 ouvrages – des classiques, mais surtout des livres qui font l'actualité, notamment les romans les plus scrutés de la dernière rentrée littéraire –, et peuvent écouter, sans supplément, douze heures de lecture audio par mois. Et, pour les plus gourmands, il est même possible d'acheter des forfaits supplémentaires de dix heures à 9,99 euros ou des livres audio à l'unité. Et si l'on tenait là l'acte fondateur d'un nouvel élan pour un secteur prometteur de l'édition qui a pourtant bien du mal à décoller en France ? Selon des études récentes, Audiolib a bénéficié aux États-Unis et en Grande-Bretagne d'une progression de son activité de près de 20 % à la suite de l'arrivée de ses livres audio sur Spotify. Souhaitons la même destinée aux éditeurs français ! ■ **Léonard Desbrières**

• LIVRES AUDIO

LES COLLECTIONS ONT LEUR BANDE-SON SOUS LE COMMISSARIAT D'ÉRIC DE VISSCHER
(MUSÉE DU QUAI BRANLY-JACQUES CHIRAC)

■ **À travers un nouveau parcours sonore et 120 relais répartis dans les collections du musée du quai Branly-Jacques Chirac, des sons en lien avec les objets exposés renforcent l'expérience du visiteur. Le dispositif muséographique nous immerge à merveille au cœur des arts et civilisations d'Afrique, d'Asie, d'Océanie et des Amériques.**

***LA PUISSANCE DES OMBRES* DE SYLVIE GERMAIN**
LU PAR L'AUTRICE
(DES FEMMES-ANTOINETTE FOUQUE)

■ **Avec la lecture de ses livres *Les Personnages* et *Brèves de solitude* – ce dernier ayant été couronné par un Coup de cœur de l'académie Charles-Cros en 2021 –, Sylvie Germain nous a peu à peu habitués à sa voix envoûtante. Au format livre audio, *La Puissance des ombres* apparaît encore enrichi par des musiques d'Erik Satie et de Léo Ferré.**

***LE NOM SUR LE MUR* D'HERVÉ LE TELLIER**
LU PAR CHARLES BERLING
(ÉCOUTEZ LIRE GALLIMARD)

■ **Après *L'Anomalie* et son prix Goncourt, Hervé Le Tellier mène l'enquête sur les traces d'André Chaix, jeune résistant tué par les nazis. L'interprétation poignante de Charles Berling souligne le caractère tragique d'un destin foudroyé, habilement reconstitué grâce à des témoignages, des bribes de récits ou des instants historiques.**
Christophe Rioux

SPOTIFY

JULIEN FALSIMAGNE/STOCK

Une tête de mule

Il est loin, le temps où François Bégaudeau, l'auteur d'*Entre les murs*, avait une image d'enseignant modèle. Désormais jugé infréquentable, il mérite une tentative de réhabilitation.

Il est réputé « tête à claques »

Ayant connu le succès dès son quatrième livre, *Entre les murs*, dont l'adaptation a reçu la Palme d'or en 2008, François Bégaudeau a vite suscité des jalousies. Une certaine morgue dans ses interventions publiques n'a pas calmé ses ennemis. Cerise sur le gâteau, il a publié en 2019 *Histoire de ta bêtise*, un essai satirique contre la bourgeoise « cool » qui lui a valu de figurer sur la liste noire de certains médias.

Il enfonce le clou

En 2020, sur le fil de conversation de son site internet, il écrit ces deux phrases au sujet de l'historienne Ludivine Bantigny : « *Dans le milieu radical parisien, Ludivine est connue pour être jamais la dernière. Tous les auteurs de La Fabrique lui sont passés dessus, même Lagasnerie.* » Tollé sur les réseaux sociaux, puis poursuite judiciaire pour diffamation. Au printemps dernier, Bégaudeau a été relaxé. Cette polémique est le point de départ de son nouvel essai, *Comme une mule*, diversement reçu.

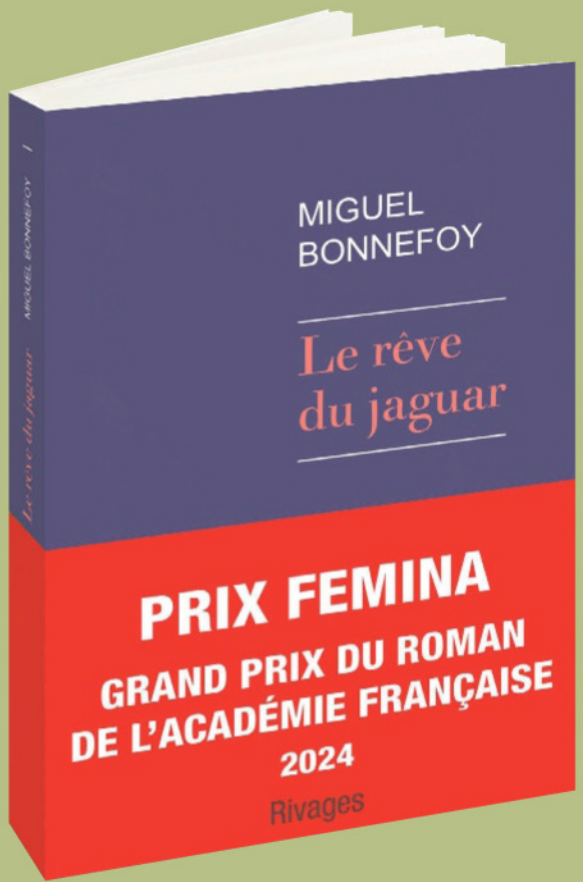
Il est plus nuancé qu'il n'en a l'air

Contrairement à ce qu'ont écrit certains confrères malveillants – de gauche comme de droite –, *Comme une mule* n'est pas un brûlot antiféministe. Avec justesse et audace, François Bégaudeau essaie d'analyser ce que son passage au tribunal dit de notre époque. En vérité, Ludivine Bantigny est quasi absente de son livre. Bégaudeau s'interroge sur la place de l'humour dans notre société, sur l'extension de l'empire de la morale, sur le rapport entre art et bien-pensance, culture et politique. Il lève de nombreux lièvres, en prenant le risque de recevoir des coups. Saluons également le style, enjoué, digressif et drolatique de ce marxiste inclassable qui vénère Pascal, Péguy et Bernanos. Un si bon larron ne mériterait-il pas l'absolution ? ■

Louis-Henri de La Rochefoucauld

COMME UNE MULE
FRANÇOIS BÉGAUDEAU
442 P., STOCK, 22,90 €

MIGUEL BONNEFOY



« UN LIVRE ABSOLUMENT LUMINEUX. »
AUGUSTIN TRAPENARD, *LA GRANDE LIBRAIRIE*

Rivages

© Aurélie Lamachère / Leextra / Maison Deyrolle / Éditions Rivages

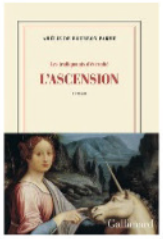
L'ambition justifie-t-elle tous les sacrifices?

Dans sa trilogie *Les Trafiquants d'éternité*, Amélie de Bourbon Parme retrace l'ascension de son ancêtre Alessandro Farnese, le pape Paul III. Au cœur de la Renaissance italienne, caresser le pouvoir ecclésiastique est la source principale de toutes les convoitises, mais à quel prix?

Étonnant d'observer la façon dont la littérature nous a toujours amenés à nous questionner sur notre rapport à l'ambition, souvent avec une méfiance sous-jacente. L'excès d'ambition, quel qu'en soit le prix, semble toujours apporter son lot de péripéties. Icare ou Macbeth en sont de parfaits exemples. L'Histoire nous révèle également que la nature humaine a rarement été en mesure de se conformer aux récits bien-pensants et autres mises en garde déguisées. Dans le premier tome des *Trafiquants d'éternité*, qui a valu tout récemment à l'écrivaine le prix Machiavel, le lecteur pouvait découvrir le destin assez sensationnel d'Alessandro Farnese. Régulièrement rappelé à sa condition d'aristocrate de province, il embrasse pourtant pleinement une carrière ecclésiastique au cœur d'une lutte de territoires confrontant le pape Innocent VIII et Ferdinand Ier roi de Naples. Entre un emprisonnement et une éducation auprès des grands esprits de son temps, Farnese ambitionne de gravir les échelons par le biais de la Famille avec un grand « F ». Sa sœur, favorite du pape, est une occasion en or pour s'immiscer dans le cardinalat

Si *L'Ascension*, deuxième tome de ce triptyque, suit *L'Ambition* de façon chronologique, l'écrivaine entre dans l'acmé de l'existence de son aïeul au cœur d'une corruption romaine éminemment brûlante. Le temps est désormais à l'audace et il fait face au vice avec tout l'humanisme qui le caractérise: il devient pape en 1534. Si Farnese accomplit son rêve de mécène, institue l'Inquisition romaine et fortifie la fortune de sa famille, ce n'est pas sans susciter des drames, dont les autres membres du clan seront les premières victimes. Il y a, dans cette ambition pourtant « sincère » de régner, un serpent qui se mord la queue. Une question initiale en amène d'autres, formellement plus contemporaines mais tout aussi intemporelles. ■

Marie Jouvin



LES TRAFIQUANTS D'ÉTERNITÉ (T. 2). L'ASCENSION
AMÉLIE DE BOURBON PARME
496 P., GALLIMARD, 23 €

Le réconfort est-il indispensable à notre vie?

Marie Robert, en neuf chapitres et autant d'invitations à se relever, nous guide pour devenir résistants face aux épreuves.

La question peut sembler paradoxale. Or, par définition, le réconfort est ce qui redonne du courage, de la force, de l'espoir. Dans *Le Miracle du réconfort*, la professeure et philosophe Marie Robert, créatrice du podcast « Philosophy is Sexy », dévoile la profondeur de ce mot à la sonorité sirupeuse et rose bonbon, qui va au-delà de la simple consolation. Loin d'être une échappatoire, une dérobade au réel ou un refuge évitant, le réconfort s'affirme surtout comme un acte de bravoure. Serait-ce une rébellion douce contre l'adversité?

Comme le souligne l'autrice, « *le réconfort, compris comme ce qui donne du courage, n'est pas une régression* », mais bien une résistance active devant les épreuves, qui implique de faire face à la souffrance, de maintenir des liens au monde et de « *rester debout* ». Cela demande une force intérieure, une capacité à embrasser la vulnérabilité pour mieux se relever. En ce sens, c'est un engagement intime et social, une gageure qui permet de traverser les épreuves et de continuer à avancer. L'amour, sous toutes ses formes, en est le fil rouge. Aimer, « *la seule puissance, la seule conviction qui nous offre le pouvoir de l'éternité* », est l'expression ultime de ce courage: se livrer à la vulnérabilité, accepter le risque de l'échec, créer du lien. Il incarne une force vive qui pousse à affronter les incertitudes, car « *chaque fois que nous choisissons de nous aimer nous-mêmes, de faire couple, de faire famille, nous faisons triompher la vie* ». Si c'est une façon de revendiquer notre humanité face à la fragilité de l'existence ou encore un élan intérieur pour se maintenir vivant, le réconfort se révèle alors courage, comme action engagée pour trouver sa place dans le monde. C'est, en somme, le choix de regarder la vie avec une douceur implacable. ■

Sophie Di Malta

LE MIRACLE DU RÉCONFORT
MARIE ROBERT
272 P., FLAMMARION, 20 €

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD – ROBERTO FRANKENBERG/FLAMMARION

SOLANGE BIED-CHARRETON

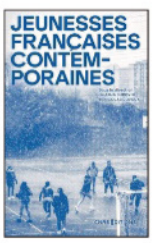
Le jeune, mode d'emploi

Savez-vous ce qu'est une « goofy girl », un « fuckboy » ou une « bad bitch » ? Connaissez-vous le pouvoir spécial du « mukbanger », celui de la « girlboss » ? Si vous répondez par la positive, c'est que vous savez parler « jeune », que vous avez la capacité de communiquer, en ce XXIe siècle, avec ces petits êtres dont le smartphone est une extension de la main. Si, au contraire, ces termes en provenance d'outre-Atlantique vous laissent sans voix, vous avez bien besoin de vous plonger dans le premier livre d'Anne Chirol, *Toi-même*, qui décrypte les sociotypes de l'ère TikTok pour vous mettre à niveau. « *Témoignage journalistico-sociologique d'une époque folle* », selon la (jeune) autrice, l'ouvrage procède d'une dissection ordonnée d'une collection de mèmes. De quoi ? De ces archétypes parfois kitsch, souvent d'une méchanceté gratuite, que l'on glane sur les internets, messieurs-dames. Le mème, cette contre-esthétique du cool, collection sarcastique de modèles en goguette lancés sur la voie très rapide des vidéos à la chaîne. À travers cette galerie de portraits (qui ressemble parfois à la cour des Miracles), on décèle quelques invariants anthropologiques. Il y a du Jean-Claude Dusse des *Bronzés* dans le « charo » et dans l'« incel » ; de la belle-mère de Blanche-Neige dans la « toxica » ; quant aux « twink » ou « flower boy », ces bellâtres ne sont-ils vraiment que des émanations de l'ère MeToo ? Les dandys se dandinent depuis bien plus longtemps…

> JEUNE EST CELUI QUI SAIT MANIER CETTE RÉALITÉ OÙ TOUT OU PRESQUE EST DEVENU IMMATÉRIEL

Leur point commun à tous ? Le narcissisme à coup sûr, cet invariant déplorable qui fait de tous ces archétypes autant de déclinaisons d'une même névrose. Mais la jeunesse, nous donnent à comprendre Anja Durovic et Nicolas Duvoux, qui font paraître *Jeunesses françaises contemporaines*, ne se décode pas seulement à l'aune d'une collection de gifs pathétiques ou foldingues. C'est sa complexité, son hétérogénéité que la politiste et le sociologue démontrent dans cette radiographie solide et chiffrée des jeunes Français et des mutations qui les ancrent dans leur époque. Bon nombre de permanences, toutefois, interrogent. En premier lieu, celles qui régissent les rapports intergenres : gestion de la contraception éternellement déléguée aux femmes, dont on attend, encore maintenant, que la vie sexuelle soit exclusivement sentimentale, et « *une charge parentale qui demeure aujourd'hui encore très inégale et genrée* ». Quelles différences, alors, entre les 18-24 ans de 1995 et ceux de 2024 ? La mobilité sociale, malgré tout, où les filles mènent la danse ; la précarité économique et psychologique, aggravée par la crise du Covid ; les nouvelles formes de vie politique qui tournent le dos au vote, le rendent intermittent, mais poussent de nombreux jeunes à inventer des pratiques au travers de l'engagement associatif ; et puis cette hyperconnexion aux réseaux sociaux (nous y revenons…) qui forgerait une identité et ferait quand même avaler beaucoup moins de *fake news* aux jeunes qu'aux plus de 65 ans. Car jeune est celui qui sait manier cette réalité où tout ou presque est devenu immatériel, contradictoire ; il n'ignore pas que, parfois, pour citer Guy Debord, « *le vrai est un moment du faux* ».

« *Si l'on devait imaginer ce que serait la plateforme actuelle dans notre vie d'avant les réseaux sociaux* », nous conte innocemment Anne Chirol, effectuant la bascule entre les deux mondes, « *Netflix serait le cinéma ; WhatsApp, la cabine téléphonique ; YouTube, la chaîne hi-fi ; et Instagram, le site pornographique 2.0* ». Diable, aurions-nous tant vieilli ? ■



TOI-MÈME. 50 PROFILS DES TEMPS MODERNES EN QUÊTE DE VALIDATION SOCIALE
ANNE CHIROL, LISA CARPAGNANO (ILL.)
192 P., DENOËL, 23,90 €

JEUNESSES FRANÇAISES CONTEMPORAINES
ANJA DUROVIC ET NICOLAS DUVOUX (DIR.)
248 P., CNRS, 23 €

AUDREY SOVIGNET

RENCONTRES AU SOMMET

Les 6 et 7 décembre, le festival Demain les montagnes pose ses valises à Grenoble, pour une deuxième édition prometteuse.

Quelles histoires, parfois extrêmes, la montagne raconte-t-elle ? Quel est l'avenir de nos massifs ? Comment le polar est-il devenu un excellent moyen de partager la singularité des cols ? Durant deux journées riches en festivités – les 6 et 7 décembre – dans la commune grenobloise, ces questions seront sondées à travers de nombreuses tables rondes et des dialogues. En guise de mise en bouche, une projection de *Vertiges. Un pas vers la liberté*, réalisé par Clément Chauveau et Fabien Douillard, aura lieu à la bibliothèque municipale de la ville. Des personnalités telles que Blaise Agresti, Hélia Aluai, Lionel Daudet, Daniele Zovi, Claude Reichler, Alexandre Duyck, Coline Picaud ou Lionel Cariou seront présentes sur les lieux pour échanger avec les lecteurs, participer à des séances de dédicaces et prendre part à des lectures de leurs ouvrages. L'Italie sera à l'honneur, et plus particulièrement la ville de Coni. La cité, lovée au pied des montagnes, a été élue « Ville des Alpes de l'année » pour son engagement durable, tout en représentant fièrement le patrimoine franco-italien. À cet effet, l'exposition photo « Un air d'Italie », qui se tiendra au Minimistan, haut lieu culturel de la ville, explorera avec beauté l'italianité des deux versants alpins. Enfin, le travail artistique du photographe Alessandro Cinque et l'expédition de l'alpiniste Piero Ghiglione dans les montagnes d'Albanie seront d'autres invitations à découvrir les cimes sous un nouvel angle. De quoi ravir les amoureux de la montagne !

Marie Jouvin

demainlesmontagnes.fr

Les faits d'une bombe

Le musée d'Art moderne de Paris propose une exposition autour de l'atome et de ses applications scientifiques, dont la plus célèbre demeure la terrible la bombe nucléaire.

En 1974, après avoir regardé une série d'émissions sur l'explosion nucléaire d'Hiroshima, Iwakichi Kobayashi se rend dans les bureaux de la NHK avec un croquis représentant l'expérience qu'il a vécue le 6 août 1945. La chaîne de télévision nationale lance ensuite un appel à témoins auprès des citoyens qui, comme lui, ont échappé à l'enfer en ce jour funeste. Au total, 2 225 dessins seront collectés, dont celui de Chizuko Sasaki, âgée de 20 ans en 1945, qui explique comment elle a vu quantité de cadavres charriés par le courant du fleuve alors que les rives étaient en feu. Pour la première fois, les États-Unis ont utilisé la bombe A contre des populations civiles, entraînant des dizaines de milliers de morts. Avec « L'Âge atomique. Les artistes à l'épreuve de l'histoire », le musée d'Art moderne de Paris propose une exposition choc pour raconter comment la fission de l'atome a changé à jamais la face du monde, dans un parcours à la fois scientifique, historique et artistique qui, pour aider à mieux comprendre ce sujet périlleux, égrène documents d'archives et œuvres, tels ces témoignages de survivants japonais, absolument poignants, accompagnés de photographies et de fiches d'identité pour qu'ils ne soient pas oubliés, ou ces travaux de peintres, sculpteurs et vidéastes qui traduisent l'angoisse de l'effondrement de la société, de Jackson Pollock à Francis Bacon. Le catalogue, pédagogique, est une mine d'informations. Indispensable. ■ **Gabrielle Martin**

→ **L'Âge atomique** Musée d'Art moderne (Paris 16e), jusqu'au 9 février. Catalogue édité par Paris Musées, 352 p., 42 €. *mam.paris.fr*

Strasbourg et les jeunes lecteurs

Lorsqu'on a le titre de Capitale mondiale du livre, il faut savoir s'adresser à tous les lecteurs, y compris aux plus jeunes. C'est ce que fait Strasbourg dans le cadre de cette programmation 2024, grâce à deux expositions. Jusqu'au 17 février, la galerie Heitz propose, avec « Enfantillages. L'Alsace et les prémices de l'illustration jeunesse (XIXe-XXe siècles) », de découvrir l'importance de la région dans ce domaine éditorial. Les amoureux des gravures de Gustave Doré et des volumes Hetzel seront ravis de (faire) découvrir cette imagerie d'antan. Le musée Tomi-Ungerer jouera, quant à lui, une carte plus contemporaine, jusqu'au 2 mars, avec « Pas de livres pour enfants. Enfantillages chapitre 2 ». Cette exposition montrera la capacité de ce registre littéraire, cher à Ungerer, à évoquer tous les thèmes, y compris les plus difficiles, à un lectorat d'enfants ou d'adolescents. Car c'est ça aussi, grandir. ■ **Baptiste Liger**

lirenotremonde.strasbourg.eu

CONNER FAMILY TRUST, SAN FRANCISCO – ADAGP2024 – PHOTO COURTESY MAGNOLIA EDITIONS,OAKLAND, CA. 7.

LES CLASSIQUES

La comtesse de Ségur

Ne vous fiez pas au costume absurde de grand-mère gâteau que lui a taillé la modernité. Née dans les fastes de l'aristocratie russe au sein d'une famille persuadée de descendre de Gengis Khan, élevée par un père flamboyant et une mère maltraitante, la comtesse de Ségur était une femme conventionnelle, mais capable de braver les conventions pour élever ses filles, gagner de l'argent, dire leur fait à ses éditeurs… Son œuvre lui ressemble. Pieuse, morale et d'un classicisme limpide, elle promeut aussi une pédagogie pionnière, qui refuse les châtiments corporels si répandus à son époque. Cette œuvre, qui nous décrit en passant ce qu'était la vie dans les provinces françaises à l'heure du Second Empire, se révèle aussi souvent plus trouble qu'il n'y paraît. Songez aux vengeances du Cadichon de *Mémoires d'un âne* ou au sadisme de la Fichini des *Malheurs de Sophie*. Tout cela méritait bien un numéro des Classiques… ■

Alexis Brocas

Disponible chez votre marchand de journaux et sur *lire.fr*

LiRE magazine

HORS-SÉRIE/RÉFÉRENCE

Jésus et la littérature

Qui était Jésus-Christ ? Quel était son message ? Quels sont les fondements du christianisme ? Autant de portes d'entrée pour découvrir le nouveau « hors-série référence » de *Lire Magazine*, disponible depuis le 5 novembre : « Jésus et la littérature ». Des théologiens catholiques, orthodoxes et protestants y éclairent la destinée si particulière de Jésus de Nazareth, au fondement de l'Église chrétienne. Parmi eux, retrouvez en entretien Jean-François Colosimo et Frédéric Boyer. *Lire Magazine* s'est également intéressé à l'héritage intellectuel du christianisme (Charles Péguy, Karl Marx et les socialistes, Jacques Maritain…), qui n'a jamais cessé d'irriguer le monde. De Dostoïevski à Bernanos, de Mauriac à Sollers, l'histoire de Jésus inspire, enfin, les écrivains depuis le commencement. Amélie Nothomb et Éric-Emmanuel Schmitt en témoignent dans ce numéro exclusif. ■

Solange Bied-Charreton

Disponible chez votre marchand de journaux et sur *lire.fr*

FONDATION FRANÇOIS SOMMER

PRIX FRANÇOIS SOMMER

MUSÉE DE LA CHASSE & DE LA NATURE

BILLEBAUDE

fondationfrancoissommer.org

LiRE magazine

Un hors-série référence

100 pages richement illustrées

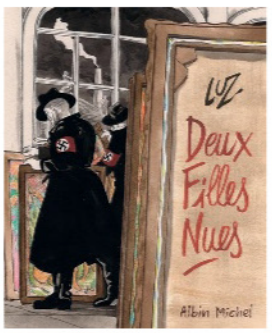
Disponible chez votre marchand de journaux et sur www.lire.fr

ET ICI AUSSI

SENS CRITIQUE

L'AVIS DES LECTEURS

Chaque mois, dans *Lire Magazine*, les contributeurs de la plateforme s'expriment sur les succès du moment.



32 ✶ Deux filles nues
Luz
(Albin Michel)

« J'avais entendu parler de l'album, alors j'ai tenté. C'est correct. Pas génial, mais correct. C'est-à-dire que le concept limite fortement la narration ; perso, j'entrevoyais quatre ou cinq histoires autour de cette peinture, à travers ses yeux, donc, oui, en plan fixe, mais sans plus. Là, ce qui m'embête, c'est qu'il y a une continuité (on suit différentes expos), mais que de temps en temps on décortique un peu plus un lieu où il a été entreposé ; c'est un peu bizarre. De plus, toutes les histoires ne se valent pas. Et, niveau politique, on a vite compris, il est donc regrettable que l'auteur dise les mêmes choses plusieurs fois. D'ailleurs, je pense qu'au bout du compte le récit qui m'a le plus touché est celui de l'auteur, mais là aussi c'est décousu et non assumé, car on a seulement droit à quelques courtes transitions sans trop d'intérêt. Graphiquement, je suis mitigé. D'un côté, un très beau style, avec une belle documentation ; de l'autre, ce plan fixe qui, personnellement, m'a rappelé le *found footage*, avec ces cadrages trop parfaits. Mais il y a de belles choses, des points de vue sympas, une ouverture très belle, et puis ces nombreux plans sur les regardants (dommage qu'ils soient tous pareils, d'ailleurs, car il y a mille façon de regarder une œuvre…). » ■

#Fatpooper

2 ✶ La Végétarienne
Han Kang
(Le Livre de Poche)

« Construit en trois parties, *La Végétarienne* ressemble à un conte malaisant dont personne ne pourrait ressortir indemne. La première partie raconte une famille coréenne qui bascule autour de Yonghye, qui devient végétarienne. Inconcevable ! La deuxième s'attache plutôt aux fantasmes artistiques du beau-frère sur le corps de Yonghye, puis les événements s'enchaînent dans la dernière partie, qui la voit sombrer du véganisme à une délirante anorexie, sous les yeux impuissants de sa sœur. Il reste à la fin de cette troublante lecture un malaise, une sorte d'impuissance devant le déroulement des événements, la sensation que tout a été pris à l'envers et que personne n'a vraiment compris comment aider Yonghye. » ■

#noid_ch

LES MEILLEURES VENTES

Palmarès réalisé par Datalib et l'Adelc – Association pour le développement de la librairie de création –, du 1er au 15 novembre 2024, à partir des ventes d'un réseau de 327 librairies indépendantes.

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	**Kamel Daoud**	Houris	Gallimard	Littérature
2	**Gaël Faye**	Jacaranda	Grasset	Littérature
3	**Yves Sente, André Juillard**	Blake et Mortimer (t. 30). Signé Olrik	Dargaud	BD
4	**Riad Sattouf**	Moi, Fadi, le frère volé (t. 1)	Les Livres du futur	BD
5	**Miguel Bonnefoy**	Le Rêve du jaguar	Rivages	Littérature
6	**Wilfrid Lupano, Paul Cauuet**	Les Vieux Fourneaux (t. 8)	Dargaud	BD
7	**Collectif**	Surréalisme au Centre Pompidou	Beaux-Arts Éditions	Beaux-Arts
8	**Olivier Norek**	Les Guerriers de l'hiver	Michel Lafon	Littérature
9	**Jacques Tardi**	Nestor Burma. Du rififi à Ménilmontant	Casterman	BD
10	**Mona Chollet**	Résister à la culpabilisation	Zones	Essais
11	**Valérie Perrin**	Tata	Albin Michel	Littérature
12	**Emil Ferris**	Moi, ce que j'aime, c'est les monstres (t. 2)	Monsieur Toussaint Louverture	BD
13	**Han Kang**	Impossibles adieux	Grasset	Littérature
14	**Mr Tan, Diane Le Feyer**	Mortelle Adèle. Sur les traces du Croquepote !	Mr Tan & Co	BD
15	**Sandrine Collette**	Madelaine avant l'aube	JC Lattès	Littérature
16	**Philippe de Villiers**	Mémoricide	Fayard	Essais
17	**Jérôme Fourquet**	Métamorphoses françaises. État de la France en infographies et en images	Seuil	Essais
18	**Édouard Louis**	L'Effondrement	Seuil	Littérature
19	**Yuval Noah Harari**	Nexus	Albin Michel	Essais
20	**Jordan Bardella**	Ce que je cherche	Fayard	Essais
21	**Paul Éluard**	Liberté	Minuit	Littérature
22	**Maxime Chattam**	Prime time	Albin Michel	Polars SF
23	**Didier Ottinger, Marie Sarré**	Surréalisme	Centre Pompidou	Beaux-Arts
24	**Anne-Dauphine Julliand**	Ajouter de la vie aux jours	Les Arènes	Littérature
25	**Rudy Spiessert, Clémentine Mélois**	Les Chiens pirates. Pili Pili !	École des Loisirs	Jeunesse
26	**Philippe Collin**	Le Barman du Ritz	Albin Michel	Littérature
27	**Amélie Nothomb**	L'Impossible Retour	Albin Michel	Littérature
28	**Collectif**	Connaissance des Arts, hors-série n° 1085. Surréalisme	Connaissance des arts	Beaux-Arts
29	**Marc Dugain**	L'Avion, Poutine, l'Amérique… et moi	Albin Michel	Littérature
30	**Collectif**	Surréalisme au Centre Pompidou	Beaux Arts Éditions	Beaux-Arts
31	**Michael McDowell, Pedro Oyarbide**	Lune froide sur Babylon	Monsieur Toussaint Louverture	Littérature
32	**Luz**	Deux filles nues	Albin Michel	BD
33	**Maylis de Kerangal**	Jour de ressac	Verticales	Littérature
34	**Emmanuel Guibert, Marc Boutavant**	Ariol (t. 20). Le cheval à bascule	Bayard Jeunesse	BD
35	**Agnès Jaoui, Cécile Partouche**	La Taille de nos seins	Grasset	Littérature
36	**Fabrice Caro**	Fort Alamo	Gallimard	Littérature
37	**Maryse Burgot**	Loin de chez moi. Grand reporter, fille de paysans	Fayard	Essais
38	**Pauline Pinson, Magali Le Huche**	Poisson-Fesse	Les Fourmis rouges	Jeunesse
39	**Yves Sente, Iouri Jigounov**	XIII (t. 29). Moscow - Spaso House	Dargaud	BD
40	**Audrey Alwett, Christophe Arleston, Mini Ludvin**	Le Grimoire d'Elfie (t. 5). Les reflets de Walpurgis	Drakoo	BD

LES MEILLEURES VENTES DE POCHES

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	**Salomé Saqué**	Résister	Payot	Essais
2	**Han Kang**	La Végétarienne	Le Livre de Poche	Littérature
3	**Freida McFadden**	La Femme de ménage	J'ai Lu	Polars
4	**Freida McFadden**	Les Secrets de la femme de ménage	J'ai Lu	Polars
5	**Collectif**	13 à table ! Édition 2025	Pocket	Littérature
6	**Olivier Tournut**	Post mortem	Fayard	Polars
7	**Baptiste Beaulieu**	Où vont les larmes quand elles sèchent	Proche	Littérature
8	**Gaël Faye**	Petit pays	Le Livre de Poche	Littérature
9	**Cédric Sapin-Defour**	Son odeur après la pluie	Le Livre de Poche	Littérature
10	**Bernhard Schlink**	La Petite-Fille	Folio	Littérature

Tous les héros ne portent pas de cape.

Certains ont des livres.

LE NOUVEAU ROMAN DE MARC LEVY

Une comédie brillante et engagée qui donne le goût de lire et d'aimer.

Robert Laffont | Versilio

Antoine de Saint-Exupéry et le mécanicien André Prévost en 1935, à l'époque du raid Paris-Saigon.

Saint-Ex
Écrivain cosmique

BRIDGEMAN IMAGES

À quelques exceptions près, nommées André Gide ou Léon Werth, le milieu intellectuel français a longtemps refusé de voir en Saint-Exupéry un authentique écrivain, le prenant pour un pilote assez éduqué pour témoigner de ce qu'il vivait dans les airs, mais pas assez pour le convertir en métaphysique – de là les sarcasmes dont l'ont accablé des critiques oubliés. Aujourd'hui, nous pensons l'inverse. Saint-Ex n'était pas un pilote tombé dans l'écriture, mais plutôt un écrivain-né tombé dans le pilotage. La preuve, il a connu bien plus d'accidents d'avion que de création : un décollage raté sur un appareil emprunté sans permission (1923), un hydravion coulé à l'amerrissage (1933), un raid Paris-Saigon qui s'acheva sur une dune en Libye (1935), une confusion entre gallon guatémaltèque et gallon américain qui déboucha sur le crash d'un appareil surchargé à Guatemala City (1938). Les témoignages nous disent cependant que Saint-Ex était un bon pilote, mais un pilote distrait, peu porté sur les vérifications. Rien de tel dans ses livres, où tout est tenu par une extraordinaire poésie en prose capable de faire partager au commun les sensations ineffables des chevaliers du ciel. Capable, aussi, d'en tirer les réflexions générales qui, tournées en paraboles, ont touché au cœur les lecteurs du *Petit Prince*. Saint-Ex trouvait de la noblesse à l'homme qui se collette avec la nature et l'opposait aux « robots » que construisait la modernité. Ses intuitions l'ont porté vers l'écologie, l'ont ouvert à l'islam des Maures qu'il côtoyait à Cap Juby. Quant à sa vision de la technique et son rêve de machines aux machineries invisibles devenant prolongement des corps humains, il est l'exact contraire des visions des futuristes, qui s'étourdissaient de rouages, de vitesse et d'explosions. Le futurisme, on le sait, s'est révélé soluble dans le fascisme. À l'inverse, Saint-Ex s'est montré irréductible. De là sa mort, en juillet 1944, sous les balles de la chasse allemande… ■

Alexis Brocas

SOMMAIRE

34 **La tête dans les nuages** « J'étais fait pour être jardinier »
36 **Une pensée discutée** L'humain avant tout
38 **Du brouillon à l'icône** L'invention graphique du Petit Prince
39 **Léon Werth** Le meilleur ami du monde
40 ***Pilote de guerre*** Le poète-soldat à son apogée
41 ***Le Petit Prince*** Dessine-moi un succès
42 **Interview** « J'imaginais Saint-Exupéry voler au-dessus de chez moi »

La tête dans les nuages

« J'ÉTAIS FAIT POUR ÊTRE JARDINIER »

Devenu homme du ciel pour avoir échoué à l'École navale, Saint-Exupéry découvre un monde où les valeurs d'amitié, de fraternité et de devoir rejoignent les siennes. Il y passera dès lors toute sa vie, jusqu'à sa dernière mission, le 31 juillet 1944.

Comme s'en rendirent compte les artilleurs allemands qui canonnèrent son avion d'observation, Saint-Exupéry était un homme difficile à atteindre. Un enfant de la noblesse, qui dut subir la morgue d'aristocrates plus argentés que lui – et le rejet de sa fiancée, Louise de Vilmorin, qui le jugeait trop pauvre et pas assez mondain. Un aviateur précoce et cependant distrait, dont la liste des accidents finit par prendre un aspect comique. Un homme qui plaçait l'amitié au-dessus de tout, croyait à la fraternité de ses camarades pilotes, et fut consterné de leur jalousie quand le succès littéraire fit de lui l'aviateur majuscule dans l'esprit du public. Un époux infidèle qui ne reprochait pas à son épouse, Consuelo, de l'être aussi. Un écrivain qui voulut passionnément écrire des romans et, faute d'y parvenir, inventa un genre littéraire. L'un des premiers auteurs cosmiques, aussi, dont les descriptions de la Terre vue du ciel et de la solitude des cockpits sidérèrent les lecteurs de son temps. Et, pour finir, un métaphysicien instinctif, qui développa en paragraphes les convictions qu'il avait rivées au corps sur le devoir, le sacrifice, la nature de la civilisation…

Antoine de Saint-Exupéry, en 1922.

Pour retrouver « Saint-Ex », il faut revenir au château de son enfance, à Saint-Maurice-de-Rémens, dans l'Ain, où, depuis la mort de son père, le petit Antoine fait tribu avec ses frère et sœurs. Le petit garçon a un visage singulier (qui lui vaudra le surnom de « Pique la lune » à cause de son nez en trompette) et un esprit singulier – il n'aime rien tant que de tirer les autres de leurs jeux pour les faire participer aux siens, de même que le Petit Prince peut embêter avec ses histoires de mouton les aviateurs accidentés. Il lit beaucoup – Jules Verne et Andersen –, invente une bicyclette volante qui ne vole pas… Devenu adulte, Saint-Exupéry n'oubliera jamais l'enfant qu'il fut : il le dessinera sur des nappes, des serviettes, des courriers. Au fil des dessins, ce dernier, qu'il dote parfois d'ailes, deviendra son Petit Prince.

Comme son futur personnage, le jeune Antoine ne manque pas de culot : à 12 ans, en inventant un accord maternel, il se présente à un aérodrome et parvient à voler pour la première fois. À 16 ans, il perd son frère, François. Conscient de sa fin proche, celui-ci a adressé à Antoine son testament, dans lequel il lui lègue son vélo et sa carabine. La dignité de ce frère un peu plus jeune face à la mort le marquera. Dans ses livres, dans sa vie, Antoine de Saint-Exupéry prônera le même genre d'attitude. Il lui faudra insister, des années plus tard, pour que les éditeurs acceptent que *Le Petit Prince* s'achève sur une morsure de serpent.

L'AVENTURE DE L'AÉROPOSTALE

Saint-Ex n'était pas un homme de concours – il échouera à l'École navale et deviendra aviateur par défaut. Pas un mondain non plus : à Paris, où il vient étudier aux Beaux-Arts, il sera écœuré par le cynisme de ceux qui « *échangent des idées comme des balles de tennis* ». Pas un homme d'argent – il en gagnera beaucoup et en manquera toute sa vie. Mais, dès qu'il parvient à décrocher son brevet de pilote, il devient homme du ciel. En 1926, il est engagé par la compagnie Latécoère, ancêtre de l'Aéropostale, qui achemine le courrier dans les colonies d'Afrique. Là, il découvre la fraternité des pilotes, leur sagesse d'hommes de peu de mots, leur sens du devoir. Tout cela se retrouve dans son premier texte, *Courrier sud*, où un aviateur, Bernis, détenteur des secrets du ciel, tente de soustraire une amie d'enfance, Geneviève, au monde factice et mondain où l'entraîne son mari, Herlin.

PVDE/BRIDGEMAN IMAGES

Avec Henri Guillaumet devant le Latécoère 28 de l'Aéropostale, en 1929.

TALLANDIER/BRIDGEMAN IMAGES

Tout n'est pas parfait dans ce premier texte, qui raconte l'échec d'un amour absolu face à la triviale matérialité du monde, mais la gravité gracieuse qui marque les descriptions cosmiques de Saint-Ex est déjà là *(« Encore quelques villes nourries de terre brune puis l'Afrique. Encore quelques villes nourries de pâte noire puis le Sahara. Bernis assistera ce soir au déshabiller de la terre. »).* Et on y trouve de beaux effets de réel et des moments d'héroïsme qui n'ont rien à voir avec les tartarinades ordinaires des aventuriers de papier *(« Un coup de talon libère un câble. Commande coincée. Quoi ? Sabotage ? Non. Trois fois rien : un coup de talon rétablit le monde. »).*

Quelle aventure que cette Aéropostale ! Les avions sont si peu fiables qu'ils doivent voler par deux. Ils évoluent aussi si bas qu'ils sont à portée de fusil des cavaliers berbères rebelles. Les accidents sont fréquents. Mais ce métier lui révélera la beauté du devoir et des sacrifices commis en son nom. Saint-Ex y gagnera l'estime de ses pairs et occupera plusieurs postes exposés. Notamment sur la ligne Casablanca-Dakar, dont les pilotes se font régulièrement enlever ou massacrer. Ou quand, devenu chef de l'aéroplace de Cap Juby, il réalisera d'audacieux sauvetages et s'intéressera, avec une ouverture d'esprit stupéfiante pour l'époque, aux Maures et à leur vie dans le désert. Il s'en souviendra quand il écrira *Terre des hommes*, paru en 1939.

« Mouyane immobile dans ses voiles bleus, aux plis de statue, me juge. – Il dit : "Tu manges de la salade comme les chèvres, et du porc comme les porcs. Tes femmes sans pudeur montrent leur visage" : il en a vu. Il dit : "Tu ne pries jamais." Il dit : "À quoi te servent tes avions, ta TSF, ton Bonnafous, si tu n'as pas la vérité ?" » Saint-Ex méditera ces paroles. Plus tard, il écrit : *« La vérité pour l'homme, c'est ce qui fait de lui un homme. »* Cette idée se retrouve dans toute son œuvre. Elle lui vaudra les sarcasmes des philosophes. Elle lui donnera aussi de fulgurantes intuitions. *« Le type d'homme que vous formez ne m'intéresse pas »*, dira-t-il, avant guerre, à l'ambassadeur du Reich, Otto Abetz. Certes, Saint-Ex aura été moins lucide en URSS – au retour, il décrira Staline comme le ferment et le levain de son peuple… Mais cette pensée lui fera aussi haïr le matérialisme productiviste, en lequel il voit la source de toute dictature.

En 1931, après avoir été affecté en Amérique du Sud, il se marie avec Consuelo, salvadorienne, doublement veuve et extrêmement fantasque. Cette année-là, l'Aéropostale fait faillite, et son dépeçage suscitera chez Saint-Ex une haine des hommes d'affaires. C'est aussi une année de triomphe : *Vol de nuit*, son grand roman sur l'Aéropostale, décroche le prix Femina. Mais une part du milieu littéraire veut le réduire à son métier de pilote, et son livre à un simple témoignage. Pis, ses pairs pilotes lui en veulent de prendre la lumière et racontent aux gazettes ses accidents. La meilleure partie de sa vie s'arrête peut-être là. Ensuite Saint-Ex devient un personnage public. Qui joue les ambassadeurs de prestige pour Air France et donne des conférences partout. Qui se lance dans des raids aériens très publicisés, l'un vers Saigon, l'autre vers l'Amérique du Sud – les deux tournant court. Qui signe des contrats d'édition qu'il n'honore que sous la contrainte – c'est en le coinçant dans un hôpital où il récupère d'un accident que ses éditeurs américains parviennent à lui faire écrire *Terre des hommes* avec ses merveilleuses pages sur l'accident de l'aviateur Guillaumet. Le livre obtiendra le grand prix de l'Académie française et le National Book Award américain.

> LES AVIONS SONT SI PEU FIABLES QU'ILS DOIVENT VOLER PAR DEUX. ILS ÉVOLUENT AUSSI SI BAS QU'ILS SONT À PORTÉE DE FUSIL DES CAVALIERS BERBÈRES REBELLES

DIRECTION LES ÉTATS-UNIS

Malgré la reconnaissance, Saint-Ex doute de son talent face aux grandes machines romanesques de son temps, comme *La Condition humaine*. En fait, comme l'écrit son biographe Virgil Tănase, *« il se mésestime parce qu'il perd au lancer de poids sans s'apercevoir qu'il est en train d'inventer, avec d'autres, le lancer de javelot »*. C'est-à-dire des livres qui mêlent autobiographie, réflexion personnelle, invention, dont la construction vaut pour brevet de modernité.

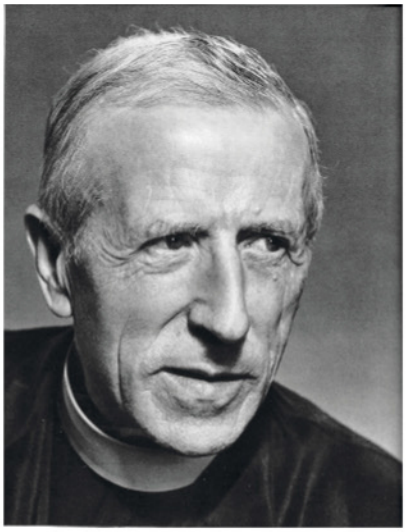
Face à la crise des Sudètes, Saint-Ex se montre d'abord pusillanime. Il se ravise quand la guerre éclate. Jugé trop vieux pour piloter, il parvient à intégrer un groupe de reconnaissance de l'armée de l'air. Un travail dangereux et inutile, comme il le racontera dans *Pilote de guerre*. Il refusera de rallier Vichy, dont il abhorre l'antisémitisme (son meilleur ami est l'écrivain Léon Werth). Il file donc aux États-Unis, où *Pilote de guerre*, interdit en France, rencontre un grand succès. C'est là qu'il écrira son fameux « iconotexte », *Le Petit Prince*. Puis c'est le débarquement allié en Afrique. Saint-Ex veut combattre mais il a vieilli, et les avions ont changé. Il commet ainsi quelques bévues qui provoquent sa mise à pied mais il parvient à se faire réintégrer. Ses derniers mots seront adressés dans une lettre au résistant et alpiniste Pierre Dalloz : *« Si je suis descendu, je ne regretterai absolument rien. La termitière future m'épouvante. Et je hais leurs vertus de robots. Moi, j'étais fait pour être jardinier. »* Le 23 juin 1944, le pilote Saint-Ex échappe à la chasse allemande – en larguant ses réservoirs pour gagner en altitude, où son appareil lui donne un avantage. Il est abattu le 31 juillet, au large de Marseille. ■

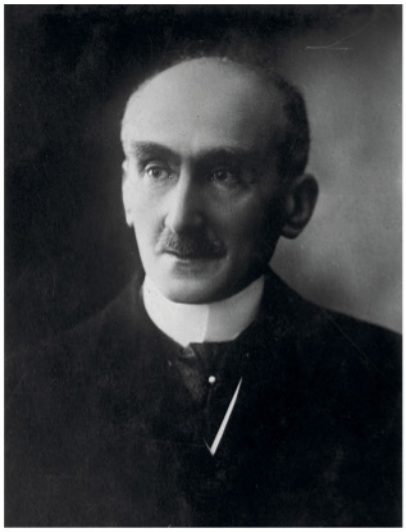
Alexis Brocas

Une pensée discutée

L'HUMAIN AVANT TOUT

Dans les écrits de Saint-Exupéry transparaît une conception du monde que d'aucuns ont jugée simpliste, voire naïve. L'écrivain l'expose notamment dans *Citadelle*, essai laissé inachevé qui demeure à jamais énigmatique.





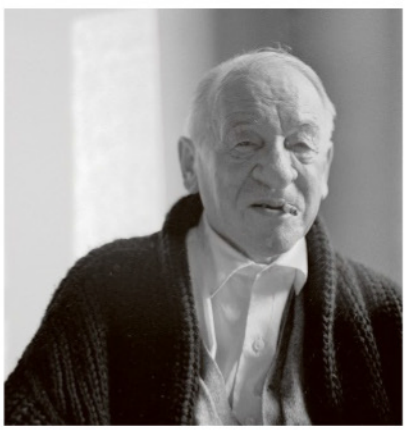
Pierre Teilhard de Chardin (ci-dessus), Henri Bergson (à droite) et Blaise Cendrars (en bas) comptent parmi les grands noms qui ont façonné la vision du monde de Saint-Exupéry.

« *Morale de boy-scout* », « *humanisme rudimentaire* », fascination pour le « *paternalisme* », sinon l'autoritarisme, à travers l'héroïsation du « *chef* » qui doit « *tout prendre en charge* », comme l'écrit Saint-Exupéry dans *Pilote de guerre* (1942), un récit qu'il publia lors de son exil américain. La critique a souvent pris un malin plaisir à réduire la pensée exupérienne à un obscur prêchi-prêcha, non exempt d'un conservatisme douteux. Saint-Ex n'écrit-il pas, dans le même *Pilote de guerre*: « *Tant que je n'ai pas mieux, je tiens à mes cadres traditionnels* »? « *Le crétinisme sous cockpit prend des allures de sagesse* », alla jusqu'à railler l'essayiste Jean-François Revel à propos du *Petit Prince* (1943), un best-seller que le critique Jean-Louis Bory se plut, en son temps, à qualifier de « *saint-sulpicerie douceâtre* ». Il y a aussi ces mots, dont Saint-Ex use et abuse pour livrer sa propre version de l'« *engagement* » et de l'« *humanisme* » que prônaient, après la guerre, la plupart de ses détracteurs. Mots pontifiants, piégés, qui fleurent un peu trop la leçon de catéchisme laïque à destination des bien-pensants: « *Je crois que ma civilisation dénomme Charité le sacrifice consenti à l'Homme, afin d'établir son règne* », sermonne-t-il encore dans *Pilote de guerre*.

L'INFLUENCE DE TEILHARD DE CHARDIN

Cet humanisme triomphateur qui place l'homme au-dessus de tout doit beaucoup à la pensée du théologien, géologue et paléontologue jésuite Pierre Teilhard de Chardin (1881-1955), dont la vision téléologique de la complexité croissante du vivant est aujourd'hui revendiquée par certains courants transhumanistes. Bien que croyant, Teilhard récusait toute vision fixiste du monde. Il considérait que Dieu est l'initiateur d'une « *dynamique du vivant* », un mouvement continuel et irrépressible dont l'espèce humaine serait la seule à avoir franchi « *le pas de la réflexion* ». D'où son pouvoir terrestre immense, notamment en matière de science et de technique: « *Non, le Progrès humain ne saurait, à cause de son indiscutable et légitime autonomie, être suspecté comme une Force dangereuse* […] *ou régulièrement condamné comme une manifestation et un aiguillon du Mal* », écrit Teilhard. Reste que, si pour le théologien l'existence terrestre de l'homme est accompagnée par un Dieu capable de se manifester, chez Saint-Exupéry elle est le fruit d'un pur « *élan vital* » immanent au monde. Cette idée, l'écrivain-pilote la tenait du philosophe Henri Bergson (1859-1941), pour qui, dans *L'Évolution créatrice* (1907), il y a eu deux « *miracles* »: l'apparition de la vie sur Terre et l'apparition de la conscience. « *D'une lave en fusion, d'une pâte d'étoile, d'une cellule vivante germée par miracle, nous sommes issus et, peu à peu, nous nous sommes élevés jusqu'à écrire des cantates et à peser des voies lactées* », Saint-Ex lui fait-il écho dans *Terre des hommes* (1939).

« Alléluia! » se surprend-on à ricaner, frappé par le fait qu'il y a quelque chose de terriblement enfantin dans la manière dont cet homme issu de la noblesse française, orphelin de père à quatre ans et élevé par sa mère dans le culte de la chevalerie,



ARCHIVES DES JÉSUITES DE FRANCE – GEORGE GRANTHAM BAIN COLLECTION – FARABOLA/BRIDGEMAN IMAGES

s'attache à tout prix à trouver un ordre et une discipline dans le monde qui est le sien : un monde à la fois aventureux, chaotique… et majoritairement masculin – entièrement masculin, même, dans *Terre des hommes*, si l'on considère que les rares membres de la gent féminine qu'il rencontre dans ses pérégrinations argentines sont des ectoplasmes impuissants et muets, ce qui leur vaut le qualificatif puéril de « *fées* ». Monde largement fantasmé, donc, qui ressemble étrangement à celui de son contemporain Blaise Cendrars (1887-1961), l'aventurier-bourlingueur de *L'Or* (1925), de *La Vie dangereuse* (1938) ou d'*Oultremer à Indigo* (1940), tous deux prônant les « *valeurs cardinales* » de la virile camaraderie (un rien misogyne) et de la lutte avec le monde physique grâce aux progrès de la technique. Ces thèmes, Saint-Ex les expose dès *Courrier sud* (1929) et *Vol de nuit* (1931), deux récits qui abordent son métier périlleux de pilote de l'Aéropostale, lequel est aussi celui de son ami, le fameux Jean Mermoz (1901-1936), ce héros surnommé « l'Archange » qui fait tant rêver les petits garçons. À cette époque, Saint-Exupéry est « chef » de l'aéroplace de Cap Juby, dans le Rio de Oro, une contrée désertique soumise aux raids des nomades mauritaniens.

INTERMINABLE PENSUM

Il y a enfin l'énigmatique *Citadelle* (1948), œuvre posthume et inachevée qui prétend recueillir les réflexions d'un prince oriental – caïd, chef ou roitelet, on ne sait trop – recevant les leçons de son père. Dicté au magnétophone, jamais relu ni corrigé, cet interminable pensum (il se présente sous la forme de 219 fragments !) adopte un ton tantôt insupportablement amphigourique *(« Je ne te veux point tuant tes faibles dieux qui mourront sans bruit comme ces colombes dont tu ne retrouves point la dépouille… »)*, moralisateur *(« On ne bâtit pas l'empire avec les matériaux. On absorbe les matériaux dans l'empire… »)*, pleurnichard *(« Ayez pitié de moi Seigneur car me pèse ma solitude… »)* ou franchement désespéré *(« Et de mourir dans la simplicité des choses qui sont… »)* pour interroger le pouvoir, sa nature et la responsabilité du « chef », cette figure nietzschéenne destinée fatalement à mourir en héros « *dans le crépuscule des batailles perdues* ». Gloubi-boulga indigeste ou profonde méditation, fruit du désarroi sincère d'un homme manifestement « au bout du rouleau » ? Le mystère reste entier. ■

Jean-François Paillard

LA LEÇON DU FENNEC

Saint-Ex, écolo avant l'heure ? Pourquoi pas, si l'on considère la planète du Petit Prince comme une miniature enfantine de la nôtre. Et que celle-ci, envahie par les baobabs – souci d'équilibre écosystémique –, l'incite à partir en quête d'un mouton. Mais ce n'est pas tout. Dès que l'écrivain s'intéresse à la transmission, au lien avec la planète ou aux hommes dont les qualités individuelles doivent être cultivées, il lui vient des images qui renvoient tantôt au paysan, tantôt au jardinier. Ainsi, dans *Terre des hommes* : *« On ne meurt qu'à demi dans une lignée paysanne. Chaque existence craque à son tour comme une cosse et livre ses graines. »* Sur les hommes que la société mécanique écrase : *« Quand il naît par mutation dans les jardins une rose nouvelle, voilà tous les jardiniers qui s'émeuvent.* […] *Mais il n'est point de jardinier pour les hommes. Mozart enfant sera marqué comme les autres par la machine à emboutir. »*

La machine, voilà l'ennemi. Saint-Ex n'est pas un matérialiste : le productivisme l'épouvante, et les passagers épuisés dans les trains de banlieue lui paraissent l'inverse de ses paysans idéalisés. Cela n'en fait pas un ennemi du progrès, mais, pour lui, celui-ci doit se faire invisible. Ainsi, à propos des avions : *« Nous étions autrefois en contact avec une usine compliquée. Mais aujourd'hui nous oublions qu'un moteur tourne.* […] *Au-delà de l'outil, et à travers lui, c'est la vieille nature que nous retrouvons, celle du jardinier, du navigateur, ou du poète. »*

Enfin, Saint-Ex se distingue par son attention au monde, qui concerne aussi les animaux. Dans *Terre des hommes*, il observe un fennec qui se nourrit d'escargots sur les branches d'un arbuste ; non seulement le fennec s'applique à ne pas tous les manger, *« mais il ne prélève jamais deux coquilles voisines sur la même branche. Tout se passe comme s'il avait la conscience du risque. S'il se rassasiait sans précaution, il n'y aurait plus d'escargots. S'il n'y avait point d'escargots, il n'y aurait point de fennecs ».* Moins célèbre que la « leçon du renard » dans *Le Petit Prince*, la « leçon du fennec » sur la nécessité de bien administrer ses ressources attend encore ses élèves.

Alexis Brocas

LE PETIT PRINCE © SUCCESSION ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY 2024

Du brouillon à l'icône

L'INVENTION GRAPHIQUE DU PETIT PRINCE

Le plus célèbre des blondinets n'est pas apparu tel quel à Saint-Exupéry, qui en réalisa bien des croquis avant de trouver son petit héros.

« *Je ne sais pas dessiner* », affirmait Saint-Exupéry, pour qui chaque lettre envoyée à ses amis, chaque coin de nappe en papier était pourtant prétexte à griffonner des silhouettes, dont celle, devenue mondialement célèbre, du Petit Prince. Ce petit bonhomme blond, l'écrivain l'esquisse des années avant la parution du livre dont il est le héros, simplifiant peu à peu son visage, lui attribuant des ailes qu'il efface ensuite, le dotant enfin de son écharpe aérienne couleur d'étoile. Témoins de l'affection que Saint-Exupéry porte à ce personnage récurrent, ses éditeurs américains l'encouragent même à écrire un conte philosophique illustré pour enfants, destiné à être publié pour Noël 1942. L'homme vit alors aux États-Unis, entre l'appartement de son amie journaliste Silvia Hamilton et la villa de Long Island louée par son épouse, Consuelo. Ancien élève des Beaux-Arts, il avait déjà illustré certains de ses poèmes, mais les dessins préparatoires à son chef-d'œuvre témoignent d'une intense et difficile maturation : né, selon la légende, dans le désert Libyque où l'avion de Saint-Exupéry s'est écrasé le 30 décembre 1935, le Petit Prince ne lui apparaît pas tel que nous le connaissons, mais s'impose après de nombreux croquis, au crayon, à l'estampe, puis à l'aquarelle et à l'encre. Selon Anne Monier Vanryb, co-commissaire de l'exposition *À la rencontre du Petit Prince*, organisée au musée des Arts décoratifs (MAD) en 2022, le travail d'illustration du manuscrit prit plus de temps à Saint-Exupéry que l'écriture du texte, raison pour laquelle l'ouvrage ne sera pas prêt fin 1942 mais paraîtra aux États-Unis au printemps de l'année suivante.

TEXTE ET IMAGES SE FONT ÉCHO

Indissociable du processus littéraire, le travail graphique du *Petit Prince* doit répondre au caractère épuré du texte, à sa fausse naïveté. Saint-Exupéry avait dans un premier temps songé à le déléguer à son ami, le peintre et illustrateur Bernard Lamotte, mais récit et dessins font tellement partie d'un même imaginaire qu'il préféra s'en charger. Dès les premiers feuillets, texte et images se répondent et portent une réflexion sur l'enfance au cœur de l'ouvrage. Le petit héros n'est d'ailleurs pas le seul à se métamorphoser au fil des études préparatoires : l'illustre renard ressemblait ainsi à un animal de compagnie proche du chien dans les premières esquisses, et l'apparence du roi diffère radicalement entre le brouillon et sa version finale. Une aquarelle représentant le Petit Prince en compagnie d'humains lors de son arrivée sur Terre fut même retirée par Saint-Exupéry, qui fit ainsi le choix fort de ne pas représenter son héros parmi les hommes. ■

Le personnage du Petit Prince, d'abord esquissé avec des ailes par la suite supprimées (1939-1940).

Laëtitia Favro

LE PETIT PRINCE © SUCCESSION ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY 2024 - SUCCESSION SAINT EXUPÉRY-D'AGAY

Léon Werth

LE MEILLEUR AMI DU MONDE

C'est en 1931 que l'aviateur rencontre l'écrivain et critique d'art inclassable. Pendant près de dix ans, ils resteront inséparables. Le premier dédiera *Le Petit Prince* au second dans une dédicace restée célèbre.

D'un côté, l'écrivain, poète, aviateur et reporter qui vient de recevoir le prix Femina pour son roman *Vol de nuit*. De l'autre, l'écrivain bohème, journaliste et critique d'art, proche du peintre Pierre Bonnard et ami d'Octave Mirbeau, libertaire, anticlérical et antimilitariste. En 1931, Antoine de Saint-Exupéry est présenté à Léon Werth par le journaliste René Delange. C'est le coup de foudre amical.

Saint-Exupéry a lu *Clavel soldat*, violent réquisitoire contre la Grande Guerre nourri de l'expérience de Werth, envoyé quinze mois au front. Ils dînent à Paris, ou à Saint-Amour, dans le Jura, où les Werth, une famille juive assimilée, possède une résidence secondaire. Les débats sur la politique, l'économie ou le développement des sociétés sont vifs et joyeux. Léon Werth, de vingt-deux ans l'aîné de Saint-Exupéry, se réjouit d'avoir retrouvé sa jeunesse aux côtés de « Tonio ». Ce dernier qualifie son nouvel ami de « *gardien d'une opinion particulière et profonde* ».

En avril 1939, Saint-Exupéry séjourne à Saint-Amour, un moment raconté dans *Lettre à un otage*, publié en 1943, à New York. Ce livre était à l'origine la préface d'un roman de son meilleur ami, *33 jours*. La Seconde Guerre mondiale en décidera autrement.

« IL NE SAIT PAS COMBIEN JE LUI DOIS »

Lorsque le conflit éclate, en septembre, Léon Werth utilise ses relations pour faire affecter Saint-Exupéry au Centre national de la recherche scientifique et lui épargner ainsi les combats. Mais l'aviateur refuse ce poste. Après l'armistice de juin 1940, il retourne à Saint-Amour à la mi-octobre.

Léon Werth s'y est réfugié en raison de ses origines juives. Saint-Exupéry lui lit le manuscrit de *Citadelle*, son livre de sagesse humaniste, qui sera publié de manière posthume en 1948. Werth lui conseille de quitter la France et lui confie le manuscrit de *33 jours*, court récit de sa fuite de Paris au moment de la débâcle. Il y raconte que son bien le plus précieux durant cet exode est un exemplaire de *Terre des hommes*, que Saint-Ex a spécialement imprimé avec la dédicace « *parce qu'il est un des meilleurs amis que j'aie au monde* […] *et il ne sait pas combien je lui dois* ».

Saint-Exupéry a promis de rédiger la préface de *33 jours* et de le faire publier. Il échoue. Non seulement l'éditeur new-yorkais, qui a signé un contrat, ne le publie pas, mais il perd le manuscrit. Saint-Exupéry évoque le livre mort-né de Werth dans son roman *Pilote de guerre* (1942). Initialement intitulée *Lettre à l'ami*, la préface de *33 jours* deviendra *Lettre à un otage*, et paraîtra donc comme un livre à part entière en 1943. Saint-Exupéry y a gommé toute référence directe à son ami. Mais, la même année, il dédicace *Le Petit Prince* à Werth :

« À Léon Werth,
Je demande pardon aux enfants d'avoir dédié ce livre à une grande personne. J'ai une excuse sérieuse : cette grande personne est le meilleur ami que j'ai au monde. J'ai une autre excuse : cette grande personne peut tout comprendre, même les livres pour enfants. J'ai une troisième excuse : cette grande personne habite la France où elle a faim et froid. Elle a besoin d'être consolée. […] »

À Saint-Amour, Léon Werth tient un journal, dont une partie inspirera *Saint-Exupéry tel que je l'ai connu*. Ce livre est publié en 1948, quatre ans après la disparition en mer de l'aviateur et sept ans avant celle de Werth. Puis il est réédité en 1994 chez Viviane Hamy, qui joue un grand rôle dans la redécouverte de l'œuvre de Léon Werth. En effet, en 1992, l'éditrice a mis la main sur le fameux manuscrit perdu de *33 jours*, le publiant sans la préface originale de Saint-Exupéry. Cette dernière est retrouvée en 2014 grâce à l'obstination d'une petite maison d'édition américaine, qui la repère dans une revue québécoise. En 2015, *33 jours* reparaît en France avec, en plus de la préface, des cartes et des photos des deux amis, enfin réunis sur papier. ■

Gladys Marivat

VIVIANE HAMY

« Pilote de guerre »

LE POÈTE-SOLDAT À SON APOGÉE

Censuré à sa sortie par de Gaulle comme par Vichy, ce roman demeure aujourd'hui méconnu du public français. Il est pourtant aussi remarquable pour sa prose poétique que pour son propos politique.

Saint-Exupéry dans le cockpit de son avion, en mai 1944.

Du *Petit Prince* on sait rarement qu'il fut écrit à New York, en 1942. Le motif premier de la présence d'Antoine de Saint-Exupéry aux États-Unis n'est alors pas l'écriture d'un conte à succès, mais une démarche politique entreprise dès la fin de l'année 1940, celle de convaincre les Américains de s'engager dans la guerre aux côtés de la France. Outre-Atlantique, on considère avec méfiance un pays coupable d'avoir bien vite rendu les armes. C'est pour y remédier que Saint-Exupéry écrit *Pilote de guerre*, paru un an avant *Le Petit Prince* et inspiré de son expérience de la bataille de France en tant que capitaine d'un groupe de reconnaissance aérienne. Il y relate une mission suicide au-dessus d'Arras, dont ses hommes et lui-même revinrent pourtant sains et saufs, et insère dans son récit des considérations politiques et philosophiques sur la débâcle, ainsi que des souvenirs personnels. Le public américain accueille le livre avec enthousiasme ; inversement, il est critiqué puis censuré par le gouvernement de Vichy – l'auteur y fait, entre autres, l'éloge posthume d'un compagnon d'armes juif – et par celui de la France libre, puisqu'il tient le pays pour indivisible dans la défaite.

CLINIQUE, CYNIQUE, IRONIQUE

« *On sacrifie les équipages comme on jetterait des verres d'eau dans un incendie de forêt.* » Sans pour autant la ménager, Saint-Exupéry récuse l'idée que la France aurait rechigné aux sacrifices : il vit intimement le contraire au sein d'une armée contrainte par une administration en faillite d'envoyer ses soldats vers une mort « *ni auguste, ni majestueuse, ni héroïque, ni déchirante* » pour le principe, tout espoir étant perdu. Le ton se fait clinique pour décrire l'impuissance militaire française, quasi cynique en relatant la procession de millions d'évacués vers des régions qui ne sauront pas les accueillir, et volontiers ironique à l'heure d'étriller les insuffisances gouvernementales de « *ce pays qui se désentripaille* ». Pour l'auteur, dénuée d'un grand dessein partagé, la « cathédrale » qu'était la France s'est muée en « *un tas de pierres* » où l'individu prime sur « *l'Homme* » et où l'intelligence a étouffé l'esprit. Il y oppose le collectif aimant que forment ses camarades aviateurs s'épanouissant dans l'action, fût-ce en pure perte.

Mais *Pilote de guerre* ne marquerait pas à ce point son lecteur si ne s'y déployait que la lucidité de Saint-Exupéry : la prose poétique de l'auteur de *Vol de nuit* atteint ici des sommets. La France figée dans sa défaite est ainsi pleine d'horloges en panne, que nul ne songerait plus à remonter. Le grand nez rouge d'un camarade qu'un ordre envoie à la mort en dit plus sur ses tourments que son attitude impassible. Les défenses antiaériennes arrageoises qui s'activent brusquement évoquent depuis le cockpit un improbable spectacle de cirque : « *Je vois des larmes de lumière couler vers moi à travers une huile de silence. De ce silence qui baigne le jeu des jongleurs.* » On referme *Pilote de guerre* sidéré de l'avoir découvert si tard, et convaincu que nul autre que Saint-Exupéry n'aurait su en combiner les si multiples grâces. ■

Antoine Faure

PILOTE DE GUERRE
ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY
224 P., FOLIO, 7,80 €

EXTRAIT

« Une fois encore, je renverse l'avion »

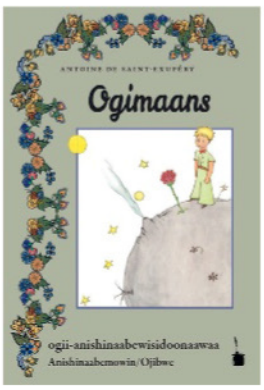
« Réservoirs d'huile, réservoirs d'essence, tout est crevé. Dutertre a dit : "Fini ! Montez !" Une fois encore, je mesure des yeux la distance qui me sépare des nuages, et je cabre. Une fois encore, je renverse l'avion vers la gauche, puis vers la droite. Une fois encore je jette un coup d'œil vers la terre. Je n'oublierai pas ce paysage. La plaine crépite tout entière de courtes mèches lumineuses. Sans doute les canons à tir rapide. L'ascension des globules se poursuit dans l'immense aquarium bleuâtre. La flamme d'Arras luit rouge sombre, comme un fer sur l'enclume, cette flamme d'Arras bien installée sur des réserves souterraines, par où la sueur des hommes, l'invention des hommes, l'art des hommes, les souvenirs et le patrimoine des hommes, nouant leur ascension dans cette chevelure, se changent en brûlure qu'emporte le vent. »

ULLSTEIN BILD/AKG-IMAGES

« Le Petit Prince »

DESSINE-MOI UN SUCCÈS

Ce texte poétique et philosophique, avec son petit héros à la chevelure blonde, est devenu un best-seller international. Et bien plus qu'un livre.



Publié en avril 1943 aux États-Unis (1946 en France), *Le Petit Prince* n'est plus tout jeune. Conte symbolique s'il en est, classique de la littérature mondiale, l'œuvre la plus connue d'Antoine de Saint-Exupéry est universelle. D'abord parce qu'elle s'adresse à notre part d'enfance : le Petit Prince est un garçon qui s'est posé par hasard dans le désert du Sahara. En même temps que le narrateur, un aviateur a dû atterrir en catastrophe au même endroit. On connaît la suite, de « *S'il vous plaît, dessine-moi un mouton* » à l'astéroïde d'où vient ce petit d'homme, en passant par l'amour et les roses à épines. *Le Petit Prince* est l'histoire de deux garçons perdus qui ont trop volé pour ne pas savoir combien l'existence est absurde et l'amitié, précieuse. La résonance est universelle. Pour Saint-Exupéry, elle est également personnelle : avant de devenir lui-même aviateur, il a été traumatisé par la mort de son frère cadet, décédé en 1917 d'une péricardite. Pour lui, enfance rima aussi avec mort. *Le Petit Prince* est certes un conte, mais pas que pour enfants.

200 MILLIONS D'EXEMPLAIRES

Le récit fut illustré dès l'origine par des aquarelles signées par Saint-Exupéry lui-même. Le Petit Prince y était donc incarné, identifié. Tout autour du monde, on connaissait et reconnaissait ce garçonnet vêtu de vert, chevelure blonde en broussaille, écharpe jaune au cou. Initialement paru aux États-Unis, aux éditions Reynal & Hitchcock en 1943, dans une version en anglais et une autre en français, il ne traversa l'Atlantique qu'en 1946, pour une publication chez Gallimard. Si les ventes furent honorables (30 000 exemplaires en anglais, 7 000 en français, selon les chiffres retenus par les historiens de l'édition), l'ouvrage obtint par la suite un succès colossal, jamais démenti. De sorte qu'en ces années 2020 *Le Petit Prince* est le deuxième best-seller planétaire… juste après la Bible : 200 millions d'exemplaires vendus. Il est aussi le deuxième le plus traduit : en 535 langues et dialectes *[au 6 avril 2023]*.

DES ADAPTATIONS EN TOUT GENRE

Cette sorte d'« iconotexte » a ainsi très vite dépassé le seul cadre du conte… et même du livre. Adapté en version phonographique dix ans après (Gérard Philipe donnant sa voix au narrateur-aviateur), *Le Petit Prince* a été adapté huit fois encore en version disque-CD, quatorze fois en opéra ou en chanson, trois fois en bande dessinée (dont la première, en 2008, par Joann Sfar), et huit fois au cinéma (en 3D même, en 2015, dans la version césarisée de Mark Osborne). Sans oublier ce que les moins de 20 ans ne peuvent pas connaître : avant l'adoption de l'euro en 2002, le billet de 50 francs, ce superbe billet bleu utilisé dès 1992, rendait hommage à Saint-Exupéry et au Petit Prince

Depuis 2015, soixante-dix ans après le décès de son auteur, l'ouvrage est tombé dans le domaine public dans la majorité des pays, mais pas en France, puisque Antoine de Saint-Exupéry est considéré comme « mort pour la France », ce qui prolonge le délai. Jusqu'en 2032, les neveux du défunt et leurs descendants sont les seuls dévolutaires de tous les droits liés à son œuvre, son nom et son image. En revanche, des produits dérivés (papeterie, jeux, jouets, etc.) sont fabriqués par 350 licences dans le monde (une soixantaine chez nous). Ainsi, dans huit ans, un autre chapitre posthume s'écrira très sûrement sous nos yeux. ■

Hubert Artus

Billet de 50 francs édité en 1992, à l'effigie d'Antoine de Saint-Exupéry.

MONNAIE DE PARIS/BANQUE DE FRANCE

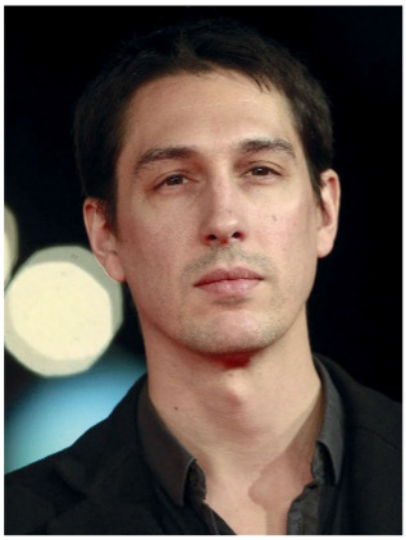
Interview

« J'IMAGINAIS SAINT-EXUPÉRY VOLER AU-DESSUS DE CHEZ MOI »

Récit d'aventures volontiers onirique, *Saint-Ex* est une expérience filmique unique qui nous plonge pieds et poings liés dans l'univers de l'auteur. Son réalisateur, Pablo Agüero, nous en dit plus.

Comment avez-vous découvert l'œuvre d'Antoine de Saint-Exupéry ?

Pablo Agüero. Enfant, je vivais dans des conditions très précaires, dans une petite cabane au pied de la cordillère des Andes. *Le Petit Prince* est l'un des premiers livres que j'ai lus. Très tôt, j'ai été bercé par l'imaginaire de Saint-Exupéry. C'est grâce à lui que j'ai appris à lire, à dessiner. Très tôt, j'ai commencé à faire des bandes dessinées. Cela a représenté mon premier contact avec l'image, avant que je découvre le cinéma. Adulte, j'ai lu d'autres œuvres de lui, comme *Terre des hommes* ou *Vol de nuit*, qui m'a particulièrement marqué car j'ai grandi en Patagonie, où se déroule une partie de l'action du livre. Quand je l'ai lu, j'imaginais Saint-Exupéry voler au-dessus de chez moi !



Comment est né le film *Saint-Ex* ?

P.A. C'est un désir que je portais depuis toujours. Lorsque j'ai lu *Vol de nuit* à l'âge de 20 ans, je faisais déjà du cinéma et je rêvais d'en faire un film. Même si le livre était empreint d'une réelle identité visuelle et poétique, le récit, lui, n'était pas très bien construit sur le plan dramaturgique. J'ai longtemps cherché une histoire assez forte, qui me permettrait de transposer à l'écran l'univers du pilote et du *Petit Prince*. Quand j'ai découvert l'histoire d'Henri Guillaumet, cet aviateur et ami de Saint-Exupéry qui a réussi à survivre pendant cinq jours dans la cordillère des Andes dans des conditions extrêmes tandis que Saint-Exupéry le cherchait sans relâche, je me suis rendu compte que je tenais là le récit que je cherchais depuis si longtemps. Je ne voulais toutefois pas me borner à la dimension purement aventure, car, dans l'inconscient collectif, Saint-Exupéry est aussi associé au rêve et à l'enfance. C'est en découvrant le documentaire sur les petites princesses d'Argentine *[*Oasis, *un film de Danilo Lavigne, 2011]*, ces jeunes filles françaises livrées à elles-mêmes que Saint-Exupéry a rencontrées après s'être posé à Concordia, que j'ai eu le déclic. On y apprenait notamment que ces étranges enfants parlaient avec les serpents et qu'elles avaient inspiré à Saint-Exupéry le personnage du Petit Prince. Cette rencontre avait été tellement marquante pour lui qu'il avait même proposé à Jean Renoir d'en faire un film. Cela a été une révélation. Dès lors, j'ai compris que j'avais trouvé là l'ingrédient manquant entre le récit d'aventures et la poésie des œuvres de Saint-Exupéry.

Le film bénéficie d'un parti pris visuel fort. Pouvez-vous nous en dire plus ?

P.A. Victor Hugo disait : « *La forme, c'est le fond qui remonte à la surface.* » Pour chacun de mes films, j'essaie de faire en sorte que l'aspect formel découle du sujet. Pour moi, raconter l'histoire de Saint-Exupéry dans un style plus académique, mimétique, n'avait aucun sens, car, justement, il nous a donné à voir une autre vision de la réalité. J'ai voulu m'inspirer de son regard sans toutefois avoir recours aux images de synthèse ou aux plateaux virtuels. Ainsi, nous nous sommes beaucoup inspirés de la nature en allant tourner des images dans des endroits totalement inaccessibles et dans des conditions extrêmes en Patagonie, que nous avons ensuite incrustées à l'écran. L'incrustation est une technique héritée de George Méliès que nous avons ici mise en application en nous servant des dernières technologies, ce qui renforce ici la sensation d'être devant un film presque irréel. *Saint-Ex* est le fruit de deux ans de travail durant lesquels nous avons fait de nombreuses expérimentations visuelles. ■

Ilan Ferry

→ **Saint-Ex** de Pablo Agüero, avec Louis Garrel, Vincent Cassel, Diane Kruger… En salles le 11 décembre.

MÉGALOPODOXE/WIKIPÉDIA – STUDIOCANAL

STÉPHANIE HOCHET

Avec Coleman Silk
(*La Tache* de Philip Roth)

L'ancien professeur de lettres et doyen de l'université d'Athena, dans le Massachusetts, m'attend dans un café parisien dont je tairai le nom – il a refusé toutes les interviews des journaux français, qui se sont délectés de ses mésaventures dans le best-seller de son auteur décédé, mais il a accepté mon invitation pour un motif que j'ignore.

Ce vieil homme élégant est attablé au fond du café, un chapeau en feutre rabattu sur le haut de son visage qu'il cherche à dérober aux regards.

Il parle un français châtié, connaît parfaitement la culture de notre pays, ses grandes écoles et les coutumes élitistes de leurs étudiants. La fameuse Delphine Roux, une de ses collègues à Athena qui a voulu dénoncer sa relation parfaitement légale avec une femme de ménage bien plus jeune que lui, ignorait sans doute combien la culture française n'a pas de secret pour lui.

— Ma première question est simple, elle a déjà dû vous être posée : pourquoi ne pas avoir révélé vos origines afro-américaines quand vous avez été accusé de racisme par deux étudiants noirs qui n'avaient jamais assisté à votre cours, raison pour laquelle vous les aviez traités de « *spooks* » la troisième fois que vous aviez fait l'appel, de « zombies » – terme qui dans l'argot américain des années 1950 signifie « nègres » ?

— Si l'institution ne pouvait pas me soutenir face à cette accusation délirante, ce procès d'intention, quelle que soit ma couleur, alors je préférais encore partir, la tête haute. Mes origines africaines, mon ADN, n'ont rien à voir avec mon enseignement. Et je tiens au secret, au principe même du secret, comme à la vie. Je n'ai jamais voulu justifier mes choix, mes goûts. La vie qu'on dit « privée » reste la grande liberté que tant de gens abandonnent aujourd'hui pour une célébrité furtive, vulgaire, sur les réseaux sociaux.

> « JE TIENS AU SECRET, AU PRINCIPE MÊME DU SECRET, COMME À LA VIE »

— Ce qui est affolant, c'est que votre histoire remonte à 1998, alors que les réseaux sociaux n'existaient pas encore. Et la cabale montée contre vous a été d'une violence extrême.

— La haine qui enivre et aveugle, la mesquinerie, « *la tyrannie du nous, du discours du nous, qui meurt d'envie d'absorber l'individu, le nous coercitif, assimilateur, historique, le nous à la morale duquel on n'échappe pas* » existaient déjà. Je n'ose imaginer la déflagration qui m'aurait déchiqueté si cette histoire s'était passée aujourd'hui.

— Oui, la diffamation se porte très bien depuis l'émergence des réseaux (a)sociaux. La première émotion à l'origine des commentaires les plus nombreux est l'indignation. Votre ami Zuckerman fait d'ailleurs cette remarque : « Il savait, depuis l'affaire des zombies, que l'indignation, lorsqu'elle atteint ces proportions, est une forme de folie, une forme de folie qui le guettait. »

— Ma résistance à la bêtise a fait de moi une cible. Une étudiante est allée se plaindre de moi à la présidente du département de littérature car elle estimait que les pièces *Alceste* et *Hippolyte* d'Euripide que j'enseignais étaient « dégradantes pour les femmes ».

— C'est là que mon expérience rejoint la vôtre, si je peux me permettre, cher Coleman. Deux étudiantes du cours de littérature que je livre dans une grande école sont sorties de la classe avec fracas quand j'ai lu le début de *Truismes* de Marie Darrieussecq.

— Pour quel motif ou quel prétendu motif ?

— Parce que la narratrice qui se transforme progressivement en truie plaît beaucoup aux hommes, au début du roman. Et un chef d'entreprise en profite pour la peloter. Les deux étudiantes se sont senties offensées.

— J'appelle immédiatement la police des mœurs ! dit-il en éclatant de rire. ■

AUDREY SOVIGNET

LES 100 LIVRES DE 2024

Au fond, qu'est-ce qu'un bilan ? Nos chers dictionnaires proposent bien des définitions et, parmi celles-ci, on retiendra les deux suivantes, tirées du Robert : d'un côté, une *« opération par laquelle on détermine le contenu d'un concept en énumérant ses caractères »* ; de l'autre, une *« formule qui donne le ou les sens d'un mot, d'une expression et qui vise à être synonyme de ce qui est défini »*. Pour rester dans le domaine littéraire et éditorial, nous tenterons la nôtre, en proposant une sélection de cent ouvrages parus dans l'année, à nos yeux essentiels. Pour cela, nous avons volontairement mêlé, comme pour les précédentes éditions, succès de librairie, ouvrages ayant défrayé la chronique ou ouvert le débat, noms installés, découvertes, coups de cœur personnels et enthousiasmes plus largement partagés.

Pour symboliser cette cuvée 2024 en un seul livre, *Lire Magazine* a choisi – comme en 2022 – de se tourner vers le neuvième art. Qui, cette fois, fait alliance avec la littérature. En effet, c'est l'adaptation de *La Route* de Cormac McCarthy par Manu Larcenet qui est aujourd'hui sacrée livre de l'année. Un coup de maître absolu : avec ce roman graphique, le dessinateur et scénariste a fait d'un chef-d'œuvre de la littérature contemporaine une œuvre majeure de la bande dessinée, en trouvant un équilibre sidérant entre respect de l'œuvre originale et affirmation de sa singularité. Nul doute que cette version de *La Route,* largement plébiscitée par le public et la critique, soit appelée à bouleverser encore bien des lecteurs.

Au-delà de ce trophée, auquel s'ajoutent différents coups de cœur et mentions par catégorie, vous trouverez dans les pages qui suivent une évocation des primés des grands prix littéraires (Kamel Daoud, Gaël Faye, Miguel Bonnefoy), un entretien avec l'auteur du *Déluge,* Stephen Markley, un portrait de la révélation BD Aimée de Jongh (avec l'adaptation – décidément ! – de *Sa Majesté des mouches*), ou encore l'univers de l'étonnant médecin légiste belge Philippe Boxho. Vous croiserez également les noms d'Olivier Norek, Barbara Kingsolver, James Ellroy, Maïa Hruska, Yuval Noah Harari, Mona Chollet, et tant d'autres… Le présent instantané, avec ses choix arbitraires, sera forcément contestable et pourra sembler injuste, mais, après tout, ne sert-il pas aussi de base à notre envie de nouvelles découvertes, de souvenirs et de discussions ?

Baptiste Liger

Comme tous les ans, notre partenaire RTL a participé à la composition de cette sélection des 100 livres de l'année. Retrouvez ses 20 coups de cœur, symbolisés par la présence du logo de la station.

Noah
Harari
Sapiens
Nexus
Une brève histoire des réseaux d'information de l'âge de pierre à l'IA
Albin Michel
SAFIYA SINCLA
Dire Babylone
BUCHET • CHASTEL
François SUREAU
Gallimard
LUCY COOKE
BITCH
Le pouvoir des femelles dans le monde animal
ALBIN MICHEL
LES YEUX DE MONA
Thomas Schlesser
LE ROMAN FRANÇAIS QUI A CONQUIS LE MONDE
UNE INITIATION À LA BEAUTÉ ET À LA VIE EN 32 CHEFS-D'ŒUVRE
Albin Michel
J.M. Coetzee
PRIX NOBEL DE LITTÉRATURE
Le Polonais
SEUIL
Philippe Collin
Le barman du Ritz
Roman
ASMA MHALLA
TECHNOPOLITIQUE
COMMENT LA TECHNOLOGIE FAIT DE NOUS DES SOLDATS
SEUIL
Gabriella Zalapì
Ilaria
ou la conquête de la désobéissance
ZOE
MARIE-HÉLÈNE LAFON
DU MÊME BOIS
ROMAN
PREMIER ROMAN
BARBARA KINGSOLVER
On m'appelle Demon Copperhead
roman
PRIX PULITZER
ALBIN MICHEL
ROMAIN LUCAZEAU
VALLÉE DU CARNAGE
VERSO
OLIVIER NOREK
LES GUERRIERS DE L'HIVER
Roman
CALMANN-LÉVY
MAN LARRENET
LA ROUTE
Chemin faisant
SÉGUIER
VERA BOGDANOVA
SAISON TOXIQUE POUR LES FŒTUS
JAMES ELLROY
LES ENCHANT
ISRAËL/PALE
ANATOMIE D'UN CONFLIT
«Le fossé n'a jamais été au
profond entre les deux cam
Vincent Lemire
Les Arènes

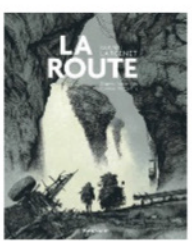
RITA SCAGLIA/DARGAUD

MANU LARCENET

« Il y a des émotions et des sensations qui ressortent dans le dessin et qui n'existent pas dans les mots »

Un chef-d'œuvre peut en cacher un autre. Ou, en l'espèce, en inspirer un autre. Ainsi un immense roman peut-il devenir un classique du neuvième art. Telle est la prouesse réalisée par Manu Larcenet, qui a relevé le pari complètement fou d'adapter *La Route* de Cormac McCarthy. Réputée intransposable en raison de son intrigue minimaliste, cette histoire post-apocalyptique avait pourtant déjà connu plusieurs déclinaisons – un long-métrage du même nom en 2009 (jugé décevant) de John Hillcoat, avec Viggo Mortensen, ou, de manière très officieuse, le fameux jeu vidéo *The Last of Us*, lui-même devenu une série télé… Ainsi va la création, par essence nomade. Il est justement ici question d'errance – celle d'un père et de son fils dans un univers en putréfaction, de neige, de sang et de cendres. Comment survivre dans ce monde mortifère, où des hommes devenus cannibales peuvent surgir à tout instant ? L'effroi, le dénuement et le désespoir contrastent avec la force de l'amour filial et de la pulsion de survie, jusqu'à un final sublime et déchirant. Mais à la grande justesse des mots il fallait ajouter celle du trait. C'est là toute la magie du projet, et de l'incroyable réussite, de *La Route* version Manu Larcenet. Ce tour de force ne doit bien sûr rien au hasard, lorsqu'on connaît le dessinateur français, dont on avait déjà pu admirer le travail dans la série *Le Combat ordinaire* (le tome 1 fut sacré meilleur album au festival d'Angoulême en 2004), la série *Blast* ou *Le Rapport de Brodeck* – tiens, déjà une admirable adaptation, celle du roman de Philippe Claudel. Il semble ici dans la quintessence de son art : composition des planches, subtilité brute du trait, manière d'utiliser les dégradés de gris – avec quelques apparitions de couleurs, à l'occasion –, façon de capter les corps amaigris et les décors dépouillés, dialogues réduits à peau de chagrin. Le rythme est lent, mais la tension est permanente. On est happé par l'atmosphère, comme on l'était par celle du roman. Mais ce qui est plus impressionnant encore, c'est que Manu Larcenet propose là une œuvre tout à fait personnelle, en se montrant malgré tout absolument fidèle à la singularité de Cormac McCarthy. Détail amusant : *La Route* avait reçu (en plus du Pulitzer) le prix du meilleur livre de l'année de *Lire Magazine* en 2008 (ex æquo cette année-là avec *Ce que le jour doit à la nuit* de Yasmina Khadra). Son adaptation se trouve couronnée, seize ans plus tard, par le même trophée. Et confirme la richesse de la créativité du neuvième art en France – nous avions sacré *La Dernière Reine* de Jean-Marc Rochette en 2022 – et la possibilité de faire se croiser, pour le meilleur, tous les visages de la littérature, l'art du crayon pouvant prendre bien des formes… •••

> ON EST HAPPÉ PAR L'ATMOSPHÈRE, COMME ON L'ÉTAIT PAR CELLE DU ROMAN



LIVRE DE L'ANNÉE 2024

LA ROUTE
MANU LARCENET, D'APRÈS CORMAC MCCARTHY
DARGAUD

RTL

BIO- *bibliographie*

1969

Né à Issy-les-Moulineaux (Hauts-de-Seine), Emmanuel « Manu » Larcenet fait des études de graphisme au lycée de Sèvres (devenu lycée Jean-Pierre-Vernant). Son BTS expression visuelle en poche, il collabore à la revue *Yéti* en 1991, puis intègre *Fluide glacial* trois ans plus tard. C'est en 1996 qu'il publie son premier album, *30 millions d'imbéciles.*

2004

Déjà largement repéré par les amoureux de la BD avec des travaux aussi variés que *Dallas Cowboy, L'Artiste de la famille, La vie est courte, Les Cosmonautes du futur* ou *Bill Baroud,* il est sacré par le prix du meilleur album au festival d'Angoulême pour *Le Combat ordinaire*. Un trophée aux airs d'adoubement pour cet artiste atypique et polyvalent.

2022

Après avoir étendu le cercle de ses lecteurs avec *Blast,* il publie sur Instagram les premières planches de sa version de *La Route*. L'engouement prend, jusqu'à la parution événement de ce roman graphique en mars dernier. Un triomphe public et critique, aujourd'hui symbolisé par le titre de livre de l'année décerné par la rédaction de *Lire Magazine.*

L*a Route,* adaptation graphique du célèbre roman de Cormac McCarthy, est désigné livre de l'année par *Lire Magazine*…

Manu Larcenet. C'est génial ! Mais il faut reconnaître la place de Cormac McCarthy dans cette « victoire ». Quand le sentier est déjà tracé, c'est facile de dessiner une route.

Quand et comment avez-vous découvert le roman ?

M.L. J'ai lu le roman trois mois avant de commencer l'album. En le lisant, ce qui m'a plu immédiatement, ce sont les cendres dont parle McCarthy ; elles m'ont permis de donner de la matière au dessin. Quand il décrit les paysages, je comprends ce qu'il veut exprimer, je visualise immédiatement les images. J'ai tendance à préférer les huis clos et je n'aime pas trop les trucs spectaculaires avec plein de personnages. Ça a déjà été le cas pour *Le Rapport Brodeck,* c'est le cas ici pour ces deux personnages, le père et le fils. J'ai donc dit à Dargaud que j'avais envie d'adapter ce livre, mais j'ai dû écrire une lettre de motivation à McCarthy, car nous étions trois sur l'affaire.

Qu'y avait-il dans cette lettre de motivation ?

M.L. Je lui disais ce que j'avais ressenti lorsque j'avais lu son livre la première fois. Outre les cendres, j'y voyais une histoire impressionniste racontée par petites touches. On pouvait même les placer dans un ordre différent, sans changer véritablement le sens du récit. C'est un principe que j'aime bien parce que j'en ai vraiment marre de ces histoires construites sur ce fameux arc narratif à respecter. Dans *La Route,* il n'y en a pas, et c'est ce qui m'a plu. McCarthy est très direct, son écriture refuse les enluminures, et je lui ai dit que je comptais faire la même chose. Peut-être avec davantage de traits qu'il ne met de mots, mais le but était le même. Quand j'ai réalisé que le roman avait eu un grand succès, ça m'a un peu stressé, au lieu de m'exciter. D'autant plus que McCarthy est mort quelques mois après que j'ai commencé. Je ne le connais pas, on ne s'est jamais rencontrés, mais je me disais toujours que si je me plantais il pourrait m'en parler. J'ai donc décidé de travailler tout seul en essayant de parler le moins possible de mon travail pour rester fidèle au livre.

Comment trouver cette transposition : minimalisme du style, minimalisme du dessin ?

M.L. Il y a si peu de dialogues qu'il faut que le lecteur puisse avoir à bouffer dans chaque case. Si je fais un truc trop simple, l'album va être lu en dix minutes. S'il faut s'attarder un peu pour comprendre les cases, l'album restera davantage en main. Qu'il n'y ait pas de dialogues était en fait un gros problème. J'ai dû complexifier mon dessin, sans le rendre illisible. J'ai acheté deux livres : l'un sur Gustave Doré, l'autre sur Jérôme Bosch, non pas pour leur travail de gravure, mais pour observer comment leur dessin pouvait être à la fois complexe et lisible. Lewis Trondheim m'a dit un jour, alors que je lui montrais mes dessins : « *N'oublie pas le style, n'oublie pas l'élégance.* » Mais j'étais tellement fan de Vuillemin et de tous ces gens-là que je me foutais de l'élégance. Maintenant, j'y fais attention. J'ai vu récemment un documentaire sur Sempé. J'avais toujours cru qu'il dessinait vite, et là, je m'aperçois qu'il dessine au contraire très lentement, qu'il réfléchit beaucoup avant de poser son crayon sur la feuille. J'ai pris conscience qu'il fallait que j'aborde cet album avec énormément de patience pour ne pas oublier le style et l'élégance. Essayer de faire de beaux dessins, ça me plaît de plus en plus !

RITA SCAGLIA/DARGAUD

La première planche, sans personnages, est très graphique. Pourquoi avoir commencé ainsi ?
M.L. Ce n'est pas la première planche que j'ai dessinée. Le roman commence par un rêve. Et je comptais reprendre ce passage onirique, le disséminer partout dans l'album pour reposer un peu le lecteur de la violence, de la noirceur et de la grisaille. J'ai dessiné une dizaine de pages avec des *yōkai*, de petits monstres japonais étranges contre lesquels le père se débattait. À la dernière page du rêve, ceux-ci se transformaient en cendres et le récit démarrait. J'ai finalement enlevé cette scène : elle était jolie mais trahissait un peu le roman, dans lequel il n'y a pas ces moments de répit. McCarthy maintient un rythme très soutenu. Mais, puisqu'il parle de cendres dans sa première page, j'ai fait exactement la même chose et j'ai dessiné des fumées de volcan.

Quelles étaient vos influences ?
M.L. En vieillissant, tout ce qui est artistique devient une référence. Je ne fais plus le tri entre ce que j'aime et ce que je n'aime pas. Quand j'étais petit, je n'aimais pas du tout Mondrian, par exemple, alors que maintenant je le trouve incroyable. Dans *La Route,* j'ai dessiné beaucoup de profils, parce que pendant de très longues années j'ai regardé les fresques égyptiennes. Elles m'ont beaucoup plus marqué que je ne le pensais. À force de lire, de regarder et de voir ce que font les autres, il y a des choses qui marquent. Et, sans m'en rendre forcément compte, je les inclus dans mon travail. Souvent, McCarthy écrit que le gamin regarde son père avec telle ou telle expression… Comment faire ? Je suis passé par le profil parce que, si le gamin regarde le lecteur, ça ne marche pas. Il y a une connivence qui détourne du récit. Comme je n'aime plus les personnages dessinés de trois quarts – tout le monde dessine tout en trois quarts, c'est chiant –, j'ai décidé de tenter le profil, qui me vient directement des hiéroglyphes égyptiens.

Toutes ces références étaient-elles conscientes au début de votre carrière ?
M.L. Il me semble avoir été relativement humble avec mon dessin jusqu'à récemment, parce qu'il n'était pas beau. À chaque fois que j'ai une idée de livre, elle part d'une envie graphique. Il me faut donc réapprendre un tas de choses à chaque album. Cette fois, j'ai eu l'impression d'utiliser mon expérience. Quand j'ai lu *La Route,* je me suis dit que j'allais l'adapter en noir et blanc. J'ai commencé… Ça ne marchait pas ! Je me suis replongé dans les livres et je suis tombé sur Hokusai. Je me suis alors aperçu qu'il utilisait parfois seulement trois couleurs, avec de légers dégradés. J'ai adopté ce principe : des couleurs ternes, couvertes elles aussi de cendres. Soudain, mon dessin avait de la gueule. Il n'était pas aussi violent qu'avec du noir et blanc.

À quel moment, justement, sont venus ces aplats de couleur, rosés ou bleutés ? Après le dessin ou en même temps ?
M.L. Je dessinais une scène entière et je la colorisais. Est-ce une scène de nuit ? Une scène de jour ? Est-elle plutôt bleue ? Plutôt jaune ? Pour être honnête, j'avais peur que les lecteurs s'emmerdent parce qu'il n'y a pas vraiment de rythme dans le récit. Il fallait donc que je réintroduise la notion du temps. En général, ça marche par la couleur, en passant par exemple du bleu au jaune : pas besoin d'avoir un personnage qui dit « ça fait quinze jours que… ». À ce moment-là, j'aimais bien mon trait noir, mais je le trouvais trop violent. Dans le livre, il y a un sentiment d'ennui qui s'installe et dont je voulais aussi rendre compte, sans pour autant bousiller le dessin. J'ai commencé à le coloriser, mais c'était trop joyeux. Ce qui est formidable avec l'ordinateur, c'est que je peux essayer, bidouiller, changer… Je me suis aperçu que pour soutenir un dessin dont j'étais plutôt content, je devais utiliser des couleurs basiques.

Avez-vous travaillé l'adaptation dans la chronologie du roman, ou passiez-vous d'une scène à l'autre en fonction des envies ?
M.L. D'abord, je lisais le livre comme un lecteur. Ensuite, je le relisais comme un auteur de bande dessinée. Je le découpais en séquences et j'observais le résultat. Je me rendais alors compte qu'il y avait des scènes que McCarthy décrivait en quelques mots alors que, chez moi, elles allaient prendre plusieurs pages. À l'inverse, certaines de ses scènes de voyage durent dix ou vingt pages, quand je vais décider de ne pas les dessiner. C'est un équilibre à trouver sans jamais perdre le fil directeur du roman. Tout en étant conscient que le dessin, ce ne sont pas les mots. Il y a des émotions et des sensations qui vont ressortir dans le dessin et qui n'existent pas dans les mots. L'inverse est aussi vrai. Par exemple, quand le personnage pense, je ne peux pas le traduire en dessin. Je dois donc passer par des natures mortes ou par des gros plans.

Ces gros plans fonctionnent d'ailleurs comme des ellipses…
M.L. Avec Jean-Yves Ferri [*scénariste du* Retour à la terre], on parlait souvent du fait qu'il n'était pas nécessaire de tout dessiner. L'amorce d'une table, d'une maison ou d'un arbre suffisait largement. Même chose avec *La Route* : il a fallu trouver des cadrages et des objets pour expliquer ce qui se passe. C'est quand même beaucoup plus agréable pour moi de dessiner un tas de fringues qu'un mec qui se désape ! En montrant juste la fin de l'action ou quelques gros plans pendant l'action, des petites choses, c'est plus intéressant ! En BD, la narration peut parfois être lourde. •••

MANU LARCENET/DARGAUD 2024

Ce que vous dites laisse à penser qu'il y a beaucoup de vous dans ce travail… Ce n'est pas seulement McCarthy !
M.L. Ce qui m'angoisse le plus dans un livre que j'imagine entièrement, c'est de ne pas avoir le découpage complet. Or, là, l'histoire est déjà faite, inscrite noir sur blanc. C'est pourquoi je rappelle toujours que ce n'est pas moi l'auteur de l'histoire. Ce qui n'enlève rien à mon travail d'adaptation. Je suis même assez fier de certains dessins !

Quand avez-vous réalisé que vous ne dessiniez pas si mal ?
M.L. C'est très récent. En gros, quand je suis arrivé au milieu de *La Route*. Je n'avais jamais dessiné de personnages aussi réalistes et je pensais ne pas y arriver. J'imaginais perdre en poésie ce que je gagnerais en réalisme. Je me suis aperçu que non. Mais j'ai dû racheter des livres d'anatomie et je me suis entouré d'énormément de bouquins qui m'envahissaient tellement que mon dessin est arrivé presque tout seul.

Le succès et la reconnaissance ont-ils changé la façon dont vous choisissez un sujet ?
M.L. Le succès est à chaque fois une récompense. Parfois les gens n'aiment pas, parfois les journalistes ne s'y intéressent pas… Mais parfois aussi, je bosse deux ans sur un album et ça fonctionne. Oui, je pense énormément aux lecteurs quand je décide d'un dessin et du type d'histoire que je vais raconter, mais, quand je dessine, je n'y pense plus du tout. Je ne pense qu'à être lisible. Si je voulais uniquement plaire, je serais au tome 60 du *Combat ordinaire* ! Et je m'ennuierais terriblement. Je travaille de la même manière, que mes livres se vendent ou pas. Le succès apporte deux choses : une joie phénoménale et la possibilité de travailler dans mon coin et qu'on me foute la paix. C'est rassurant de voir que les voies que je prends depuis quelque temps ont une résonance chez les gens. Ça fait aussi très plaisir.

Mais vous êtes tout de même un peu responsable de ce succès, non ?
M.L. C'est sans doute une validation des choix que j'ai faits, même s'ils n'ont pas été bons tout le temps. L'idée principale qui me guide, c'est de ne pas faire de tomes supplémentaires d'une série qui a marché. Que les gens me suivent est peut-être ma seule grande fierté. Quand je présentais *Blast,* j'y allais un peu à reculons, car j'entendais dire que l'album était complexe, violent… Finalement, quand mon éditeur l'a lu, il m'a dit que c'était bien. Le succès accentue les choix et leur donne une authenticité certaine.

Il y a une certaine gradation dans le succès. Aujourd'hui, vous êtes sans doute sur le podium de la BD française. Cela vous donne-t-il des responsabilités supplémentaires ?
M.L. Pour *La Route,* c'est McCarthy et moi ! Je ne me rends pas compte de ce que vous dites. Je fuis le monde de la BD le plus possible. À ma table de travail, je résous des problèmes toute la journée, et c'est génial, alors que dans la vie j'ai beaucoup plus d'emmerdements. Il n'y a qu'au boulot que je suis bien. J'adore la BD, mais c'est un monde qui m'énerve, j'ai donc tendance à ne plus en lire, parce que je me suis aperçu que j'étais trop pénétré par les influences et qu'on voyait ce que j'aimais dans ce que je dessinais. Depuis ce moment-là, je suis meilleur en dessin.

Et les romans, vous en lisez ?
M.L. Je lis très peu car je bosse toute la journée. Mais j'écoute les livres audio en dessinant. En ce moment, j'écoute en boucle *Le Mythe de Sisyphe* de Camus. Ce livre a révolutionné ma vie. Je l'avais lu môme, mais avec l'âge je me rends compte de son importance.

S'il faut imaginer Sisyphe heureux, est-ce qu'il faut imaginer Manu Larcenet heureux ?
M.L. Maintenant, oui. Pas heureux parce que c'est un truc que je ne connais pas, mais je vais beaucoup mieux mentalement, grâce au travail, à la vie, aux enfants, à ma femme, à la nature… Je n'aime pas trop l'avouer parce que j'ai toujours peur. Être bipolaire, c'est avoir constamment peur qu'un cycle dépressif revienne. Mais en ce moment tout va bien.

> À ma table de travail, je résous des problèmes toute la journée, et c'est génial

Quand avez-vous l'impression de remonter votre pierre jusqu'au sommet ?
M.L. Tous les jours. Ce matin, j'ai refait un dessin pourtant terminé il y a trois jours. J'ai compris ce qui n'avait pas fonctionné. Mais je suis ravi d'avoir une pierre à monter sur ma montagne. C'est même une chance incroyable. Je me mets au travail à midi, quelquefois je ne vois pas trop ce qui se passe, je ne suis pas sûr de moi, et puis finalement tout s'agence plus ou moins. Le lendemain, je reprends ma pierre et je remonte. À un moment, ça fonctionne. C'est génial ! Ce qui vient de notre inconscient me fascine. La pratique artistique est elle-même fascinante. Le secret, c'est qu'il faut pratiquer chaque jour. Albert Einstein a dit : « *Je ne travaille pas beaucoup, je travaille tout le temps.* » C'est exactement ça.

Travaillez-vous tous les jours ?
M.L. Je garde mes dimanches pour ma vieille maman. Sinon je travaille tous les jours. Mes enfants sont grands, mon épouse est très occupée, je n'ai donc aucun scrupule à travailler tout le temps. Avant, je me fatiguais très rapidement, maintenant ça va mieux. Je ne lâche plus une case tant qu'elle ne dit pas ce que je veux qu'elle dise et qu'elle n'est pas jolie. Comme je ne me souviens que des mauvais dessins de mes livres, je n'ai plus envie d'être déçu. Dans *La Route,* à part deux ou trois cases, je suis content. C'est la première fois que je relis un livre sans me dire toutes les cinq minutes qu'il faut tout refaire. Je suis content et satisfait. Pour moi, c'est appréciable, parce que c'est tout de même bizarre de détester ses livres, non ?

Que préparez-vous en ce moment ?
M.L. Ce sera l'histoire d'un vieil homme à la fin de sa vie, qui habite à la campagne. Une sorte de pendant au *Combat ordinaire.* Je réutilise les animaux, les arbres, tout ce que j'ai appris depuis trente ans et qui, en fait, me passionne. Si je n'avais pas lu *Le Mythe de Sisyphe,* je pense que je serais encore en train de chercher un livre qui s'adresse aux gens de plus de 50 ans. J'ai envie d'écrire et de dessiner un bouquin de vieux pour les vieux. ■

Propos recueillis par Éric Libiot et Baptiste Liger (avec Margaux Morasso)

NOËL APPROCHE

Découvrez Bretons en Cuisine

Le magazine du bien-manger en Bretagne

Faites le plein de recettes créatives et savoureuses
et partez à la rencontre des producteurs et restaurateurs
de la gastronomie en Bretagne.

En vente en magasin
et par abonnement
sur magabo.fr/becAP

UN MAGAZINE PROPOSÉ PAR
ouest france

KAMEL DAOUD

Un Goncourt qui dérange

Interdit de vente en Algérie mais salué par le plus célèbre prix littéraire français, *Houris* confronte un pays à la mémoire d'une décennie noire, plaie béante de son histoire.

« Avec Houris, *l'Académie Goncourt couronne un livre où le lyrisme le dispute au tragique, et qui donne voix aux souffrances liées à une période noire de l'Algérie, celles des femmes en particulier. Ce roman montre combien la littérature, dans sa haute liberté d'auscultation du réel, sa densité émotionnelle, trace aux côtés du récit historique d'un peuple un autre chemin de mémoire* », déclarait Philippe Claudel, président de l'Académie Goncourt, le 4 novembre chez Drouant. Si Kamel Daoud partait grand favori, le choix de récompenser un roman consacré à la guerre civile algérienne dérange, des deux côtés de la Méditerranée. Deux jours après l'annonce du lauréat, le Salon du livre d'Alger ouvrait ses portes. La présence de l'écrivain algérien et de Gallimard, sa maison d'édition française, y était interdite. Dans la presse, c'est l'omerta : même *Le Quotidien d'Oran*, journal où Kamel Daoud a fait ses armes et publié sa célèbre chronique « Raïna raïkoum » (« Notre opinion, votre opinion »), se gardait de célébrer l'attribution du prix à son ancien collaborateur. Ce Goncourt « *est bien plus qu'une récompense littéraire* », commentait le 5 novembre le quotidien d'opposition *Le Matin d'Algérie*, « *il suscite des réflexions sur le rôle de l'écrivain algérien dans l'espace francophone et international* ». Il cristallise par ailleurs un débat : « *Est-il une reconnaissance du talent littéraire ou une validation d'un discours qui, parfois, semble en accord avec des attentes occidentales sur la manière de représenter le monde arabo-musulman ? Nombre de ses détracteurs s'interrogent : la France valorise-t-elle un auteur pour sa critique franche de l'Algérie, ou pour une vision qui peut servir un regard post-colonial sur cette région ?* »

HOURIS
KAMEL DAOUD
GALLIMARD

Houris est porté par la voix intérieure d'une femme, Aube, victime d'une tentative d'égorgement à l'âge de 5 ans, seule rescapée d'une famille assassinée lors du massacre de Had Chekala, en décembre 1999. Mais Aube n'est pas pour autant réduite au silence : en ouvrant un salon de coiffure en face d'une mosquée, elle lutte à sa manière pour la reconnaissance de sa place par une société détournant le regard de la cicatrice qu'elle porte à la gorge, et de la décennie noire que cette cicatrice incarne, blessure toujours béante dans l'histoire algérienne. « *Aube raconte enfin ce que personne, longtemps, n'a voulu entendre* », déclarait fin août Kamel Daoud, interviewé par *Lire*. Au début des années 1990, les islamistes remportent les élections législatives algériennes et l'armée réagit par un coup d'État le 11 janvier 1992. Entre 1992 et 2002, entre 100 000 et 200 000 personnes auraient été victimes des affrontements opposant les deux camps. Un traumatisme national sur lequel le roman de Kamel Daoud lève le silence et pose des mots, à travers la voix d'une femme. Une voix que les lecteurs algériens découvrent clandestinement grâce à des éditions pirates. ■

Laëtitia Favro

L'AVIS DES LIBRAIRES

« Une certaine frilosité » ?

Le Goncourt 2024 sera-t-il un grand cru en matière de ventes ? Réponse des professionnels.

Houris se retrouvera-t-il au pied du sapin cette année ? Si le roman caracole en tête des ventes, les libraires remarquent néanmoins chez leurs habitués une certaine frilosité liée à son sujet. Offre-t-on de la même manière un roman d'amour dans l'Italie du début du XXe siècle, comme l'envoûtant *Veiller sur elle* de Jean-Baptiste Andrea, et le voyage initiatique d'une jeune femme marquée dans sa chair par la guerre civile algérienne ? Pour les libraires, la tentation est grande de « divulgâcher » en laissant entrevoir une fin sinon heureuse, du moins pleine d'espoir, pour rassurer une clientèle redoutant une lecture trop difficile. Goncourt ou Renaudot *[voir chronique ci-contre]*, le plus beau cadeau à offrir n'est-il pas celui de la connaissance et du savoir ? **L.F.**

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

DROIT AU BUT

DANIEL PICOULY

Arbre de vie

Comment écrire après un million et plus d'ouvrages vendus et quarante traductions ? Comment, après avoir monté à la plume une tour de Babel, une ziggourat à mains nues ? Comment être à la hauteur d'une telle attente ? En renonçant. En renonçant à mettre ses pas dans ses pas. Retourner dans son « Petit pays ». Y être bien. Y être attendu. Non ! le prochain roman ne sera pas une redite, une exploitation de soi. Une colonisation de son histoire. Inconcevable. Et le temps passe. On écrit des chansons, on chante. On fait semblant de penser à autre chose. Et tiens ! on chante *Mauve Jacaranda*. Et on sème des petites graines mauves dans sa tête. Le temps passe. Et sur ce deuil pousse un douceâtre syndrome d'abandon. Une plante à rhizome. Elle envahit de reproches. Devient obsédante. On a laissé un personnage sur le bord d'un chemin de terre ocre. Il vous hante. C'est la tante Eusébie. On a une dette sacrée à son égard. On doit la payer sous peine d'en faire un fantôme obsédant et récriminant. Alors, c'est décidé, on écrira un roman de l'oubli. De tous les oublis. De l'oubli par la mère de raconter son histoire à Milan, le petit héros du roman, qui grandira avec l'histoire, à l'oubli des cendres de la mère, dans cette merveille de scène finale d'aboutissement à lucioles, une pêche au lamparo, où l'on sent physiquement glisser dans la nuit la barque de Charon, où le passeur des morts est l'auteur, que l'on soupçonne d'avoir oublié l'obole, l'urne funéraire, pour obliger le fantôme de sa mère à venir le hanter cent ans. Qui ne souhaiterait un tel oubli ?

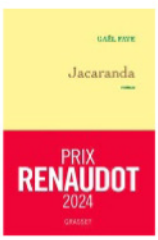
Ce lent plan-séquence de la fin du roman, sur le lac maudit, m'a fait penser à l'un des plus beaux plans de fin du cinéma français. Celui du film de François Truffaut *Les Quatre Cents Coups,* le moment où le jeune héros, arrivé sur la plage après une longue course, une évasion de la traque des adultes, se retourne et, en un regard, libre, quitte l'enfance.

Jacaranda recèle de ce vaudou poétique d'enfance. Un vaudou sans vaudou, où le mensonge est personnage familier et copain de jeu. Et cela, dès le début du roman, quand Milan, gamin métis, est convoqué dans son école pour expliquer ses résultats, catastrophiques, et répond : « *C'est la guerre !* » Une scène en miroir de celle, toujours dans le film de Truffaut, où Antoine Doinel, titi parisien, cancre opiniâtre de 10 ans, enfant de l'après-guerre et de la réparation, retourne en classe sans sa punition. Son instituteur lui demande des comptes : « *M'sieur, c'était… C'était ma mère, m'sieur. — Ta mère, ta mère ! Qu'est-ce qu'elle a encore ? — Elle est morte !* »

La guerre et la mère, c'est la même source de l'oubli, et le même mensonge universel d'enfance, quand les petits ont compris qu'avec les grands il leur faut mentir grand. Une entrée dans la fiction de soi. Une fiction qui nous garde tout au long de la vie à la bonne taille. « *Et tant pis si cette histoire est fictionnelle !* » dit l'auteur. Et tant mieux, dit le lecteur, que le réel d'aujourd'hui ne rassure pas vraiment. Jacaranda ! D'un point d'exclamation il devient formule magique, un abracadabra ! qui rime avec Stella, l'étoile foudroyée.

Et que dire d'une telle expérience de lecture, quand le temps presse et la place manque ? Qu'elle commence par l'objet livre, qui parle avant d'avoir parlé dès la couverture du roman. On y entre par le mauve éclaboussé du deuil au Rwanda, pour se glisser dans deux pages d'un italique gracile et acéré en contrepoint de l'horreur, la terreur, l'enfermement et la folie, exposés. Une apnée stylistique qui aurait été insoutenable sur toute la durée du texte. Et vient le corps du roman, qui commence par un modèle de traitement de l'acculturation de Milan, son ignorance complète de l'histoire de sa mère, de celle du Rwanda et de celle de Claude, un enfant de « là-bas » atterri chez lui à Versailles. Un traitement sans les affèteries de manières, en pur contresens. Mais qu'il en faut du talent, de l'éthique et de la confiance dans qui lira pour l'assumer. Chapeau, Monsieur Gaël Faye ! Je vous souhaite les plus grands bonheurs d'un simple lundi de novembre. Parole d'un ancien lauréat du Renaudot ! ■

HOMMAGE D'UN ANCIEN LAURÉAT DU RENAUDOT À L'ÉLU 2024



JACARANDA
GAËL FAYE
GRASSET

AUDREY SOVIGNET

MIGUEL BONNEFOY

Le faiseur de fresques

Prix Femina et grand prix du roman de l'Académie française: l'année 2024 aura tenu toutes ses promesses pour le Franco-Vénézuélien, qui a su séduire les lecteurs grâce à son style et sa virtuosité de conteur.

La première rencontre avec l'auteur franco-vénézuélien ressemble à la première lecture de l'un de ses romans: une plongée dans un espace où les anecdotes cocasses, poétiques et surprenantes se succèdent avec souplesse, et se parent d'un accent vénézuélien tantôt discret, tantôt éclatant, lorsque surgissent les noms de Maracaibo, Borges ou García Márquez. Il faut s'imaginer ces histoires nées du hasard, de coïncidences formidables et, surtout, de l'acuité de celui qui sait reconnaître leur beauté.

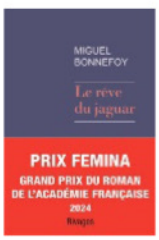
Suivant les affectations de sa mère, attachée culturelle en ambassade, Miguel Bonnefoy passe sa jeunesse dans les lycées français à l'étranger. C'est donc de l'extérieur qu'il pose pour la première fois son regard sur la France et sa littérature, et s'en constitue une vision toute romanesque, une vision « *à la* Emily in Paris », nous dit-il. Alors qu'il se passionne pour Michel Tournier, Marcel Aymé, Marguerite Duras ou Albert Cohen, ses parents l'éduquent aussi à la littérature sud-américaine: côté père, chilien révolutionnaire, on lit Cortázar; côté mère vénézuélienne, on adule Borges.

UNE SAGA HAUTE EN COULEUR

Pourtant, ce n'est ni en France ni en Amérique latine que Miguel Bonnefoy publie son premier titre: alors qu'il n'a qu'une vingtaine d'années, il imagine une réécriture des *Rois*, de Julio Cortázar, dans *Quand on enferma le labyrinthe dans le Minotaure*. À cette époque, sa mère travaille à Rome et rencontre Lorenzo Bruschini, grand lecteur d'Yves Bonnefoy, qui, par un irrésistible malentendu, se persuade que Miguel Bonnefoy est le fils illégitime du poète qu'il adule tant. Alors il invite le jeune écrivain – lequel, par un hasard improbable, avait dîné avec son éminent homonyme deux semaines plus tôt. Lorsqu'il découvre que son hôte est fasciné par la figure du Minotaure, Miguel Bonnefoy lui fait parvenir son livre, que Lorenzo Bruschini transmet aux éditions del Giano, qui en publient la traduction… Après tout, le romancier le répète à l'envi: « *La réalité peut se permettre le luxe d'être invraisemblable**. »

C'est après avoir gagné, en 2013, le prix du Jeune Écrivain de langue française pour *Icare et autres nouvelles* que Miguel Bonnefoy fait son entrée sur la scène littéraire française. Alors qu'il doit rentrer à Caracas après avoir rencontré son éditeur à Paris, il décide, au dernier moment, de ne pas monter dans l'avion du retour pour travailler à un nouveau roman: « *J'ai ressenti qu'une bifurcation venait de se jouer. J'ai laissé à Caracas mon appartement, ma voiture, mon boulot, ma copine… J'avais des choses à dire, le ventre rempli de ce bouquin, je voulais tenter l'aventure.* » Et il n'est guère étonnant qu'il ait commencé son parcours d'écrivain en tant que nouvelliste. De là, probablement, lui viennent son talent et son goût pour les formules coup de poing et le rythme sémillant qui constituent ses romans aux airs de « fresques miniatures »! « *Je pense avoir peur d'ennuyer, de lasser, d'être arrogant en littérature. Mais je crois qu'on peut demander au lecteur d'être actif, de compléter les choses par lui-même. J'aime l'idée presque oulipienne d'avoir une histoire par phrase!* » L'odyssée Miguel Bonnefoy était lancée, avec des romans remarqués comme *Le Voyage d'Octavio*, *Sucre noir*, *Héritage* ou *L'Inventeur*. Une riche idée, de toute évidence, puisque c'est sa dernière fresque miniature, *Le Rêve du jaguar*, qui a remporté cette année le grand prix du roman de l'Académie française puis le prix Femina. De justes récompenses après bien des présences infructueuses sur les prix d'automne par le passé, qui consacrent le talent de conteur de Bonnefoy, lequel a, semble-t-il, définitivement imposé sa patte dans le paysage littéraire français. Celle du jaguar, forcément. ■ **Margaux Morasso**

* Voir notre rubrique « L'univers d'un écrivain », dans notre numéro de novembre 2024.



RTL

LE RÊVE DU JAGUAR
MIGUEL BONNEFOY
RIVAGES

L'AMACHERE/LXA/DEYROLLE/RIVAGES

VALÉRIE PERRIN

Dans les tourments de l'Histoire

Boudé par les prix mais largement adoubé par le public, *Tata* nous aura offert l'un des personnages marquants de la dernière rentrée littéraire. La confirmation du talent d'une grande romancière populaire.

PASCAL ITO/ALBIN MICHEL

Au départ, avouons-le, le titre ne nous avait pas convaincus : *Tata*. Trop naïf ? Hommage à l'industriel indien portant ce nom ? Clin d'œil à *Mémé* de Philippe Torreton ? Puis on a vu la couverture du livre, avec cette photo en noir et blanc, et quelque chose nous a happés. Et si c'était ça, la meilleure illustration de la capacité de Valérie Perrin à nous saisir, même lorsqu'on n'y croit pas ? Souvenez-vous du succès de *Changer l'eau des fleurs* : qui avait imaginé un instant que l'histoire d'une garde-cimetière bouleverserait à ce point les lecteurs du monde entier ? L'admirable Violette est, l'air de rien, devenue instantanément un personnage iconique de la littérature populaire, dans le meilleur sens du terme : avec une ambition réelle mais jamais démonstrative, un plaisir de narration, un indéniable savoir-faire. Cette réussite ne devant rien au hasard, comme l'a prouvé par la suite la fresque générationnelle *Trois* et, cette année, *Tata*. Un titre mystérieusement absent des sélections des grands prix littéraires, malgré l'un des meilleurs bouche-à-oreille de la rentrée – ouvrage trop grand public, pas assez chic ? Cachez, peut-être, cette ville que l'on ne saurait voir : Gueugnon. C'est là-bas qu'a vécu Colette. Et qu'elle est décédée. Un coup de fil de la gendarmerie apprend d'ailleurs la triste nouvelle à Agnès, sa nièce. Cette cinéaste reconnue a de quoi être surprise : la supposée défunte aurait déjà rendu l'âme trois ans plus tôt et reposerait au cimetière. Que s'est-il passé ? Ce sera le début d'une enquête identitaire qui dépassera, de très loin, les questions de généalogie personnelle, grâce à toute une série de cassettes enregistrées par Colette…

Reprenant à sa manière les codes du thriller, Valérie Perrin superpose ici jusqu'au vertige les intrigues, nous parle de la guerre, de l'amour, de l'amitié, de la capacité à vivre ensemble ou de certains tabous. Et la profusion des fils narratifs n'empêche en rien la clarté de l'ensemble. Dans le détail, on pourrait tiquer sur certaines facilités ou invraisemblances, mais – et c'est justement là toute la force de Valérie Perrin – la puissance romanesque de *Tata* emporte tout sur son passage. Question de foi en la littérature. Et d'amour pour cette cité bourguignonne, connue pour ses forges, son club de foot et, désormais, son roman. ■

Baptiste Liger

TATA
VALÉRIE PERRIN
ALBIN MICHEL

SUCCÈS

TENIR DEBOUT
MÉLISSA DA COSTA
ALBIN MICHEL

François, comédien à la carrière prometteuse, voit sa vie bouleversée par un accident qui le laisse paraplégique. À ses côtés, Éléonore, sa compagne, le soutient dans cette épreuve avec un dévouement sans faille. À travers des moments de doute et d'introspection, Mélissa Da Costa nous plonge dans un récit touchant qui interroge les limites de l'amour et la capacité à se relever.

UN ANIMAL SAUVAGE
JOËL DICKER
ROSIE & WOLFE

Un braquage, des secrets et des regards furtifs : Joël Dicker nous emporte dans une histoire bien rythmée, où les vies de deux familles voisines s'entrelacent dans un drame psychologique. La narration navigue entre passé et présent, dévoilant les désirs inavoués et les faiblesses de personnages attachants. La tension soutenue crée une ambiance intrigante.

AVEC LES FÉES
SYLVAIN TESSON
ÉQUATEURS

L'écrivain voyageur nous emmène sur les côtes celtiques à la recherche de la magie jaillissant de la nature. Avec ses récits, il célèbre les paysages et les légendes qui nourrissent notre imaginaire collectif. Son écriture, poétique et incisive, invite à la contemplation. Un voyage enchanteur qui nous reconnecte à l'essence du monde.

JOUR DE RESSAC
MAYLIS DE KERANGAL
VERTICALES

La narratrice reçoit un appel de la police du Havre l'informant qu'un corps a été retrouvé avec son numéro de téléphone. Ce lien inattendu l'entraîne dans une quête de souvenirs et d'émotions la confrontant à son passé dans cette ville portuaire. À travers une écriture riche et évocatrice, Maylis de Kerangal nous offre une exploration sensible des méandres de la mémoire. Un vrai-faux thriller captivant.

Simon Bentolila

LES PRIMÉS

UN MONDE À REFAIRE
CLAIRE DEYA
L'OBSERVATOIRE

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, alors que chacun tente d'oublier les années d'horreur, restent les mines qui jonchent les plages du Sud, comme autant de stigmates. Pour les démineurs volontaires français qui doivent travailler avec des prisonniers allemands, l'antagonisme subsiste, vif et amer. Parmi eux, Vincent enquête pour retrouver la femme qu'il aime, et tente dans le même temps de se reconstruire. Vibrante histoire d'amour et de pardon, *Un monde à refaire*, le premier roman de Claire Deya, a remporté le grand prix RTL-*Lire Magazine*.

LES ÂMES FÉROCES
MARIE VINGTRAS
L'OLIVIER

Mercy, quelque part aux États-Unis. Un lycée, des pavillons, une shérif, un peu moins de 4 000 habitants sans histoires… et le cadavre d'une adolescente. Quatre saisons durant, quatre narrateurs révèlent les coulisses du drame, qui donne lieu à un roman plus psychologique que policier. Car, au-delà du récit d'une enquête, c'est le portrait d'une ville et de ses habitants qui se dessine dans ce roman choral, terrain de jeu où Marie Vingtras, lauréate du prix du roman Fnac pour ce titre, excelle décidément.

ANN D'ANGLETERRE
JULIA DECK
SEUIL

Ce roman très personnel tranche avec les précédents textes de Julia Deck. L'autrice y raconte la convalescence de sa mère, Ann, annoncée condamnée puis miraculeusement en rémission. Au récit de l'imminence de la perte, de l'espoir et de l'attente se superpose celui de la vie de cette femme, Ann, née en Angleterre. Dans cette déclaration d'amour sensible et percutante à une mère, à l'écriture et à la mémoire des siens, Julia Deck s'aventure sur le terrain de l'autobiographie avec élégance et virtuosité. Et remporte le prix Médicis dans la foulée. **M.M.**

SANDRINE COLLETTE

Les piliers de la terre

Avec son onzième roman, *Madelaine avant l'aube*, l'écrivaine morvandelle détourne les codes de la chronique rurale dans un conte sensoriel mâtiné de tragédie et de thriller glacial.

Lorsqu'on prononce le prénom « Madeleine », on se dit que la culture populaire l'a systématiquement associé à la notion de temps. Il y a, bien sûr, avec la transformation en nom commun, le célèbre petit gâteau cher à Proust, synonyme de réminiscence et de sensations. On songe aussi à la fantomatique Madeleine interprétée par Kim Novak, dans *Sueurs froides* d'Hitchcock, potentiellement cantonnée à une répétition de l'Histoire. Et n'oublions pas Jacques Brel et sa Madeleine à qui il a « *apporté du lilas* » et qu'il attend fébrilement. On ajoutera à cette liste la magnifique héroïne du dernier roman de Sandrine Collette, *Madelaine avant l'aube*. Mais quelque chose cloche : elle s'appelle « *Madelaine* » – oui, avec deux « a ». Un dérèglement définissant ce personnage qui va faire éclater les codes d'« *un monde qui ne change pas* » – on ne sait d'ailleurs pas vraiment quand se situe l'action du livre. C'est ainsi, au hameau des Montées : on vit comme ses parents – et « *leurs parents avant eux* ». Sur ces terres souvent grevées par le gel et par les eaux du fleuve Basilic, les règles quasi féodales s'imposent à tous. Et les enfants meurent comme les bêtes, sans crier gare. Là-bas (sur)vivent la vieille Rose, ses jumelles Ambre et Aelis, leurs maris, Léon et Eugène, et leurs enfants. La loi – pas seulement fiscale – des seigneurs Ambroisie s'impose à tous, même lorsque les récoltes sont maigres, ou lorsque les œufs disparaissent. Un jour, Rose « capture » une petite fille au « *joli visage tacheté de rousseurs et de crasse* », sauvageonne maîtrisant alors mal le langage et venue de nulle part, que le clan va adopter – Madelaine, donc. Celle-ci va grandir, et comprendra assez vite que la violence peut prendre bien des formes. Tout comme la rébellion qui éclatera en retour, fatalement.

UN STYLE SEC ET RUGUEUX

N'imaginez pas un simple drame rural classique, une chronique de terroir : ceux qui ont déjà lu Sandrine Collette (grand prix RTL-*Lire Magazine* 2020 pour *Et toujours les forêts*) savent qu'elle n'a pas son pareil pour distiller un peu de « roman de genre » (mais de quelle manière ? dans quelle proportion ?) dans une histoire a priori plus conventionnelle. *Madelaine avant l'aube* est de ces romans, au style sec et rugueux, qui ne paient pas de mine et qui, au fil des pages, vous saisissent pour ne plus vous lâcher. Une maestria tout sauf démonstrative qui vous laisse plein de sensations – même si celles-ci, amères, n'ont pas franchement le même goût que la pâtisserie proustienne… ■

Baptiste Liger

MADELAINE AVANT L'AUBE
SANDRINE COLLETTE
JC LATTÈS

OLIVIER CULMANN/TENDANCE FLOUE/JC LATTÈS

CAMILLE DE PERETTI ▪ THOMAS SCHLESSER

Histoires de l'art

En levant le voile, avec *L'Inconnue du portrait* et *Les Yeux de Mona*, sur les secrets d'œuvres célèbres et sur les mystères de leurs personnages, ils nous ont fait vibrer.

L'histoire vraie à l'origine de *L'Inconnue du portrait* est, déjà, hautement romanesque. Il y a cette femme énigmatique, peinte par Gustav Klimt en 1912, dont le tableau avait disparu. En 1996, une jeune étudiante en art rapproche cette toile perdue du *Portrait d'une dame* de Klimt, qui s'avère ne faire qu'un avec l'œuvre manquante, par-dessus laquelle l'artiste avait peint une tenue différente… Volé, retrouvé, perdu de nouveau, le tableau réapparaît en 2019 dans un sac-poubelle caché dans les jardins d'un musée italien… Comme le fit Klimt lui-même, Camille de Peretti ajoute une nouvelle couche à l'anecdote rocambolesque. Elle brode une fresque familiale autour de cette inconnue, imagine le destin de ses descendants, retrace le parcours de cette peinture, dont la véritable histoire demeure à ce jour un mystère. Lauréat de trois prix littéraires en 2024, dont le prix Maison de la presse, ce roman habile et touchant fait virevolter ses personnages autour de la fascination artistique, de la beauté et de la passion. Qui, en refermant ce livre, ne s'est pas précipité sur l'histoire de ce fameux *Portrait d'une dame* pour admirer le regard envoûtant de son modèle, et découvrir avec émotion le mystère dont elle est entourée ?

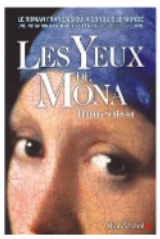
Cette invitation à la beauté, parue en janvier, a trouvé une continuité dès le mois suivant avec *Les Yeux de Mona,* deuxième roman de Thomas Schlesser, et coup de tonnerre international. La petite Mona, risquant une cécité imminente, est confiée chaque mercredi à son grand-père, qui doit l'emmener chez le psychothérapeute. Mais son facétieux Dadé a une autre idée en tête : lui présenter chaque semaine, pendant un an, une œuvre d'art, afin qu'elle voie les plus belles choses du monde avant d'être plongée dans le noir. Les mois passant, Mona découvre ainsi les œuvres du Louvre, du musée d'Orsay, du Centre Pompidou, et apprend à voir, à ressentir, à interpréter, enfin développe une sensibilité qui l'aide à comprendre le monde qui l'entoure.

Chaque chapitre du roman (qui présente en annexe les représentations des 52 œuvres étudiées par Mona et son grand-père) constitue une leçon : leçon d'art, prodiguée par l'auteur, dont l'érudition se plie au langage de l'enfant ; leçon de complicité aussi ; leçon de vie enfin, donnée par ce grand-père terriblement attachant. Le titre, paru d'abord dans vingt pays avant de nous parvenir, a obtenu un succès retentissant en librairies… Et dans les musées ? ■

Margaux Morasso

RTL

L'INCONNUE DU PORTRAIT
CAMILLE DE PERETTI
CALMANN-LÉVY



LES YEUX DE MONA
THOMAS SCHLESSER
ALBIN MICHEL

PASCALE LOURMAND/CALMANN-LÉVY – ROBERTO FRANKENBERG/ALBIN MICHEL – ROMAN LUSSER/ÉDITIONS ZOÉ

LA RÉVÉLATION

L'enfance en otage

Un jour de mai 1980, le père d'Ilaria, 8 ans, l'emmène en voiture, la coupant de sa mère, de l'école, de sa vie à Genève. Durant leur *road trip* à travers l'Italie, des images de *Lolita* de Vladimir Nabokov nous assaillent. Pourtant, aucun soupçon de pédocriminalité ne pèse sur cet homme, meurtri par la séparation d'avec la mère d'Ilaria. Si l'on songe au livre de Nabokov, c'est à cause de ce geste d'un adulte tout-puissant qui sort du monde de l'enfance un être vulnérable, l'obligeant à pénétrer dans le sien, fait de douleur, d'alcool et de jazz.

En cavale, Ilaria et son père dorment dans des chambres miteuses au-dessus de bars ou dans des palaces, volent des bijoux. La narratrice perd la notion du temps, ses souvenirs sont engloutis. Elle survit à tout, puis revit lors d'un séjour à la ferme rythmé par les travaux. Jamais elle ne quitte Birillo, son doudou. C'est une histoire de mise en danger de l'enfance, mais aussi d'autodéfense. Un roman d'apprentissage troublant, porté par la prose sensorielle et épurée de Gabriella Zalapì. ■ **Gladys Marivat**

ILARIA OU LA CONQUÊTE DE LA DÉSOBÉISSANCE
GABRIELLA ZALAPÌ
ZOÉ

3 QUESTIONS À...

CAMILLE PASCAL

Tout est vrai dans *La Reine du labyrinthe*, l'histoire de Jeanne de La Motte-Valois, à l'origine de la fameuse affaire du collier. En quoi est-ce un roman ?

Votre question pose en réalité celle de la nature de mon travail d'écrivain. C'est un roman, car j'utilise le mensonge romanesque pour faire émerger la vérité historique. L'écriture romanesque permet deux choses : la mise en scène de l'action, la description, mais elle permet surtout de rappeler que l'histoire est d'abord un récit. Là où l'historien s'arrête, l'écrivain peut continuer.

C'est votre roman le plus psychologique. Comment avez-vous appréhendé les mécanisme d'emprise de Jeanne sur le cardinal de Rohan ?

Dans la littérature, contrairement à l'histoire, la sociologie et la philosophie, il y a une part d'inconscient dans l'écriture. Donc, c'est comme si mon inconscient avait dialogué avec l'inconscient des personnages. C'est la part difficile à appréhender et à expliquer de l'écriture. Au fond, j'ai su que mon roman était psychologique parce que certains critiques l'ont écrit. Mais, moi, je ne l'ai pas préparé en ce sens.

Il y a une certaine ressemblance entre la reine et Jeanne. Pouvez-vous nous expliquer ce choix ?

Ce livre est un jeu de miroirs. Jeanne de La Motte ne cherche pas simplement à duper son monde. Elle cherche à imiter, à ressembler. J'ai dit que c'était une sorte de double maléfique de Marie-Antoinette. Elle se permet cette ressemblance car elle tire de son origine royale une sorte de proximité familiale avec la reine. Elle étudie tous ses gestes.

Propos recueillis par Simon Bentolila

LA REINE DU LABYRINTHE
CAMILLE PASCAL
ROBERT LAFFONT

PHILIPPE JAENADA

Indomptée à jamais

Une enquête-roman sur une jeune mannequin, ayant mis fin à ses jours dans le Saint-Germain-des-Prés des années 1950.

Dans *La désinvolture est une bien belle chose* (titre emprunté à Guy Debord), Philippe Jaenada étend le domaine des injustices qu'il compte mettre au jour avec sa ténacité coutumière. Ce qui le bouleverse ici – et bientôt nous avec lui – n'est plus une erreur judiciaire, mais le suicide d'une femme de 20 ans, survenu en 1951 à Saint-Germain-des-Prés. Pour le comprendre, l'auteur se plonge dans le quotidien d'un groupe de très jeunes gens qui se bornent à vivre au présent dans un bistrot « *infime et éphémère* ». Debord y observa la « *prodigieuse inactivité* » de ces « *Moineaux* ». Pour Jaenada, qu'ils « *touchent, enchantent et désespèrent* », et qui retracera le parcours de chacun d'eux, ils voulaient juste rester enfants dans un « *sous-Paris qui n'existe plus* ». Parmi les Moineaux, l'indomptée Kaki tâte du mannequinat, s'évade de maison de correction et couche avec n'importe quel chanceux, pourvu qu'il ne l'aime pas. Elle laissera de son passage sur Terre, après un saut du troisième étage, « *une fille de deux ans et un panier d'osier* ». Philippe Jaenada raconte en parallèle sa propre jeunesse, avec « *une mélancolie claire et légère* », ainsi que le tour de la « *France des bords* » et des bars qu'il entreprend, seul, pendant son enquête. Il signe ici un bien beau texte. ■

Antoine Faure

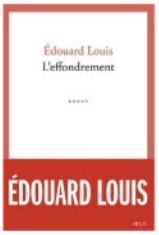
LA DÉSINVOLTURE EST UNE BIEN BELLE CHOSE
PHILIPPE JAENADA
MIALET-BARRAULT

LA POLÉMIQUE

En toute sincérité

Peu après sa publication, en octobre dernier, *L'Effondrement*, le dernier livre d'Édouard Louis, qui porte sur la vie et la mort d'un frère alcoolique et violent, a déjà reçu un accueil public enthousiaste – même si la rédaction de *Lire Magazine*, à l'image d'autres tribunes, était divisée. Ce titre vient clore un cycle de livres faisant le portrait, en sociologue et en romancier, des membres de sa famille ouvrière du nord de la France. Chaque nouvel opus de cette entreprise littéraire, cependant, a également suscité de franches réserves : l'auteur est accusé d'exalter la souffrance, de la magnifier en voyeuriste, de se complaire dans l'exposition de malheurs sociaux. Or la pudeur d'Édouard Louis se trouve ailleurs, dans l'honnêteté dont il fait preuve en répétant « *Je ne sais pas* » lorsqu'il tente de comprendre quel homme a été son frère, dans des aveux sincères portés par la sobriété de son écriture qui parvient à raconter ces vies précaires et oubliées pour ce qu'elles ont été : brisées, rêvées, déçues, et bien réelles. ■

Eugénie Bourlet



L'EFFONDREMENT
ÉDOUARD LOUIS
SEUIL

PASCAL ITO/FLAMMARION

ABEL QUENTIN

La robe et la plume

Les grands sujets d'actualité ne lui faisant pas peur, notre avocat-écrivain livre un troisième opus efficace, qui obtient les suffrages d'un large spectre médiatique.

Abel Quentin n'a publié que trois romans, mais ils ont suffi à l'imposer comme l'un des écrivains majeurs d'aujourd'hui. Après *Sœur*, un premier roman sur le thème de la radicalisation islamiste, il fait un carton en 2021 avec *Le Voyant d'Étampes*, satire sur les turpitudes d'un *boomer* socialiste bon teint, aux prises avec la nouvelle garde des activistes woke. Succès critique et public, multiples sélections de prix, prix de Flore: la presse commence à s'intéresser à lui, charmée par son profil. Abel Quentin est un pseudo (inspiré par le personnage d'Albert Quentin dans *Un singe en hiver*!); son vrai nom est Albéric de Gayardon, avocat de profession. Né en 1986 à Lyon, passionné par la politique, il est passé par Sciences Po avant d'entrer comme stagiaire chez la pénaliste Isabelle Coutant-Peyre, l'ex-associée de Jacques Vergès. Il travaillera ensuite avec d'autres ténors – Jean-Marc Fédida, Thibault de Montbrial – avant d'ouvrir son propre cabinet. Son succès au concours de la conférence des avocats en 2014 lui permet de devenir avocat commis d'office dans de nombreux dossiers, notamment des affaires de jeunes radicalisés qui lui inspireront le thème de *Sœur*. C'est aussi en tant que commis d'office qu'il apparaît dans la lumière, en 2021, au procès des attentats de novembre 2015, où il défend l'accusé Farid Kharkhach. Ajoutons, pour le côté people, qu'il est en couple avec la romancière Claire Berest… Au-delà de ce CV peu banal, c'est le souffle nouveau qu'il apporte dans le roman français qui explique son succès. Avec Quentin, on est loin des romans d'introspection délicate et de l'autofiction; il s'attaque aux grands sujets, aux idéologies, aux enjeux décisifs comme le changement climatique et la décroissance, thèmes de *Cabane*, son troisième roman, livre phare de la rentrée 2024. Avec du rythme, de la tension, un souci « américain » de l'efficacité ainsi qu'un esprit piquant qui le fait parfois pencher vers la satire. Mais sans manichéisme ni volonté de dire au lecteur ce qu'il doit penser. Une ouverture qui lui a permis de recueillir jusqu'à présent les suffrages de tout le spectre, de *Télérama* à *Valeurs actuelles*! L'avenir dira si Me de Gayardon continuera longtemps de porter la robe. L'écrivain Quentin, lui, n'a aucune raison de lâcher la plume de sitôt. ■ **Jean Hurtin**

CABANE
ABEL QUENTIN
L'OBSERVATOIRE

Une jeunesse à vif

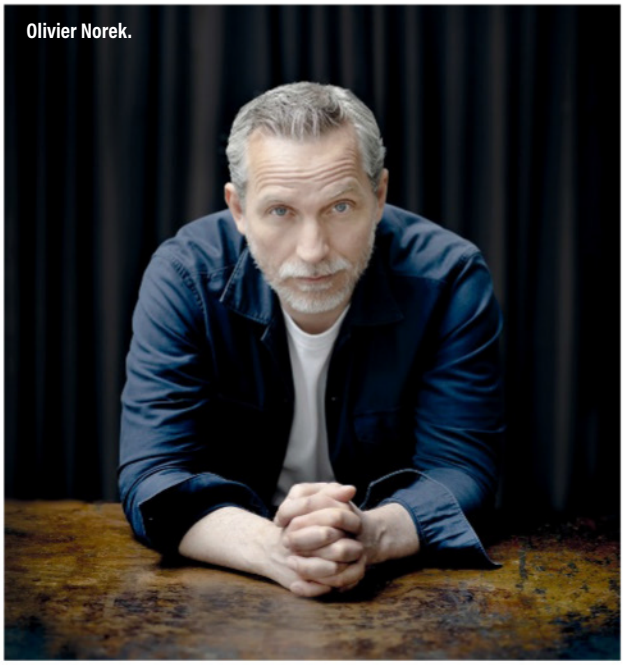
La présence dans la première liste du prix Goncourt des lycéens de ce *Club des enfants perdus*, dix-septième roman de Rebecca Lighieri, l'alias d'Emmanuelle Bayamack-Tam, a ému la très conservatrice association SOS Éducation. En cause: de nombreuses scènes de sexe explicites qu'un lectorat jeune comprendrait comme « *une initiation sourde et malsaine* ». On passera outre à l'accès illimité dont dispose aujourd'hui ledit lectorat à une pornographie autrement plus crue pour s'étonner de l'absence de recul du commentaire, puisque le sexe illustre ici avec beaucoup de justesse la rupture entre deux générations. Acteurs de théâtre charismatiques et reconnus, Armand et Birke s'entendent à merveille au lit depuis leur rencontre, le ferment d'un bonheur conjugal ostensible qui contraste avec l'attitude effacée de leur fille, Miranda.

En père aimant, Armand cherche à comprendre et à dérider la jeune femme, sans lui imaginer l'existence qu'elle tient secrète: hypersensible aux tragédies contemporaines, Miranda voit dans les drogues et l'errance sexuelle une échappatoire à la dépression, sans se leurrer sur son inaptitude au bonheur. Chez Rebecca Lighieri, le corps n'exulte pas en vain, mais guidé par un élan puissant, une aspiration, un rapport à la vie tout entière. Il y a bien pire à raconter à des adolescents, fût-ce explicitement. ■ **A.F.**

LE CLUB DES ENFANTS PERDUS
REBECCA LIGHIERI
P.O.L

CÉLINE NIESZAWER/L'OBSERVATOIRE - PAULINE ROUSSEAU/P.O.L

Philippe Collin.


Olivier Norek.

L'ENTRETIEN CROISÉ

PHILIPPE COLLIN · OLIVIER NOREK

« Transformer la documentation en récit, c'est le principal écueil »

Qu'ont en commun Frank Meier, ancien barman juif du Ritz, et le Finlandais Simo Häyhä, meilleur tireur d'élite de tous les temps? Ils ont participé à la Seconde Guerre mondiale, chacun à sa façon, et sont les héros de deux romans d'excellente tenue, *Le Barman du Ritz* et *Les Guerriers de l'hiver*, lauréat du prix Renaudot des lycéens.

À la lecture de vos deux romans se perçoivent un même élan, celui de s'essayer à un nouveau type de récit, et deux trajectoires qui se croisent. Pour vous, Olivier Norek, romancier, habitué du polar, une volonté de se frotter à la grande Histoire; pour vous, Philippe Collin, journaliste et historien, une envie de « jouer » à l'écrivain.

Philippe Collin. Quand vous avez passé votre vie à être cloisonné par un process scientifique, que j'adore par ailleurs, mais qui est très réglementé, et que tout à coup vous avez le droit de braver certains interdits, c'est angoissant, et en même temps extrêmement excitant. En histoire, on n'a pas le droit à la psychologie. C'est une règle absolue. Là, je pouvais me mettre dans la tête d'un personnage qui me fascine, me demander ce qu'il aurait fait dans telle ou telle situation, lui donner des émotions. Cela fait trente ans que je charrie la Seconde Guerre mondiale sans pouvoir exprimer ce que je pense. Grâce à Frank Meier, j'ai « braqué la banque », j'ai pu dire certaines choses à travers un homme qui a réellement existé mais dont je me suis emparé, auquel j'ai ajouté un peu de moi.

Olivier Norek. Bienvenue dans le monde merveilleux du roman! Je propose qu'on trinque! Je suis allé puiser une recette dans le livre *L'Art du cocktail* de Frank Meier, que vous avez édité en même temps, c'est délicieux. Cela dit, on sent, quand on lit *Le Barman…*, ce côté « enfin, j'ai le droit ». Il y a un plaisir, un amusement à inventer. Paradoxalement, j'ai éprouvé le sentiment inverse avec *Les Guerriers de l'hiver*. Simo Häyhä a forcé mon respect au point que j'ai refusé de lui donner quelque chose qui ne lui appartenait pas. Les kilos que Philippe a perdus en quittant son armure d'historien, il me les a refilés!

ROBERTO FRANKENBERG/ALBIN MICHEL - DELPHINE BLAST/MICHEL LAFON

P.C. À vous lire, Olivier, je peux vous dire que vous êtes fait pour être historien. Vous marchez littéralement dans les pas de votre personnage, vous avez besoin de toucher le fusil, d'apprendre à tirer, c'est une immersion bluffante qui transpire partout dans le récit.

On y voit aussi une déformation professionnelle liée à votre passé d'enquêteur : vous traitez les lieux de votre roman historique comme une scène de crime…

O.N. J'étais flic de terrain, aujourd'hui je suis auteur de terrain. J'ai besoin de vivre avant de raconter. Je vais sur place, je vais goûter les choses, les toucher. Si je parle d'un homme, il faut que je le rencontre. Si je parle d'un pays, il faut que j'aille y vivre. Je suis parti cent cinq jours, soit la durée exacte de cette guerre, il faisait - 40 °C. Je suis allé dans les musées, mais surtout dans les églises, les cimetières, les bars la nuit, quand les langues se délient, pour trouver quelqu'un qui peut-être aurait quelque chose dans son grenier. C'est comme ça que j'ai découvert des documents qui ne sont pas aux archives, comme le rapport d'opération de Simo Häyhä, des pages de son journal intime, sa montre.

P.C. Transformer la documentation en récit, c'est le principal écueil auquel je me suis confronté. La première version du roman faisait 900 pages, dont une bonne moitié qui ressemblait beaucoup à mes travaux d'historien. Je voulais me rassurer, j'avais des pages entières sur la vie quotidienne à Paris pendant l'Occupation. Il a fallu dégraisser, se lâcher. Mon éditrice a trouvé une solution miracle : un faux journal intime de Frank Meier. J'ai pris un plaisir fou à créer cet objet de fiction. À partir de là, je me suis dit : « En fait, Philippe, ce n'est pas si grave de ne pas raconter le vrai. Ce qu'il faut, c'est raconter le juste. »

C'est aussi nous plonger dans un lieu à la base de tout, le Ritz…

P.C. C'est un lieu unique, traversé par des tensions qui symbolisent l'histoire française du XX^e^ siècle. Le Ritz a ouvert le 1^er^ juin 1898, en pleine affaire Dreyfus. Il est un lieu de la haute bourgeoisie parisienne plutôt antisémite, donc antidreyfusarde. Mais il se trouve que l'associé de César Ritz, Auguste Escoffier, le grand cuisinier français, avait une amie proche qui s'appelait Sarah Bernhardt, et que l'actrice était dreyfusarde. Le Ritz devient alors le lieu d'une dualité, entre une France réactionnaire et, en coulisse, une France progressiste qui avance du bon côté de l'Histoire. Et ces deux pôles vont coexister, avec l'Occupation, entre collaboration et Résistance, et jusqu'à aujourd'hui, où la mixité de population est unique dans l'univers des palaces. C'est en m'y rendant que j'ai fait la connaissance de Colin Field, barman du Ritz pendant trente ans *[il en est parti en juin 2023]*. C'est lui qui m'a parlé pour la première fois de Frank Meier, son prédécesseur juif pendant l'Occupation.

O.N. Dans *Les Guerriers de l'hiver*, je parle de soldats, donc je parle de combats et de tranchées. En fait, en vous lisant, je me suis rendu compte que vous aussi vous parliez de ligne de front : le bar de Frank Meier *[le bar Hemingway]* est un poste d'observation. Votre livre parle de champagne, de petites robes en argent, de luxe, de volupté, et pourtant les pages sont pleines de sang.

P.C. Merci infiniment. C'est exactement le double jeu que j'avais envie de jouer. À mon tour, je dois vous féliciter pour la quantité de travail que vous avez amassée. Sans jamais que le récit en pâtisse, vous nous donnez à découvrir l'âme d'un pays qu'on ne connaît pas bien, vous m'apprenez, à moi, historien, les coulisses d'une guerre que je ne connaissais pas. On se demande même comment le sujet vous est arrivé entre les mains…

O.N. Menacé un jour par Poutine d'une guerre nucléaire, j'ouvre un livre sur l'histoire de la Russie et je tombe sur la « guerre d'hiver », ce combat de David contre Goliath, et sur ce traité de paix humiliant pour l'URSS. Je tombe sur Simo Häyhä, le plus grand sniper de tous les temps, surnommé « la Mort blanche », responsable de plus de 700 victimes dans les rangs russes. Je sais que je tiens un livre qui n'a été écrit par personne.

Des figures historiques, vous en avez suivi beaucoup, Philippe Collin, notamment dans des podcasts au long cours. Qu'est-ce qui fait de Frank Meier un bon personnage de roman ?

P.C. Contrairement à Pétain ou à Blum, il est à hauteur d'homme. On peut se projeter dans Frank Meier, se dire : « Qu'est-ce que j'aurais fait à sa place ? » Ce n'est pas un modèle moral, et ça, c'est formidable. Il est un profiteur de guerre, il collabore, mais il est aussi, par certaines actions, un résistant. Il est un peu pathétique car il n'ose pas fêter la Libération. Il ne s'en donne pas le droit parce qu'il sait qu'il aurait pu mieux faire. C'est ce qui le rend attachant. Ça pose la question de l'héroïsme, en fait.

O.N. On n'est jamais un héros tout le temps, ce n'est pas tout noir ou tout blanc. De la même façon, les choses sont troubles avec Simo Häyhä, car, oui, c'est un surhomme, capable de rester allongé six heures dans la neige par - 50 °C, de tirer sans lunette à 490 mètres, là où l'œil ne voit pas, mais c'est aussi un tueur en série responsable de centaines de morts, une bête féroce qui traque et tue. Quelle est sa part d'humanité ?

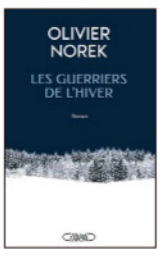
On dit souvent que le passé éclaire le présent. Est-ce que vous y avez pensé en écrivant ?

O.N. Ce sont les promesses de guerre de Poutine qui sont à la base de mon projet. Donc, pour moi, ça me semble évident. Il n'y a qu'à voir ce qui se passe en Ukraine pour comprendre que l'Histoire bégaye.

P.C. Malheureusement, quand vous faites de l'histoire, vous apprenez très vite une chose déprimante, c'est que ça ne sert à rien de parler du passé pour parler du présent. Parce qu'on regarde toujours le passé avec des impératifs que le passé ignore. Mais, si on veut finir sur une note optimiste, je dirais qu'en 1940, quand la France s'effondre, aucun intellectuel ou politique ne lance d'appel à la résistance. Ce sont des gens totalement inconnus, portés par une flamme patriotique, universelle, qui vont entrer en résistance. Il y a des valeurs qui sont là, ancrées dans notre vieux pays, et qui peuvent faire surgir des héros qu'on ne connaît pas. Je crois beaucoup à cela. ■

Propos recueillis par Léonard Desbrières

LE BARMAN DU RITZ
PHILIPPE COLLIN
ALBIN MICHEL



RTL

LES GUERRIERS DE L'HIVER
OLIVIER NOREK
MICHEL LAFON

MARION FAYOLLE

En images et en mots

Son univers graphique séduit jusque dans les pages du *New York Times*, mais ce sont les mots qui ont permis à cette autrice d'évoquer l'environnement rural dans lequel elle a grandi, paysage d'un premier roman unanimement salué.

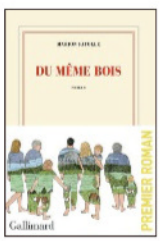
Du même bois instille sa poésie depuis sa parution en janvier dernier. Rythmé par le défilé des saisons, son récit dépeint le quotidien d'une ferme sur quatre générations, des anciens aux « *petitous* » qui s'occuperont bientôt des terres et des bêtes. Jusqu'au jour où il n'y a plus personne pour reprendre, parce que les jeunes ont eu envie « *de connaître ce qui existe derrière les montagnes, après les vallées, de l'autre côté des frontières* ». Marion Fayolle appartient à cette jeunesse partie voir ailleurs. Après une enfance en Ardèche où ses grands-parents avaient une ferme, elle intègre l'École nationale supérieure des Arts décoratifs (Ensad) de Strasbourg, dont elle sort diplômée en 2011. Son travail d'illustratrice attire l'attention de titres de presse tels que *M, le magazine du Monde*, *XXI*, *Le 1*, *Télérama*, le *New York Times* et le *New Yorker*. Trois fois lauréate du concours « Jeunes talents » du Festival d'Angoulême, elle remporte en 2018 le prix spécial du jury d'Angoulême avec *Les Amours suspendues* (Magnani, 2017), un étonnant roman graphique qui suit les déboires d'un homme marié capable de séduire d'autres femmes que la sienne et de disparaître au moment où l'amour pourrait prendre forme. Publiés depuis 2013 aux éditions Magnani, ses ouvrages font dialoguer images et texte, en explorent et en subliment les correspondances. « *J'ai toujours envisagé le dessin comme une forme de littérature,* nous indique Marion Fayolle. *Et je crois que je me sens à ma place dans cet entre-deux, mes réflexions et pensées sont faites d'images et de mots, parfois je les mêle, parfois je ne garde que les images et, maintenant, je m'autorise aussi à ne garder que les mots. Le passage aux mots n'est pas une rupture mais plutôt un prolongement.* »

Inspiré de souvenirs d'enfance, *Du même bois* a permis à son autrice d'évoquer une ruralité que son dessin seul, constitué de silhouettes mais dépourvu de paysages, l'empêchait d'exprimer. « *J'avais envie d'écrire, d'explorer le texte et de voir s'il pouvait tenir sans le soutien des illustrations.* » Si les illustrations sont quasi absentes du récit, sa rédaction n'aurait pourtant abouti sans elles. « *Certains chapitres ont été écrits à partir de croquis, et même si l'esquisse a disparu au profit du texte, les images sont là, en fantômes, elles servent de fondations au texte. C'est la même chose dans mes livres dessinés mais, à l'inverse, le texte est parfois là avant l'image et il s'efface ensuite.* »

DES LIEUX QUI FORGENT

Après avoir vécu à Valence, Strasbourg, Paris et Lyon, Marion Fayolle habite depuis huit ans dans la Drôme, dans une petite ferme, au contact des chevaux. En Ardèche, elle retrouve des amis d'enfance qui, pour certains, « *ont fait le choix de rester, de reprendre l'exploitation familiale* ». La nécessité d'en passer par les mots s'est imposée quand son oncle a pris sa retraite et que la ferme n'a pas trouvé repreneur. *Du même bois* est ainsi venu prolonger l'histoire d'un lieu qui l'avait forgée. Mais plutôt que de porter un regard sociologique sur la ruralité, son roman est empreint de sensations, d'odeurs et d'émotions. Il n'est pas uniquement question, pour les personnages qui l'habitent, d'hériter de terres et d'un cheptel, mais également d'une sensibilité. « *Les émotions sont comme des animaux à l'intérieur du corps, elles vivent en nous, il faut apprendre à les accepter, à les dominer ou à les laisser s'exprimer. J'ai toujours eu une très grande sensibilité, c'est parfois gênant et parfois c'est aussi un super-pouvoir. Ça permet de ressentir fort les choses, les émotions, le monde, et c'est avec cette matière-là que je fabrique mes livres.* » ■

Laëtitia Favro



DU MÊME BOIS
MARION FAYOLLE
GALLIMARD

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

Beaucoup de bruit pour rien

Dernière juive de Marrakech, la grand-mère du narrateur se trouve hantée chez elle par un mystérieux bruit qu'elle seule entend. Des acouphènes ? Lorsque sa fille, venue de France avec son fils pour l'aider à résoudre cette énigme, lui pose la question, la vieille dame s'offusque. Pour elle, ce n'est pas un bruit, c'est *« Le bruit »*, impossible à nommer, comme le Dieu des Juifs. Mais le voilà personnalisé de mille façons, *« frère ennemi »*, *« seul maître dans ce royaume du vide »*.

Le constat de cette disparition humaine est répété comme une litanie, alors que la petite famille se lance dans un pèlerinage plein de péripéties, à la recherche d'une solution miraculeuse, et du temps perdu de cette grande fraternité judéo-arabe. Du quartier juif du Mellah, où le temps semble figé comme dans un conte étrange de Buzzati, au désert du Haut Atlas, en passant par le cimetière du Miaara, cette *« immense plaine aux morts »* où ils se retrouvent enfermés dans le mausolée d'un saint, cette recherche s'avère existentielle, et ce premier roman essentiel. D'une langue aussi imagée que musicale, mâtinée de magie kabbalistique, Ruben Barrouk redonne dans *Tout le bruit du Guéliz* une voix – ou plutôt un bruit – à ces fantômes. ■

Simon Bentolila

Un tandem parfait

À *l'ombre des choses*, il semblerait que le lauréat du prix « Envoyé par la Poste » 2024 ait finalement trouvé la lumière. Amplement autobiographique, le premier roman d'Anatole Édouard Nicolo ausculte le lien si particulier qui l'unit à son frère aîné, G., et leur évolution dans une famille d'artistes bientôt brisée par le divorce des parents alors qu'ils n'ont que 6 et 8 ans. Le foyer social dans une ville moyenne où les deux frères ne vivent désormais qu'avec leur mère n'est autre qu'*« un phare pour les âmes égarées de la société »*, discret, démuni, un lieu dans lequel la « *France pauvre* » demeure silencieuse.

Elle s'articule pourtant autour des rêves éveillés de chacun : G. aspire à se faire connaître dans le milieu du hip-hop, terreau immensément fertile à l'expression de toutes les affres, tandis que le narrateur se cherche encore. L'écriture, sous un tout autre prisme, se présentera bientôt à lui. Très loin d'un quelconque misérabilisme, le primo-romancier explore avec virtuosité la richesse intrinsèque des arts quand il ne reste rien d'autre, et la force des liens fraternels qui résistent contre vents et marées. Ce « tandem parfait » que tout oppose se révèle d'une beauté saisissante. ■

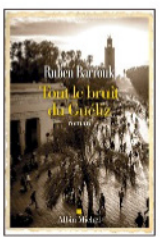
Marie Jouvin

L'ennui à un rythme débridé

Dans le sillage de David Lopez et Simon Johannin, auteurs avec *Fief* et *Nino dans la nuit* de textes parmi les plus marquants de ces dernières années, la jeune garde francophone a décidé d'embrasser pleinement, avec une novlangue inventive et brutale, les maux d'une époque sacrifiant la jeunesse sur l'autel du désenchantement. Parmi les primo-romanciers de cette rentrée littéraire, ils sont nombreux à faire de l'ennui, du désœuvrement et de l'errance le moteur de leur narration. Mais personne ne l'a fait avec autant de talent que le Belge Célestin de Meeûs. *Mythologie du .12*, comme le calibre utilisé dans un fusil de chasse, est un alliage de poésie et de rage que seul un grand alchimiste du verbe pouvait forger.

Une chaude soirée de juin, un jeu de miroirs entre deux complaintes : celle de Théo d'abord, ado égaré qui zone avec son pote Max en refaisant le monde à coup de bières et de joints ; celle du Dr Rombouts ensuite, qui ressasse en buvant les erreurs qui ont fait fuir sa famille. Puis vient la collision, inéluctable, dramatique, au rythme d'un récit effréné. À la croisée du théâtre de l'absurde beckettien et de la noirceur désespérée de Dostoïevski, un brûlot décapant contre la violence, nouveau repère cardinal d'une société déboussolée. ■

Léonard Desbrières



RTL

TOUT LE BRUIT DU GUÉLIZ
RUBEN BARROUK
ALBIN MICHEL

À L'OMBRE DES CHOSES
ANATOLE ÉDOUARD NICOLO
CALMANN-LÉVY

MYTHOLOGIE DU .12
CÉLESTIN DE MEEÛS
SOUS-SOL

PASCAL ITO/ALBIN MICHEL - GAËTAN DELALANDE/CALMANN-LÉVY - MANON PERROLA/ÉDITIONS DU SOUS-SOL

L'ENTRETIEN **STEPHEN MARKLEY**

« J'ai écrit le premier chapitre en 2010 »

Deuxième opus de l'Américain, *Le Déluge* est notre roman étranger de l'année. Un récit choral magistral qui se déroule sur trois décennies, avec le dérèglement climatique pour toile de fond, entre dystopie et hyperréalisme. Un choc.

En 2020, un premier roman pétaradant nous faisait découvrir Stephen Markley. *Ohio*, fresque sociale, naturaliste, et récit choral contant la trajectoire de quatre adolescents, se situait dans cet État où l'auteur est né en 1983. Dans le même temps, celui-ci planchait sur un autre projet, une histoire XXL où il était question de l'Ohio (encore), de l'Amérique… et du monde. Son sujet : l'effondrement dû au dérèglement climatique. Publié début 2023 outre-Atlantique, celui-ci lui a valu les louanges de Stephen King. En France, *Le Déluge* fut l'une des sorties importantes de la dernière rentrée. Ce roman-monde court sur près de trente ans, de 2013 à 2040, met en scène toute une galerie de personnages, alterne les registres narratifs… Une dystopie politique et épique que notre rédaction a élue meilleur livre de littérature étrangère en 2024.

Le Déluge vous a mobilisé pendant dix ans. Pouvez-vous revenir sur la genèse de ce projet ?

Stephen Markley. Je pensais à la crise climatique comme sujet d'une histoire quand j'étais encore à l'université, c'est-à-dire vers 2004-2005. Plus j'y réfléchissais, plus je me rendais compte que ce serait le thème qui allait définir ma vie d'auteur (j'envisageais de plus en plus sérieusement de le devenir), mais également ma vie tout court, et celle de tous ceux qui m'entouraient. L'enjeu était si important que l'envie d'un grand roman épique a germé, petit à petit. J'ai écrit le tout premier chapitre en 2010. Il ne m'a fallu que douze ans de plus pour écrire et éditer le tout *[rires]* !

N'y a-t-il pas eu un événement plus concret qui aurait servi de déclic ?

S.M. Avec le recul, l'ouragan Katrina *[en août 2005]* a sûrement été le moment où je me suis dit : « Oh ! c'est terrible et c'est réel. C'est vraiment arrivé. » Ce n'était plus une crise dont on se doutait qu'elle arriverait bien un jour, mais plus tard. C'était là.

MICHAEL AMICO/ALBIN MICHEL

Je crois que j'étais en première année à l'université. Les images étaient tellement choquantes… Il y a eu cette sensation d'étrangeté d'un monde qui n'était plus comme il aurait dû être.

Comment vit-on pendant tout ce temps avec un tel roman en tête ? D'autant que vous avez écrit *Ohio* pendant cette période…

S.M. Honnêtement, ça a été un exercice vraiment effrayant *[rires]* ! J'ai passé beaucoup de nuits à regarder le plafond jusqu'à 4 heures du matin ! J'écrivais sur cette chose terrifiante (la catastrophe climatique), et plus j'avançais, plus le danger se rapprochait, devenait réel, plus il y avait de tempêtes, de cyclones, d'incendies gigantesques… Donc, oui, rester équilibré, ne pas laisser cette peur me submerger, c'était un véritable défi. Mais, vous savez, quand on travaille sur ces questions globales, on en vient à se sentir petit, impuissant et désespéré face à tout cela. J'ai donc passé beaucoup de temps à simplement essayer de rester calme et m'assurer que je m'amuse toujours à écrire. Et comme, entre-temps, j'avais écrit et publié *Ohio [paru en 2018 aux États-Unis]*, je vivais enfin mon rêve : être un écrivain, avec un roman qui a eu un certain écho. Je pouvais mettre ma peur de côté…

Pour imaginer vos personnages, les événements du livre, les données scientifiques ou techniques, vous avez rencontré nombre de personnes dans différents domaines. Comment les avez-vous contactées ?

S.M. J'ai toujours su que le livre devait être raconté sous de nombreux angles. J'avais besoin de personnes dans la politique, dans l'activisme, j'avais aussi besoin de climatosceptiques, ou encore d'autres ayant simplement une vie ordinaire difficile. Cet éventail me donnerait une vision à 360 degrés de la crise, mais aussi de la société, de la façon dont j'allais projeter l'avenir et comment il serait façonné. J'ai juste envoyé des mails à tous ceux à qui je pouvais penser. Au début, mes demandes passaient inaperçues *[rires]*, mais après la parution de mon premier roman, j'ai eu des réponses. Vous savez, beaucoup de gens apprécient de rencontrer quelqu'un pour simplement discuter de leur travail. Certains exercent dans des domaines si ésotériques, obscurs, minuscules, que personne ne leur pose de questions. Quand j'arrivais, ils étaient heureux de partager. Ça a été l'une de mes périodes préférées… Ensuite, le défi a été de fictionner tout ça. De faire un thriller de toute cette urgence politique, de ces données techniques et scientifiques si difficiles à comprendre. Si le livre est si gros, c'est parce que je l'ai chargé de tous les détails possibles.

> « C'EST TOUTE LA SOCIÉTÉ INDUSTRIELLE QU'IL FAUDRAIT CHANGER, ET TRÈS RAPIDEMENT, POUR QU'IL Y AIT UN EFFET ET DONC UN CHANGEMENT »

En quoi cette expérience a-t-elle modifié votre comportement écologique ?

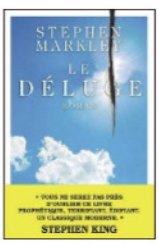
S.M. Je ne suis pas sûr que ça ait changé mon attitude sur ce point, car je pense que modifier nos comportements individuels ne sera pas suffisant. C'est toute la société industrielle qu'il faudrait changer, et très rapidement, pour qu'il y ait un effet et donc un changement. C'est d'ailleurs pour cette raison que j'ai voulu une protagoniste (Kate Morris) qui aille agir directement là où se situent les leviers : avec les gens qui font les lois. La seule solution, c'est de faire bouger les grandes institutions très rapidement. C'est vital.

Voilà pourquoi je crois que vérifier nos bilans carbone et nos émissions de pollution, individuellement, ne suffit pas. Je mange du poulet au lieu du bœuf, je conduis une voiture électrique, mais je ne pense pas que ça vaille grand-chose. En plus, ça fait le jeu de la centaine de grandes entreprises qui consomment la majorité des énergies fossiles. Si le succès du livre m'a permis de plaider en faveur d'une action contre la crise climatique, je ne suis pas là pour être Kate Morris.

Quels sont vos projets ?

S.M. J'ai deux projets en préparation *[rires]* ! Le premier est un recueil de nouvelles. J'en ai écrit quatorze, mais toutes ne seront pas dans le livre– j'avais besoin d'une pause après les 1 000 pages du *Déluge*. Et j'ai trouvé le début de mon prochain roman, que je vais commencer bientôt. Une autre sorte d'épopée. Un autre gros livre, plein de noirceur et de folie ! ■

Propos recueillis par Hubert Artus



RTL

LE DÉLUGE
STEPHEN MARKLEY
ALBIN MICHEL

L'AVIS DU LIBRAIRE

« Un roman de politique-fiction »

GRÉGOIRE COURTOIS - LIBRAIRIE OBLIQUES - AUXERRE (YONNE)

« Ce genre de pavé ne "marche" pas, d'habitude. Mais celui-ci a été immédiatement identifié, aussi bien par un lectorat féru de littérature américaine que par un public concerné par les questions environnementales. J'ai toujours présenté *Le Déluge* comme un roman de politique-fiction, au sens d'une réflexion autour des problèmes éthiques et politiques auxquels sont confrontés la multitude de personnages, avec leurs différentes couleurs politiques ou leurs engagements associatifs. Ce n'est pas un récit catastrophe du genre hollywoodien. Il y a des scènes de destruction, mais ce n'est pas l'intérêt majeur. On n'est pas en train de lire une thèse. Stephen Markley insiste beaucoup sur le caractère romanesque de son travail. Il a envie de faire œuvre utile, mais il crée et développe des personnages. Il est venu chez nous en septembre. Lors de cette rencontre, nous avions à la fois notre public littéraire traditionnel et des militants associatifs, qui ont été convaincus et charmés par la personne. La salle était pleine, c'est-à-dire une petite centaine de personnes. »

Propos recueillis par H.A.

BARBARA KINGSOLVER

La voix des *rednecks*

La colauréate du Pulitzer 2023 est une romancière atypique: issue de l'Amérique pauvre, rurale et trumpiste, elle s'en félicite au lieu de s'en plaindre.

Régulièrement citée pour le Nobel, l'Américaine Barbara Kingsolver a obtenu, en guise d'apéritif, le prix Pulitzer 2023 pour le génial *On m'appelle Demon Copperhead*, qui reprend par le menu la trame du *David Copperfield* de Dickens et la transforme en plaidoyer pour ces États déshérités dont l'Amérique favorisée des côtes est et ouest se moque copieusement. Comme quoi on peut être une intellectuelle démocrate, plus portée sur la théorie darwinienne que sur la providence divine, et prendre fait et cause pour des personnes qui pensent exactement le contraire.

Nous l'avions rencontrée, début 2023, dans les locaux d'Albin Michel: une grande belle dame aux cheveux gris et au regard pétillant, capable de tirer de nos questions confuses des réponses d'une clarté professorale. Oui, l'histoire de ces États déshérités qui avoisinent les Appalaches est celle d'une longue exploitation, entamée par les compagnies minières qui sous-payaient leurs employés locaux et les maintenaient dans l'ignorance, et poursuivie par les entreprises pharmaceutiques qui ont arrosé ces régions d'opioïdes après d'efficaces études marketing. Oui, elle a écrit *Demon Copperhead* à la fois par amour pour Dickens et pour les siens, et en réaction au mépris de l'Amérique cultivée. Oui, ce mépris est pour elle chose dangereuse: il pousse des milliers de braves gens dans les bras de Donald Trump. Oui, elle est une scientifique, elle a donc conçu son livre scientifiquement, mettant à plat la structure du roman de Dickens, et remplaçant ses événements par des équivalents contemporains de son invention. Et pour quel résultat!

Jeune adolescent issu d'une mère junkie et d'un père inconnu, Demon est un *melungeon*, qui doit sa peau brune et ses yeux verts aux amours des premiers esclaves en fuite et des colons blancs misérables. Il habite un monde où les drogues dures sont partout: dans la caravane de sa mère, dans la ferme où l'enverront les minables services sociaux, chez son voisin et meilleur ami, sur les terrains de sport où, après bien des tribulations, il finira par briller. Mais Demon a d'autres talents: il sait dessiner, et il sait raconter. Et, comme Barbara Kingsolver, il va s'en servir pour restituer à ceux qui l'entourent leur fierté piétinée. Tout cela est narré dans une langue extraordinaire, orale, juvénile, et puissamment évocatrice, comparable à celle que Romain Gary inventa dans *La Vie devant soi*. Une langue que Barbara Kingsolver a élaborée en empruntant au parler imagé des siens. Sans jamais le tourner en caricature, mais, au contraire, en le hissant vers la littérature. Quand l'art et l'humanisme se fondent à ce point, il est difficile de ne pas applaudir… ■

Alexis Brocas

ON M'APPELLE DEMON COPPERHEAD
BARBARA KINGSOLVER
ALBIN MICHEL

LA RÉVÉLATION Génération désenchantée

Dans la tourmente de la Russie post-soviétique, où la recherche de liberté est entravée par les vestiges d'un héritage plombant, se dessine le portrait d'une génération en quête de sens. Entre 1995 et 2013, Jénia, Ilia et Dacha, trois cousins, naviguent dans ce monde en pleine mutation. Jénia, brillante mais tiraillée par les attentes familiales, voit ses rêves d'émancipation compromis. Ilia, garçon à l'âme rebelle, tente de briser les chaînes d'un avenir sombre, tandis que Dacha, la mal-aimée, endure des violences conjugales

exacerbées par l'alcoolisme. La toile de fond de leur existence est tissée de peur et d'incertitude engendrées par un capitalisme sauvage et des attentats terroristes qui font de cette époque une *« saison toxique pour les fœtus »* – d'où le titre. À travers ces destins entrelacés, la romancière russe, née en 1986, offre une réflexion profonde sur la solitude et les compromis moraux auxquels la génération Y russe est confrontée. Sa radicalité, portée par une écriture sobre, en a fait la grande révélation de l'année. ■

Simon Bentolila

SAISON TOXIQUE POUR LES FŒTUS
VERA BOGDANOVA
ACTES SUD

EVAN KAFKA, ALL RIGHTS RESERVED/ALBIN MICHEL - ALEXANDRA EREMINA/ACTES SUD

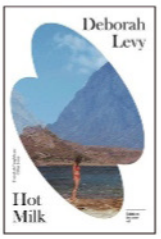
DEBORAH LEVY

Sous le soleil andalou

Explorant les relations mère-fille, la Britannique fait naître sous sa plume une ambiance inquiétante.

Après *Sous l'eau* en 2015, *Hot Milk* est la deuxième fiction de Deborah Levy à être publiée en France. On y reconnaît dès la première page le style de l'écrivaine britannique, célèbre pour sa trilogie autobiographique « vivante » (*Ce que je ne veux pas savoir* et *Le Coût de la vie*, prix Femina étranger 2020, suivis d'*État des lieux*) : le goût des situations bizarres et des personnages tordus, les images aussi incongrues qu'évocatrices, et cette phrase brève et fluide que l'on suit où qu'elle nous mène.

Hot Milk nous plonge dans une mer envahie de méduses, aux côtés de Sofia, 25 ans, doctorante en anthropologie et serveuse, et de sa mère, Rose, 59 ans, frappée par un mal mystérieux, qui l'empêche de marcher seule. Les deux femmes sont venues de Londres pour que Rose soit prise en charge dans une clinique privée, tenue par l'étrange docteur Gómez. Amateur de poulpe, il invite ses patients à déjeuner et travaille avec sa fille, une kinésithérapeute qui sent la vodka. Ses méthodes douteuses n'empêchent pas qu'il voie juste : Rose souffre de mélancolie, et Sofia d'avoir une mère pareille. Entre deux baignades dangereuses, la jeune femme fait la connaissance d'Ingrid Bauer, une Allemande qui la met au défi de vivre ses propres désirs. Il règne sur ce roman une ambiance inquiétante et excitante, qui fait penser aux films de Pedro Almodóvar, et à laquelle l'adaptation au cinéma de Rebecca Lenkiewicz, en 2025, devrait rendre justice. ■ **Gladys Marivat**



HOT MILK
DEBORAH LEVY
SOUS-SOL

Souvenirs de guerre

De 1971 à 1973, António Lobo Antunes a été médecin militaire en Angola, au plus fort de la guerre d'indépendance contre le Portugal. Cette expérience a imprégné toute son œuvre, depuis ses premiers romans jusqu'à ce nouveau livre, où il revient sur les violences et le traumatisme de la guerre. Trois personnages prennent la parole, tous venus de ce pays d'Afrique australe, tous en exil à présent : la fille d'un planteur, un ex-fonctionnaire, un retraité de l'armée portugaise. On retrouve le style d'Antunes, incantatoire, musical, tumultueux, comparable aux mouvements de la mer, et sa ponctuation caractéristique d'où le point est banni. *L'Autre Rive de la mer* est une expérience de lecture exigeante, qui réclame du lecteur un engagement complet, mais lui fait entrevoir en échange un univers d'une richesse incomparable. ■ **Jean Hurtin**

L'AUTRE RIVE DE LA MER
ANTÓNIO LOBO ANTUNES
CHRISTIAN BOURGOIS

SUCCÈS

BILLY SUMMERS
STEPHEN KING
ALBIN MICHEL

Où le « King » s'empare du destin d'un tueur à gages éthique, lecteur de Zola et tenté par l'écriture, qui accepte le boulot de trop… Roman à suspense, roman d'amour (platonique) et leçon d'écriture, *Billy Summers* mérite de compter parmi les joyaux de la veine réaliste de l'auteur américain, célébré depuis quarante ans pour ses œuvres fantastiques.

AMERICAN MOTHER
COLUM McCANN, DIANE FOLEY
BELFOND

Cette *« mère américaine »*, c'est Diane Foley, mère de James, journaliste assassiné par Daech en 2014. Une mère qui a voulu comprendre les bourreaux de son fils – ce qui ne revient pas à leur trouver des raisons – et a été capable de les regarder en face sans faiblesse, soutenue par sa foi. La plume humaniste de Colum McCann lui rend justice.

LES RÈGLES DU MIKADO
ERRI DE LUCA
GALLIMARD

Un ancien horloger hiverne sous une tente en pleine montagne et passe le temps en jouant au Mikado. Une jeune gitane fuyant un mariage arrangé vient le rejoindre dans sa solitude. Un dialogue s'installe, et le roman devient conte existentiel, fondé sur l'ancien jeu du mikado, jadis utilisé pour prédire l'avenir, et dont Erri De Luca tire une métaphore à usages multiples.

UN MÉTIER DANGEREUX
JANE SMILEY
RIVAGES

La Californie au XIXe siècle. Entraînée par un mari plus âgé et maltraitant à Monterey, ville sans loi, Eliza se retrouve seule quand celui-ci décède. Elle devient prostituée. Bientôt, avec son amie Jean, elle tente de retrouver la personne qui massacre leurs semblables. Et, ainsi, la grande Jane Smiley, Prix Pulitzer 1992 et reine du roman historique, parvient à raconter le versant féminin de la ruée vers l'or. A.B.

SHEILA BURNETT/ÉDITIONS DU SOUS-SOL

3 QUESTIONS À...

PETER STAMM
« Saisir l'essence des personnages »

Comment qualifieriez-vous la quête que sonde *L'Heure bleue* ?
J'ai souhaité saisir l'essence des personnages. Andrea aimerait réaliser le portrait de cet écrivain, mais comment caractériser cet homme, sa vie et son travail ? Pour cela, j'ai sondé l'autofiction. Aujourd'hui, beaucoup de gens racontent leur existence, mais est-ce que cela dit réellement quelque chose d'eux-mêmes ? Je crois qu'il y a plus de moi dans toutes mes fictions que dans tout ce que je pourrais écrire sur ma vie ! Andrea, quant à elle, se cherche probablement elle-même.

Dans ce jeu entre réalité et fiction, y a-t-il un personnage du roman dont vous vous sentez proche ?
J'aime considérer la réalité et la fiction comme un continuum. Puisque je doute de la réalité, tout dans le roman et dans ma vie n'est que partiellement réel ou fictif. Bien que Richard Wechsler soit celui qui me ressemble le plus extérieurement, je me reconnais plus dans le personnage d'Andrea. Elle m'est plus sympathique que l'auteur un poil pompeux. Je crois, d'ailleurs, qu'elle est l'un des premiers personnages que je pourrais faire apparaître de nouveau dans un texte.

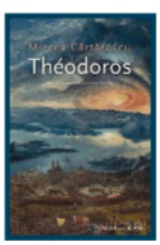
Qu'est-ce qui vous a le plus surpris au fil de l'écriture ?
J'ai me suis surpris quand, au tiers du livre, j'ai eu l'idée de faire mourir mon personnage principal. Cela a donné des ailes à mon écriture. J'aime m'imposer des obstacles, plus ils sont difficiles à surmonter, plus l'écriture est stimulante, et agréable. **Propos recueillis par Marie Jouvin**

L'HEURE BLEUE
PETER STAMM
CHRISTIAN BOURGOIS

Une vie pour un empire

Si l'on voulait résumer les 600 pages très denses de *Théodoros,* qu'a publié cette année Mircea Cărtărescu, on pourrait dire qu'il s'agit de l'histoire d'un garçon d'Europe centrale parti de rien, s'étant rêvé un destin d'empereur pour avoir toujours été fasciné par Alexandre le Grand, et qui a fini par régner sur… l'empire d'Éthiopie, sous le nom de Théodoros, avant d'être tué par l'armée britannique. Mais ce ne serait pas rendre justice à l'énorme fresque imaginée par l'auteur que de la réduire à cette intrigue linéaire, librement inspirée de l'histoire du négus Téwodros II, qui gouverna l'Éthiopie dans les années 1860. Ce livre est en fait un labyrinthe. Saturé de références historiques, mythologiques et littéraires, des *Mille et Une Nuits* à *Salammbô*, il est truffé de portes secrètes et de couloirs latéraux. Toutes les époques s'y rencontrent, et pour ainsi dire tout l'univers. Inutile de préciser qu'on s'y perd facilement : les lecteurs que le brouillard rebute préféreront passer leur chemin. Les autres s'immergeront dans ce roman-monde hors du commun dont le succès public et critique rapproche un peu plus l'écrivain roumain du prix Nobel, pour lequel son nom est depuis longtemps cité. ■

Bernard Quiriny



THÉODOROS
MIRCEA CĂRTĂRESCU
NOIR SUR BLANC

Le palais des souvenirs

Hernan Diaz et son Pulitzer l'an passé, Justin Torres et son National Book Award cette année. Les Éditions de l'Olivier ont un certain flair, quand il s'agit de miser sur les auteurs étrangers. On se souvient de la déflagration causée par *Vie animale* (2012), le premier roman de Justin Torres. Fresque familiale, confession autofictionnelle sur l'éveil de l'auteur à son homosexualité, ce dernier frappait en plein cœur, tout en refusant la tradition linéaire du roman. *Blackouts* poursuit cette entreprise fragmentaire à coups de notes manuscrites, de photos en noir et blanc, de voix et de récits qui s'enchevêtrent. Dans l'intimité du Palais, un complexe résidentiel reconverti en refuge pour la communauté LGBT, Nene, un jeune d'origine portoricaine, est au chevet de Juan, un ancien compagnon de malheur avec qui il avait été interné. Malade, ce dernier lui raconte par bribes les souvenirs de son passé et lui demande de poursuivre son œuvre en faisant revivre le travail de Jan Gay, une figure bien réelle, anthropologue lesbienne, pionnière des études sur le sexe dans les années 1930. Entre fiction et réalité, narrateur et romancier se mettent alors à fusionner. Bouleversant. ■

Léonard Desbrières

BLACKOUTS
JUSTIN TORRES
L'OLIVIER

SILVIU GUIMAN/ED. NOIR SUR BLANC – JJ GEIGER/L'OLIVIER

DAHLIA DE LA CERDA ▪ SARA MESA ▪ SAMANTA SCHWEBLIN

De drôles de dames

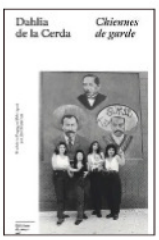
Dans le sillage de Mariana Enríquez, trois autrices hispanophones jouent brillamment avec les codes. Quand elles ne les dynamitent pas franchement.

La première est mexicaine, et elle n'a pas 40 ans. Dahlia de la Cerda est écrivaine, journaliste, activiste, et son premier livre, *Chiennes de garde,* est une déflagration. Treize femmes, treize « je », treize uppercuts – ça secoue sec ! Le Mexique est depuis trop longtemps une terre gorgée de sang, soumise aux cartels. Corruption, enlèvements, mises à mort… Quand ça pue trop la testostérone, on ne se bouche pas le nez, on fonce dans la mêlée. De la Cerda donne la parole au prétendu beau sexe : des riches, des fauchées, des féroces, des sorcières, des prêtes à tout. La peur change de camp. La violence, non – elle était déjà partout. Lancées à cent à l'heure, les « chiennes de garde » vivent comme si demain n'existait pas. Imprégné de magie, hautement politique, son ouvrage brûle les mains et électrise.

Changement de décor avec la prolifique Sara Mesa, née à Madrid en 1976, romancière reconnue, grandie dans l'ombre d'un père *control freak* et sauvée, notamment, par Kafka, le maître du refus. La « *famille* » de son livre est une prison dorée et Damian, le père despote, est l'ambiguïté faite homme. Obsédé par Gandhi, prônant la bienveillance mais convaincu de sa supériorité, il est l'ennemi du secret, de l'imagination, du bonheur même, et entend imposer ses délirants diktats à sa femme et à ses quatre rejetons. « *Avec lui, fonder une famille signifiait démarrer un Projet dont la finalité ultime les transcendait en tant qu'individus car elle visait le progrès social.* » Et ce sera tout ? Pour lutter contre la pesanteur de cette idéologie mortifère, chacun développe ses stratégies : mensonge, résignation, évitement, hypocrisie… Une réussite ! La démonstration est d'autant plus brillante que Sara Mesa évite la dramatisation outrancière et, jouant avec la chronologie, montre les effets pervers de tout système, quel qu'il soit, à travers le temps.

Sept maisons vides, recueil de nouvelles de Samanta Schweblin, arrive en français neuf ans après sa parution en Argentine. Il a été couronné en 2022 par le National Book Award du meilleur livre étranger. Il y est question d'intérieurs inquiétants, de normalité fissurée, de personnages en quête de sens, non pas seulement pour eux, mais en général. Flirtant sans cesse avec le fantastique sans jamais y verser, ses histoires fascinent par leur méticulosité perverse. Des enfants disparaissent, une petite fille sans culotte suit un inconnu, une femme jette dans le jardin de sa voisine les vêtements de son défunt fils, une vieillarde aspirant à la fin, sentant le monde lui échapper, classe, trie, surveille, étiquette – en vain. « *Elle ne mourrait jamais, car pour mourir elle devait se rappeler son prénom, qui était aussi celui de leur fils.* » L'étrangeté est là, au cœur de nos relations, explique l'autrice dans un entretien en ligne, « *dans nos tentatives presque toujours maladroites de communiquer, de nous entraider, de nous comprendre* ». ■

Fabrice Colin



CHIENNES DE GARDE
DAHLIA DE LA CERDA
SOUS-SOL

LA FAMILLE
SARA MESA
GRASSET

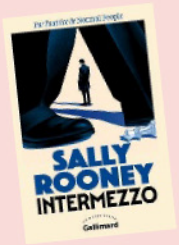
SEPT MAISONS VIDES
SAMANTA SCHWEBLIN
GRASSET

FRANCESCA JONES/ÉDITIONS DU SOUS-SOL – SONIA FRAGA/GRASSET – MAXIMILIANO PALLOCCHINI/GRASSET

ET AUSSI...

INTERMEZZO
SALLY ROONEY
GALLIMARD

De part et d'autre d'*Intermezzo*, deux frères aux échanges difficiles : Peter, 33 ans, avocat dont la stature masque mal la souffrance *« avec laquelle il se réveille chaque matin »* ; et Ivan, 22 ans, génie supposé des échecs, peu à l'aise en société. Sally Rooney nous les présente à la mort de leur père, forcés de se déplacer en eux-mêmes et dans leurs liens avec les femmes aimées. Au moyen d'une narration alternée, Rooney traduit de nouveau dans les moindres détails la langue intérieure de ses personnages, qui agrège questionnements, sentiments, impressions. Si l'omniscience de l'autrice irlandaise restreint parfois nos interprétations, reste le magnétisme d'un quatrième roman, peut-être son plus sensuel, qui décortique l'attirance, le désir et le plaisir dans tous leurs effets. **J.S.**



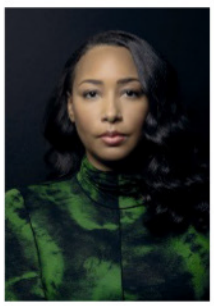
UN JOUR D'AVRIL
MICHAEL CUNNINGHAM
SEUIL

Prix Pulitzer 1999 pour *Les Heures*, adapté avec succès au cinéma par Stephen Daldry, l'écrivain américain Michael Cunningham poursuit sa recherche sur l'intimité et le temps avec ce huitième roman, *Un jour d'avril*. La chronique des heures troublées d'une famille, un 5 avril. On rencontre les personnages en 2019, dans leur maison de Brooklyn : Dan et Isabel, qui s'éloignent l'un de l'autre, leur fils Nathan et leur fille Violet, qui font semblant de ne rien voir, et l'oncle Robbie, qui vit dans un monde virtuel. Au moment du confinement de 2020, la maison se referme sur eux comme un piège. En 2021, tout bascule.
Un roman sur l'effritement de l'amour et de la réalité, nourri de psychanalyse.
Gladys Marivat

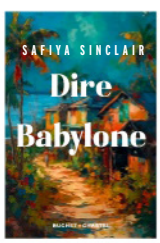
LA POLÉMIQUE **SAFIYA SINCLAIR**

Les rastas sont-ils machistes ?

La poétesse narre son enfance en Jamaïque au sein d'une minorité malmenée, et son émancipation par les mots.



Aux maigres échos éclairant la condition des femmes noires et des femmes rastas en Jamaïque, l'écrivaine et poétesse Safiya Sinclair ajoute un récit essentiel et passionnant, *Dire Babylone*, témoignage sans fard salué à sa sortie. Elle y raconte l'histoire de sa famille, liée à celle de son pays – marqué, derrière l'image de carte postale, par les inégalités et les discriminations – et, surtout, se réapproprie la sienne. *« À chaque mot, je changerai le destin de cette femme rasta. »* Cette figure hante Safiya depuis qu'elle a décidé de fuir son père. Musicien reggae dont la carrière n'est qu'échecs, ce dernier impose à sa famille les règles et préceptes d'une branche stricte du rastafarisme, seule voie possible pour se protéger de Babylone, c'est-à-dire de la police, du gouvernement jamaïcain, de *« l'idéologie occidentale,* [du] *colonialisme et* [du] *christianisme ». « Plus perméables à la corruption morale parce qu'elles* [ont] *leurs règles »*, les femmes rastas, pour la plupart, sont reléguées au foyer, *« leurs envies bridées »*, traitées d'*« impures »* si elles portent un pantalon, mettent du vernis, écoutent du dancehall… C'est tout le paradoxe d'un mouvement qui prêche *« l'indépendance et l'unité des Noirs »*. À mesure qu'elle grandit, Safiya s'oppose à « Moi l'Homme ». La poésie, dont sa mère lui transmet l'amour, sera un baume – contre la violence du père et bien plus, car elle rencontre racisme et sexisme également aux États-Unis. Machistes, les rastafaris ? Pas plus, pas moins que Babylone. ■ **Juliette Savard**



DIRE BABYLONE
SAFIYA SINCLAIR
BUCHET-CHASTEL

À l'épreuve du temps

Après un premier roman à succès, *Les Fantômes du vieux pays*, Nathan Hill confirme son talent en explorant avec *Bien-être* toutes les nuances d'une épopée amoureuse entre deux personnages que tout oppose, Jack et Elizabeth. Dans le Chicago austère des années 1990, il poursuit une carrière de photographe tandis qu'elle fait des études de psychologie. À travers leurs fenêtres, ils s'observent, fantasmant sur l'autre. Leur rencontre sera un coup de foudre. Vingt ans plus tard, ils sont toujours en couple, et parents d'un enfant difficile, mais l'achat d'un appartement remet leurs différences sur le tapis. Que reste-t-il de ce bien-être que l'amour devait assurer ? L'Américain signe un très grand roman, à la fois complexe, piquant et palpitant, sur les dynamiques de nos relations. ■ **Marie Jouvin**

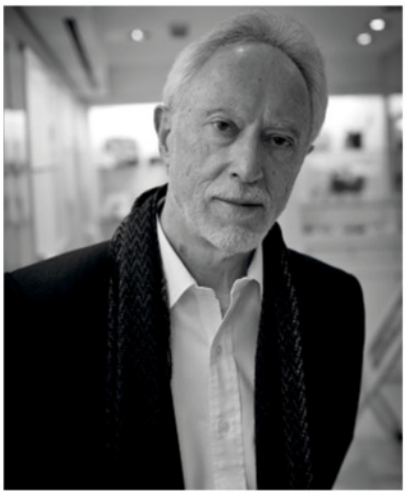
BIEN-ÊTRE
NATHAN HILL
GALLIMARD

BEOWULF SHEEHAN/BUCHET-CHASTEL

J. M. COETZEE

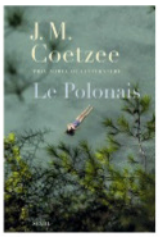
Tant de dissonances

Il est polonais, elle est espagnole. Une génération et une langue les séparent. L'auteur nous plonge dans les méandres de leur relation et des sentiments humains.



Le nouveau livre de J. M. Coetzee se présente sous un format inattendu : un roman bref, presque une novella, qui dans certains pays a été publié à l'intérieur d'un recueil de nouvelles. Le texte lui-même est découpé en de courts paragraphes numérotés, écrits avec un souci de la concision qui va parfois jusqu'aux phrases nominales. L'intrigue ? C'est une histoire d'amour, une histoire d'amour sans coup de foudre. L'héroïne, Beatriz, est une grande bourgeoise barcelonaise d'environ 50 ans, encore belle, un peu lasse, membre d'une association qui organise des événements culturels. Elle se retrouve à devoir accueillir un pianiste polonais, spécialiste de Chopin, invité à donner un concert. Il est plus vieux qu'elle de vingt ans, porte un nom imprononçable (Witold Walczykiewicz) et ressemble à l'acteur Max von Sydow. Comme il ne parle pas l'espagnol ni elle le polonais, ils échangent en anglais, langue qu'il maîtrise mal, d'où des phrases bancales et solennelles qui tournent au *running gag*. La soirée se passe bien, elle le reconduit à son hôtel, indifférente et charmée à la fois. La semaine suivante, elle reçoit de lui un CD. Puis un mail, car, de retour en Espagne pour une master class, il voudrait la revoir. Elle s'agace : hors de question, pour qui se prend-il, etc. Mais elle l'invite dans sa maison de vacances à Majorque…

Derrière ce flirt un peu léger se cache un roman sur la mésentente et la communication. Comment se parler, se comprendre, quand on est issu, comme les deux personnages, de planètes si différentes ? Le langage de la musique n'a pas vraiment fonctionné, elle n'a pas aimé sa façon de jouer Chopin, froide et détachée. Le langage parlé ne marche guère mieux : outre que Witold n'a aucun humour, sa maîtrise insuffisante de l'anglais prive leur conversation de naturel. L'écriture, alors ? C'est la voie qu'il empruntera bientôt pour entrer en contact avec elle, à travers une série de poèmes dont elle ne découvrira l'existence qu'après sa mort. Des poèmes en polonais, donc impénétrables pour elle, mais qu'elle s'efforcera de traduire pour en percer le sens. Mineur sans doute dans l'œuvre du Prix Nobel de littérature 2003, *Le Polonais* possède néanmoins le charme d'un objet littéraire singulier, et la densité d'un authentique roman, ramené à l'essentiel. ■ **Bernard Quiriny**



RTL

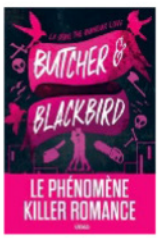
LE POLONAIS
J.M. COETZEE
SEUIL

• ROMANCE

L'amour dans le sang

Il est parfois délicieux de casser les codes de la *new romance* en bonne et due forme, en recourant à un sous-genre déjanté. *Butcher & Blackbird*, premier opus de la trilogie *The Ruinous Love*, a ce qu'il faut de trash, tout en mêlant à sa palette de la passion et de nombreuses scènes de sexe remarquablement construites. Best-seller du *New York Times* et immense succès grâce au réseau social TikTok, ce titre venu d'outre-Atlantique n'est pas passé inaperçu dans l'Hexagone. S'il rencontre çà et là quelques boyaux fumants et de multiples asticots au contact des « *pires saloperies que la société fait remonter des tréfonds de l'enfer* », le texte de l'écrivaine canadienne trouve un parfait équilibre

au sein de ses multiples nuances littéraires. Ce n'est donc pas sans surprise ni curiosité que l'on suit les péripéties de l'Orbitèle et du Boucher de Boston, autrement dit Sloane et Rowan, dans leur activité professionnelle peu commune de tueurs à gages. Brynne Weaver fait admirablement graviter cette romance violente autour de deux antihéros complices et rivaux, attachants et perturbants, qui brouillent en permanence les repères éthiques auxquels le lecteur s'attache parfois. Le rythme intense offre peu de temps morts, lesquels muent bien souvent en des moments de grande sensualité. Un contraste narratif complexe qui ne manque décidément pas de sensations fortes. ■ **M.J.**



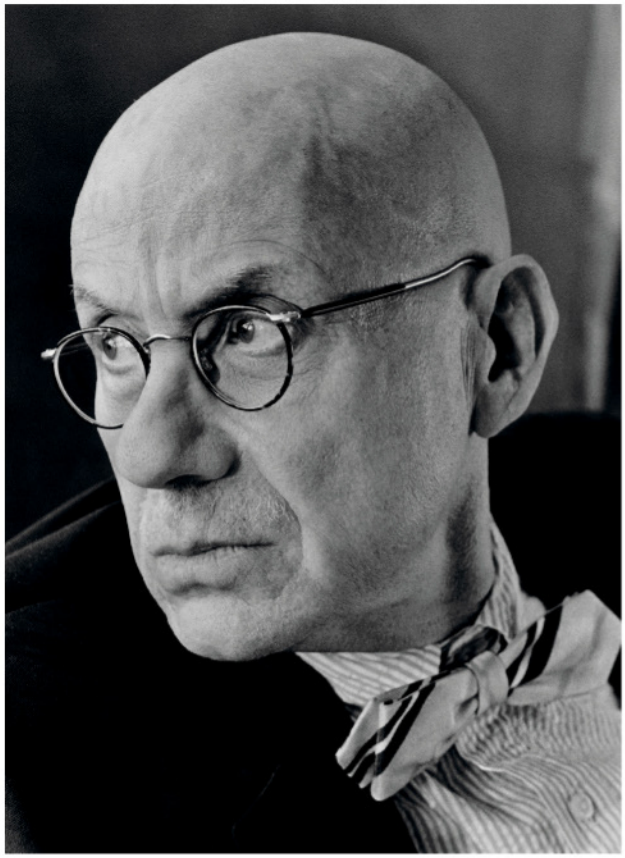
BUTCHER & BLACKBIRD
BRYNNE WEAVER
SEUIL/VERSO

MALBA BUENOS AIRES/SEUIL– DR

JAMES ELLROY

Une femme à surveiller

Marilyn était l'obsession de l'écrivain depuis longtemps. Dans son dernier roman, elle est partout. *Les Enchanteurs* est aussi réjouissant, énervant, enthousiasmant que ses meilleurs livres.



Revoilà Otash. Ex-flic en disgrâce de la police de Los Angeles, devenu enquêteur privé ainsi que pourvoyeur de ragots pour *Confidential,* un magazine de potins et de scandales. Il prétendait avoir espionné Rock Hudson et avoir écouté Marilyn Monroe alors qu'elle mourait. Vrai? Faux? On ne le saura pas, car, si Freddy Otash a bien existé, il est décédé en 1992, à 70 ans. Cette année-là, James Ellroy commençait à devenir l'écrivain célébré, vénéré qu'il est aujourd'hui (en France, on l'a encore vérifié lors de sa venue, à l'automne). Ses mots, ses prises de position outrancières ont fait de lui un écrivain autant qu'un personnage. On mesure mieux pourquoi Freddy Otash l'a intéressé à ce point, ce personnage interlope incarnant à peu près tout ce que pense James Ellroy au sujet de l'Amérique des années 1960: corruption à tous les étages chez les policiers comme chez les politiciens, dépravation et glamour à Hollywood…

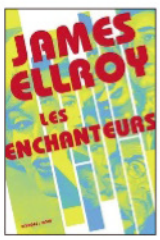
De sorte que cette personne réelle est devenue un protagoniste de ses histoires. Personnage secondaire dans *American Tabloïd* (1995), on l'avait vu dans la novella *Extorsion* (2014), devenue roman huit ans plus tard (*Panique générale*). Ellroy l'aime tant qu'il le remet en selle dans ce troisième volet du *Quintette de Los Angeles*, qui a pourtant peu à voir avec les précédents. On se souvient que *Perfidia* (2015) et *La Tempête qui vient* (2019) se déroulaient en 1942, et portaient sur les immigrés d'origine asiatique après l'attaque de Pearl Harbor. Dans ces *Enchanteurs*, on fait un bond de vingt ans. Et l'on revient aux obsessions ellroyennes: la famille Kennedy, Hollywood, Marilyn. Voilà pourquoi l'écrivain a besoin d'Otash: il lui est à la fois un prétexte, un masque et un miroir.

Le roman commence en août 1962. À Los Angeles, l'été est suffocant. Le 4 août, un corps est trouvé sans vie: celui de Marilyn Monroe. Ceci n'est pas la vraie histoire de la fin de Marilyn, mais sa version exagérément ellroyenne. Pour la première fois, l'actrice est son sujet central et majeur. Nous suivons donc Freddy Otash, missionné pour surveiller la star. Il va la suivre, écouter ses conversations téléphoniques, espionner ses proches, entrer chez elle par effraction. Parfois avec l'aide de flics ripoux, le tout pour le compte de plusieurs personnes: Jimmy Hoffa, le puissant syndicaliste américain connu pour ses liens avec la pègre, mais aussi le FBI, et même Robert Kennedy.

SYMPHONIE POLITICO-CRIMINELLE

Alternant les scènes, brouillant les enjeux, Ellroy concocte une symphonie politico-criminelle sur ressorts. Pour les fidèles de l'auteur, ce roman est du pur Ellroy, d'autant qu'on y retrouve son style minimaliste et pétaradant, mêlant lyrisme, dialogues choc et envolées criardes. Mais peut-être, pour vraiment apprécier *Les Enchanteurs*, faut-il estimer l'œuvre de son auteur, tant il est vrai que celui-ci répète inlassablement les mêmes recettes (racontars, clichés, langage cru). Vrai aussi que, à force de vouloir écrire la contre-histoire et d'être lui-même une star, il invente moins. Alors on prendra de la hauteur, et on admettra que ce type continue de dynamiter la littérature noire, donc de la faire vivre. ■

Hubert Artus



RTL

LES ENCHANTEURS
JAMES ELLROY
RIVAGES/NOIR

MARION ETTLINGER/RIVAGES

CHRIS OFFUTT

Ombres majuscules

Avec *Les Fils de Shifty*, l'Américain peaufine son style et confirme son statut de grand nom du polar, dans le sillage de Faulkner et de Simenon, rien de moins.

Quel écrivain fait le lien entre William Faulkner et Georges Simenon ? Celui qui récolte haut la main le label, certes tout personnel, du meilleur auteur du meilleur polar de l'année : Chris Offutt pour *Les Fils de Shifty* – il avait obtenu le prix Mystère de la critique en 2020 pour *Nuits Appalaches*. La question est sans doute un peu osée, mais on sait les influences et les passages de témoin qui existent entre les romanciers en général et, surtout, entre les « polardeux », qui n'ont cessé de s'alimenter les uns les autres à la fois pour faire corps face à une littérature de rayons chics qui les a longtemps méprisés, et parce que, à force de raconter au fil des années le monde tel qu'il ne va pas bien, ils se suivent main dans la main pour mieux trouver leur propre place.

SANDRA L. DYAS/GALLMEISTER

PAS LÀ POUR JUGER

Chris Offutt, donc, est un écrivain majeur qui explore la nature humaine dans ce qu'elle a de singulier dès lors qu'elle a affaire à des intrigues par trop communes. Ça, c'est pour le costard de Simenon ; le crime, la disparition ou l'enquête et ce qui s'ensuit. En l'occurrence, Mick Hardin, le héros des *Gens des collines*, enquêteur dans l'armée, est revenu soigner une blessure à Rocksalt, Kentucky, son village natal. Sa soeur y est devenue shérif du comté et elle fait campagne pour sa réélection, tandis que Mick accepte d'enquêter sur la mort d'un, puis de deux, fils de Shifty, marraine locale du trafic de drogue. Comme Simenon, Chris Offutt rappelle, évidement en sous-texte, que la littérature n'est pas là pour juger mais pour comprendre les glissements des uns et des autres vers les pays sombres.

Pareil à Faulkner, celui de *Sanctuaire* notamment, Offutt explore l'idée du fatalisme social et du mal qui colle aux bottes, sans pour autant être aussi pessimiste que l'écrivain prix Nobel. On y lit aussi l'Amérique des chemins boueux, des forêts sans lumière, des canapés défoncés. Le quotidien y est souvent résumé à une journée de survie. Mais, hors Simenon et Faulkner, il est maintenant largement possible d'affirmer que Chris Offutt marche dans les pompes de… Chris Offutt, tant sa maîtrise s'affirme. Le romancier dompte le détail et l'ellipse, refuse la dramatisation des péripéties qu'il met en place, raconte ses personnages sans les accabler ni leur trouver d'excuses. Le roman noir de l'année, incontestablement. ■ **Éric Libiot**

MEILLEUR POLAR 2024

LES FILS DE SHIFTY
CHRIS OFFUTT
GALLMEISTER

SUCCÈS

LES DOIGTS COUPÉS
HANNELORE CAYRE
MÉTAILIÉ

Quatre ans après *Richesse oblige*, sept ans après *La Daronne*, Hannelore Cayre confirme qu'elle est maîtresse en surprises. *Les Doigts coupés* nous plonge dans un trou, creusé en Dordogne, pour y installer une piscine. À l'intérieur, une sépulture et des parois recouvertes d'empreintes de mains faites au pochoir. Un site préhistorique. Pour exhumer l'histoire de la sépulture, l'autrice nous ramène 35 000 ans avant notre ère. Basé sur les travaux d'anthropologues féministes, son septième polar est instructif, rageur et bourré d'humour noir. **H.A.**

LES EFFACÉES
BERNARD MINIER
XO

Retrouvailles avec Lucia Guerrero, l'intrépide lieutenante de la Guardia civil apparue il y a deux ans dans l'œuvre de Bernard Minier. *Les Effacées* s'articule autour de deux enquêtes. La première porte sur les meurtres, en Galice, de trois jeunes ouvrières, retrouvées avec un rosaire planté dans le cœur. La seconde nous ramène à Madrid : une proche de la famille royale a été tuée, son corps horriblement sectionné. Du gore, de la perversion, du procédural : un Minier pur jus. Mais, avec Lucia, l'écrivain a aussi trouvé une figure pour incarner sa fibre féministe. **H.A.**

LE SANG DES INNOCENTS
S.A. COSBY
SONATINE

Avec ce troisième roman traduit en France, Cosby s'impose parmi les grands noms actuels du genre. Comme ses livres précédents, *Le Sang des innocents* se déroule dans sa Virginie natale. Direction le comté de Charon, où un nouveau shérif a été élu : Titus Crown, enfant afro-américain du pays. Dans un État au passé esclavagiste, certains tiquent encore. Mais, quand un étudiant prend une prof en otage, avant d'être abattu sans ordre de la police, bien des certitudes et des vérités volent en éclats. Lyrique, engagé, efficace. **H.A.**

3 RAISONS DE LIRE

L'Ère de la supernova

Pour clore en beauté « l'année » Liu Cixin

Avec la double adaptation de son œuvre phare, *Le Problème à trois corps*, en BD mais surtout en série sur Netflix, l'année 2024 a eu des airs de révélation pour le romancier chinois. Mais si, en France, le grand public vient de le découvrir, cela fait déjà de nombreuses années qu'il est une icône pour les amateurs de science-fiction. La première publication française de *L'Ère de la supernova*, en 2003 et qui contribua à forger sa réputation, nous offre un nouvel aperçu de toute l'étendue du talent de ce géant de l'imaginaire.

Pour plonger dans une dystopie troublante

Une étoile, née un demi-milliard d'années plus tôt, à des années-lumière de là, finit sa course dans une incroyable explosion d'énergie. Le spectacle de la supernova est grandiose. Ses conséquences, un peu moins. Car le phénomène stellaire a gagné la Terre et ses retombées ont bouleversé le séquençage ADN de l'humanité au point de précipiter sa fin. Une extinction totale ? Pas tout à fait car, dans quelques mois, les seuls survivants seront les enfants âgés de moins de 13 ans, mystérieusement épargnés par la tragédie génétique.

Pour interroger le futur sous l'angle de la transmission

Face à cette perspective, le monde des adultes s'organise à la hâte en mettant en place un ambitieux passage de relais entre générations. Mais entre rapport biaisé à la technologie, solidarité bafouée et violence systémique, l'inquiétude grandit : que va devenir notre monde aux mains de ces sales rejetons, qui avant de symboliser le futur sont d'abord le reflet du présent et de ses démons ?

Léonard Desbrières

RTL

L'ÈRE DE LA SUPERNOVA
LIU CIXIN
ACTES SUD

ROMAIN LUCAZEAU

De bruit et de Führer

Un récit rétrofuturiste qui confirme la grande maîtrise du genre par l'auteur.

À l'heure des affriolants *trigger warnings* (avertissements), *sensivity readers* et autres objets littéraires transitionnels censés cajoler la psyché fragile du lecteur, *Vallée du carnage,* le nouveau Lucazeau, ressemble à un bras d'honneur. Au programme : cauchemar totalitaire, guerre terminale, viols, pillages, massacres et mutilations… Qu'on se le dise : « *La désolation et la violence forment le tissu fondamental de l'existence.* » Les lecteurs de Schopenhauer se sentiront chez eux. Rien de gratuit, évidemment. Primo, les déflagrations de ce récit rétrofuturiste (pour résumer, une uchronie techno-augmentée mettant en scène des puissances jamais éteintes du monde antique) et d'une intensité hors norme font constamment écho à des horreurs bien contemporaines. Deuxio : le « carnage » est moins ici un moyen qu'une question, consubstantielle à celles des ressorts de l'oppression et de l'appétit insatiable de l'homme pour la destruction. Deux blocs en guerre, l'Occident et l'Orient, Carthage et le Royaume perse – ce dernier dirigé par un tyran mégalomane –, une cité assiégée depuis sept ans (Ecbatane, ville martyre), huit personnages brisés, perdus, aliénés… auxquels l'auteur s'adresse à la deuxième personne, dans une langue précise et glacée. Impitoyable, Lucazeau frappe notre modernité hautaine à coups de marteau d'airain, et maintes étincelles en jaillissent, qui confirment sa place parmi les maîtres incontestés du genre. ■

Fabrice Colin

VALLÉE DU CARNAGE
ROMAIN LUCAZEAU
SEUIL/VERSO

Par le trône et l'épée

De Robert E. Howard à Laurent Mantese, il n'y a qu'un pas. D'ailleurs, difficile de dire non à une dernière aventure de Conan, le roi barbare, d'autant qu'on nous annonce que sa fin est proche. Souverain des Sept Nations, l'homme, autrefois révéré pour sa force hyperbolique, rencontre les problèmes de tout octogénaire. Un kyste au testicule lui provoque une douleur insupportable alors qu'il doit faire face à une menace qui rôde sur le territoire et aux mesquins qui lorgnent déjà son trône. Pour éradiquer le mal qui le ronge, une seule solution : *La Sonde et la Taille*, une opération à vif. Comme une intuition bien amenée, cette épreuve est la première de nombreuses autres, pour lesquelles Conan doit retrouver sa force. L'écrivain villeneuvois amène, dans une plume franche, charnelle et impressionnante, l'ultime combat de ce héros intemporel. Une prouesse littéraire dont on se délecte. ■

Marie Jouvin

LA SONDE ET LA TAILLE
LAURENT MANTESE
ALBIN MICHEL

PIERRE MONETTA/SEUIL

SIGRID BAFFERT ▪ JEAN-MICHEL PAYET

À l'Ouest, la vengeance

Ce western-polar qui mêle humour et émotion met en scène deux gamins qui doivent se débrouiller sur les pistes du Far West sauvage.

Chaussez vos santiags et ajustez votre Stetson avant de démarrer la lecture de ce western poussiéreux et passionnant. Dès le départ, l'écriture ciselée s'affirme puisque nos deux personnages s'appellent Petit et Grand. Petit, c'est le minot, Grand, le plus âgé, avec sa jambe blessée et infectée. Ils pensent être les seuls survivants de l'attaque de *« l'Énorme-l'Affreux-l'Innommable »*, celui qui a tiré sur le vieux fermier Fillmore, qui les avait accueillis dans sa grange avec pas mal d'autres gosses en quête d'un refuge. Pour achever le travail, il l'a d'ailleurs incendiée, cette grange. Alors, les voilà livrés à eux-mêmes, sur les pistes du Far West sauvage, en route vers l'ouest avec leur jument Captain Wynn, à la recherche de la Veuve Edmée, la patronne d'un saloon qui pourra les aider à identifier ce nouvel ennemi. Leur carburant : la soif de vengeance.

Avec *La Danse sauvage d'Harmonie Stark*, Sigrid Baffert et Jean-Michel Payet offrent un western aux allures de polar parfaitement adapté aux jeunes lecteurs. Certaines répliques sont truculentes : *« Ferme ton bec, tu vas prendre froid aux dents. »* Les mots claquent comme les balles d'un pistolet à barillet et l'émotion n'est jamais très loin, notamment dans une fin impeccable. ■ **Mathieu Charrier**

RTL

LA DANSE SAUVAGE D'HARMONIE STARK
SIGRID BAFFERT, JEAN-MICHEL PAYET
L'ÉCOLE DES LOISIRS

Défense de toucher

« *Voici ton corps, il est à toi. Personne n'a le droit de le toucher si tu n'es pas d'accord.* » C'est par ces mots que s'ouvre le livre de Mai Lan Chapiron, trois ans après *Le Loup*, dans lequel elle évoquait l'inceste qu'elle a subi enfant. *C'est MON corps !* se présente davantage sous la forme d'un guide pratique à découvrir dès 3 ans. Les choses y sont décrites factuellement : les seins, les fesses, la zézette… Et le jeune lecteur, interpellé : *« Est-ce que tes copains ont le droit de toucher tes parties intimes ? » « NOOOON. »* Après avoir fait carrière dans la mode puis dans la musique, Mai Lan Chapiron mène désormais ce combat indispensable, alors que 160 000 enfants sont victimes de violences sexuelles chaque année en France. **M.C.**

C'EST MON CORPS !
MAI LAN CHAPIRON
LA MARTINIÈRE JEUNESSE

DR/L'ÉCOLE DES LOISIRS (X2)

SUCCÈS

MÉMOIRES DE LA FORÊT (T. 4). LA SAISON DES ADIEUX
MICKAËL BRUN-ARNAUD, SANOE
(L'ÉCOLE DES LOISIRS)

Rares sont les séries jeunesse qui maintiennent une vraie attente au fil des tomes. C'est le cas de ce quatrième et ultime volet des *Mémoires de la forêt*. Notre Ernest Renard voit son arbre-librairie menacé par une terrible maladie : le croquebois. Alors que son échoppe va bientôt fêter ses 80 ans, le chêne pourrait tomber, il faut le couper. Mais impossible de renoncer aux vieilles œuvres de sa mère Anouchka qui y sont présentées. Archibald va alors avoir une idée : retrouver l'arbre des souhaits, qui peut accomplir des miracles. C'est parti pour une ultime quête pleine de rebondissements. Quand on referme le livre, la nostalgie commence déjà à se faire sentir. M.C.

JE SUIS MOI ET PERSONNE D'AUTRE
BAPTISTE BEAULIEU, QIN LENG
(LES ARÈNES)

Voilà un livre à l'ambition clairement affichée dès sa couverture : *« Apprenons à dire non, soyons nous-même et personne d'autre. »* Après *Les gens sont beaux* et *On a deux yeux pour voir*, Baptiste Beaulieu, médecin généraliste devenu star des réseaux sociaux (et qui écrit par ailleurs des romans pour adultes) revient ici sur l'importance de s'affirmer le plus jeune possible. Dès la première page, le petit Francisco nous interroge : *« Et toi, c'est quand la dernière fois que tu as dit non ? »* Lui qui préfère la corde à sauter au foot a du mal à assumer sa vraie personnalité, de peur de ne pas être aimé et moqué. Mais à force de dire oui à tout, ne risque-t-on pas de s'oublier soi-même ? M.C.

AIMÉE DE JONGH

Sa Majesté des cases

La talentueuse Néerlandaise n'en finit pas de nous surprendre. Après le touchant *L'Obsolescence programmée de nos sentiments*, avec Zidrou au scénario, ou le bluffant *Jours de sable*, elle a sorti cette année une adaptation virtuose de *Sa Majesté des mouches*, à l'occasion des 70 ans du roman de William Golding.

BOB BRUYN/DARGAUD

Aimée de Jongh avait déjà tenté d'adapter *Sa Majesté des mouches* en roman graphique, il y a plus dix ans, en 2013. À l'époque, les ayants droit de William Golding avaient refusé, mais elle a toujours gardé cette idée en tête. Car, malgré une apparente douceur, « *Aimée est une personne très sensible, mais qui sait exactement ce qu'elle veut, elle a une force incroyable* », souligne son éditrice chez Dargaud, Ryun Reuchamps. L'autrice a donc patienté, le temps de signer cinq autres bandes dessinées, avant d'être recontactée il y a deux ans par les mêmes ayants droit qui avaient changé d'avis. « *J'étais heureuse.* Sa Majesté des mouches, *c'est une histoire qui m'est très personnelle* », explique l'autrice, jointe en pleine tournée promotionnelle marathon. « *J'ai lu ce livre à l'école quand j'avais 15 ans, et il m'a traumatisée. C'est la première fois que je ressentais ça en lisant un roman.L'image de la tête de cochon ensanglantée sur le bâton ne m'a jamais quittée.* » Avec son trait si délicat et sa palette de couleurs oscillant entre les verts et les bleus pour les décors de l'île, et le rouge et le noir quand les choses se gâtent, l'autrice livre sa vision de l'histoire, tout en restant très fidèle à l'œuvre originale. Le découpage au cordeau et les cadrages toujours justes nous plongent au cœur de cette bande de gamins perdus au milieu de l'océan, sur leur petite île où la violence structurelle de la société va vite s'imposer. « *J'adore faire des bandes dessinées sur la société, sur l'humanité.* » Et celle-là est une nouvelle pierre à une œuvre dont la justesse et la cohérence s'affinent à chaque nouvelle sortie.

UNE LARGE PLACE LAISSÉE AU DESSIN

C'est en 2018 qu'Aimée de Jongh fait une entrée remarquée dans le monde de la BD franco-belge. Elle publie cette année-là son deuxième roman graphique, *L'Obsolescence programmée de nos sentiments*, avec le Belge

Zidrou au scénario. Une histoire d'amour sensible entre deux sexagénaires percutés par la vie. « *C'est elle qui avait demandé à travailler avec moi,* se remémore le scénariste. *J'ai tout de suite accepté, car je connaissais son travail de dessinatrice humoriste dans la presse hollandaise. Aimée fait parfaitement le pont entre la BD classique et la BD contemporaine.* » Trois ans plus tard paraît *Jours de sable*, dans lequel on suit le reportage d'un photographe américain des années 1930 dans le sud des États-Unis, en plein « *dust bowl* » (tempête de sable), dans une région ravagée par la sécheresse. « *Le grand public et les critiques l'ont découverte avec ce livre* », rappelle Ryun Reuchamps. « *Il y a eu un avant et un après.* » Puis, avec la scénariste Ingrid Chabbert, Aimée publie *Soixante printemps en hiver.* L'histoire de Josy, qui, le jour de son soixantième anniversaire, plante sa famille pour se retrouver et découvrir son homosexualité. Tous ces livres ont un point commun : la large place laissée au dessin. « *J'aime les cases ou les pages sans dialogue, c'est comme une petite pause, un moment de calme pour le lecteur. Pour moi, c'est naturel de dessiner et de raconter des histoires, depuis que je suis toute petite.* » Zidrou complète : « *Le dessin d'Aimée est à son image : ses personnages sont humains, aimants… La personnalité des dessinateurs transpire dans leur trait, c'est leur manière à eux de danser.* »

« UN ŒIL DE RÉALISATRICE PLUS QUE DE DESSINATRICE »

Il faut dire que la dessinatrice de 36 ans a été biberonnée aux arts, et pas seulement au neuvième. « *Mon père était professeur d'art et mes deux parents peignaient. J'ai donc passé mon enfance dans les musées. Ils étaient aussi fans de BD. J'étais entourée de Tintin, Lucky Luke…* » Et, même si elle aime raconter qu'elle aurait rêvé devenir conductrice de camions, car « *c'est un peu la même chose qu'autrice, on reste assise seule toute la journée, avec un peu de musique* », Aimée de Jongh décide finalement, à 18 ans, de suivre plusieurs formations dans l'animation, notamment aux Gobelins, à Paris. « *Je suis contente d'avoir fait ces études-là, je pense que ça fait de moi une meilleure dessinatrice. Quand je découpe mes pages, j'ai plus un œil de réalisatrice que de dessinatrice. Je réfléchis au rythme, au cadrage…* » « *Lorsqu'elle commence un livre, Aimée sait exactement où elle va,* complète Ryun Reuchamps. *Elle sait ce qu'elle veut raconter et comment elle veut le raconter. C'est une personnalité incroyable, à la fois humble et déterminée. Elle a une sensibilité universelle qui lui permet de narrer des histoires qui touchent un large public.* » Certaines images de *Sa Majesté des mouches* restent d'ailleurs en tête longtemps après la lecture de la bande dessinée, comme ce dessin pleine page montrant le petit corps inerte d'un enfant mort sur la plage, la tête dans l'eau, rappelant la tristement célèbre photo du petit Aylan, 3 ans, retrouvé mort sur une plage turque en 2015 et qui avait fait la une des journaux. « *Ce qui est fou,* reprend Aimée de Jongh, *c'est que cette scène est décrite exactement de cette façon dans le roman de Golding, c'était un visionnaire. Ce n'est qu'après que je me suis rendu compte que cette image résonnait tristement avec l'actualité. C'était une scène très dure à dessiner, car je suis toujours très connectée émotionnellement avec mes personnages. Donc, quand ils meurent, ça me touche beaucoup.* » Quant à la suite, « *Aimée va continuer à évoluer. À chaque livre, son dessin est encore plus beau, et ce n'est pas près de s'arrêter* », dit Ryun Reuchamps. Pourquoi pas autour d'une nouvelle adaptation ? « *Mon écrivain favori, c'est John Steinbeck,* revendique l'autrice. *Mais ses écrits sont tellement parfaits que je ne vois pas ce que j'apporterais avec mon monde dessiné. On verra, il me reste encore tant de livres à découvrir…* » ■ **Mathieu Charrier**

SA MAJESTÉ DES MOUCHES
AIMÉE DE JONGH, D'APRÈS WILLIAM GOLDING
DARGAUD

L'AVIS DE LA LIBRAIRE

« Une mise en scène bluffante »

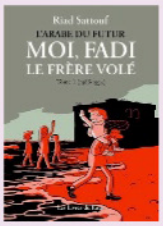
JUSTINE - LIBRAIRIE MATIÈRE GRISE - MONTROUGE (HAUTS-DE-SEINE)

« J'avais découvert Aimée de Jongh il y a trois ans à l'occasion de la sortie de *Jours de sable,* son précédent roman graphique, et j'étais ravie de la retrouver avec l'adaptation de ce classique de la littérature anglaise. C'est sensationnel de redécouvrir cette histoire à travers son dessin, de voir comment elle la raconte et la met en scène. On est pris dans l'engrenage de la violence que subissent ces enfants, survivants d'un crash d'avion échoués sur une île déserte. La mise en scène d'Aimée de Jongh est bluffante et apporte une nouvelle dimension à l'histoire. Elle a une façon très "cinématographique" de découper ses pages, on a l'impression de voir l'histoire se dérouler sous nos yeux. C'est un livre que je conseille à ceux qui n'ont jamais lu le roman original comme aux lecteurs qui aiment les classiques, à partir de 10 ans, et pour tous les fans de romans graphiques, car, même si la couverture pourrait le laisser penser, il ne s'adresse pas seulement à la jeunesse. » **Propos recueillis par M.C.**

AIMÉE DE JONGH/DARGAUD 2024

SUCCÈS

L'ARABE DU FUTUR. MOI, FADI, LE FRÈRE VOLÉ. T. 1 (1986-1994)
RIAD SATTOUF
LES LIVRES DU FUTUR



Voici une histoire de famille qui continue et dont le succès ne se dément pas. Après avoir clos sa saga *L'Arabe du futur,* Riad Sattouf comble un manque personnel et aussi, finalement, artistique : raconter son frère Fadi, enlevé par son père qui l'a conduit en Syrie, son pays, loin de sa famille maternelle. Riad n'a retrouvé son frère que des années plus tard, en 2011, et lui a fait raconter son histoire, qu'il consigne dans cet album, *Moi, Fadi, le frère volé* – deux autres sont prévus. Rien ne change pour que tout change. Si Sattouf adopte le même coup de crayon et le même principe narratif, il donne à cet album, par un jeu de couleurs moins éclatantes et une mise en page plus dense, une émotion particulière qui laisse affleurer la douleur d'une séparation que les frères ont subie. E.L.

REVOIR COMANCHE
ROMAIN RENARD
LE LOMBARD

C'est une bande dessinée que les moins de 20 ans… En 1972 paraissait dans *Le Journal de Tintin* la série western *Comanche,* imaginée par Greg (scénario) et Hermann (dessin), et qui prendra fin en 2002. Comanche est la propriétaire d'un ranch qui, confrontée à mille problèmes, engage un mystérieux cow-boy, Red Dust. Avec *Blueberry,* ce sont les deux grandes sagas western des années 1970, proches du cinéma. Et c'est encore au cinéma que fait penser *Revoir Comanche*, de Romain Renard, qui imagine, vingt ans plus tard, ce que sont devenus Comanche et Red Dust. L'auteur de la trilogie *Melvile* a un coup de crayon ample et incarné. Le scénario est tendu, précis. C'est un beau voyage dans un Ouest qui disparaît peu à peu pour se transformer en mythologie. E.L.

BRECHT EVENS

Jamais sans mon père

Le bédéiste raconte de manière très personnelle et inventive les relations entre un père et son fils, une histoire d'amour toxique et de conspiration.

En janvier, le Flamand Brecht Evens s'installait sur les rayons des librairies avec son (nouvel) album, *Le Roi Méduse.* Cet automne, il s'affichait au Centre Pompidou dans le cadre de l'exposition « La bande dessinée au musée », où il s'agissait de lier, en des influences graphiques et formelles, des peintres (Matisse, Rothko, Bacon, Magritte…) et des auteurs du neuvième art (Dupuy, Meurisse, Mattotti, Lambé…). Le travail de Brecht Evens faisait ainsi écho à celui de Paul Klee (1879-1940), artiste allemand, proche du mouvement Bauhaus, et dont l'univers, parfois énigmatique, s'attache à créer un univers mental, comme une esquisse de l'imaginaire et une réinterprétation de la réalité en des formes parfois géométriques.

La peinture de Klee fonctionne comme autant d'impacts esthétiques, les albums de Brecht Evens également. Surtout, il y a chez l'un et chez l'autre une immense liberté créative, qui, pour Evans, se double d'un souci narratif : raconter une histoire, faire vivre des personnages, créer un monde qui se déploie au fil des pages. *Le Roi Méduse,* peut-être davantage que les albums précédents de Brecht Evens *(Les Amateurs, Les Rigoles),* affirme cette prédominance de la forme dans la construction d'une dramaturgie. Evans suit la relation entre un père et son fils ; relation équivoque, quasi obsessionnelle, qui flirte avec la paranoïa. Arthur a 10 ans et découvre le monde, en tout cas ce que son père veut bien lui en montrer. Mais un jour le père disparaît et Arthur se retrouve seul face à une réalité qui s'accorde peu à l'imaginaire dans lequel il a vécu jusque-là. Il décide de partir à sa recherche et de retrouver le groupe des « Alliés », dont son père ferait partie, et qui combat les « Dirigeants ». *Le Roi Méduse* est un voyage en dehors du temps réel, qui pourtant ressurgit parfois au fil des pages. On a rarement lu, et vu, d'une façon si inventive et si personnelle, comment se construit, ou pourrait se construire, le monde intérieur d'un enfant confronté à une image tutélaire. Brecht Evens fait preuve d'un talent graphique impressionnant à travers cette histoire de relation père-fils. Récit libre, dessin inventif, osé, surprenant, hors norme. Un travail d'artiste, assurément. Le second tome est très attendu. ■ **Éric Libiot**

LE ROI MÉDUSE (T. 1)
BRECHT EVENS
ACTES SUD

BRECHT EVENS/ACTES SUD 2024

SHIN'ICHI SAKAMOTO

Dracula réinventé

Adapter le mythe du vampire au goût du jour, tel est le pari réussi du mangaka japonais. Sa série, dont trois tomes sont déjà parus, connaît un succès bien mérité.

Ce *#DRCL Midnight Children,* qui était l'un des mangas les plus attendus de 2024, n'aura pas déçu. Près de cent trente ans après la naissance de Dracula sous la plume de Bram Stoker, Shin'ichi Sakamoto (connu pour *Ascension* et *Innocent)* a réussi à redonner un nouveau souffle au mythe et à la figure du vampire. Nous voilà plongés au cœur d'un très sélect collège britannique à la fin du XIXe siècle. Une seule fille a pu l'intégrer : Mina. Mais, malgré son fort caractère, elle a du mal à y trouver sa place. Elle se lie pourtant d'amitié avec la timide Lucie (née Luc). Une nuit, un navire russe échoue près de l'établissement, et Lucie se métamorphose. Mina découvre alors sur son coup des traces de morsure…

Le coup de force de l'auteur, au-delà de son trait virtuose et de ses flous époustouflants qui permettent de passer de tableaux gore à des planches poétiques, est de réactiver les thématiques de Dracula en les adaptant à notre époque : on y parle de féminisme, de genre, de harcèlement, de progrès… Dracula devient d'ailleurs bien plus qu'un vampire : c'est une ambiance, une terreur diffuse, une sorte d'épidémie. L'ambiguïté des adolescents ajoute à cette atmosphère envoûtante, eux qui sont en plein passage à l'âge adulte et doivent choisir leur chemin entre ombre et lumière. La série, en cours, compte déjà trois tomes. Vivement le prochain. ■ **Mathieu Charrier**

#DRCL MIDNIGHT CHILDREN
SHIN'ICHI SAKAMOTO
KI-OON

LA POLÉMIQUE

Toute bonne chose a une fin

Rarement la fin d'un manga aura tant révolté sa communauté de lecteurs ! Publié au Japon depuis 2018 dans le célèbre *Weekly Shonen Jump* (et en France chez Ki-oon), *Jujutsu Kaisen,* le manga de Gege Akutami, s'est conclu début octobre avec le 271e et ultime chapitre. Une partie des fans a alors crié au scandale, dénonçant une fin ratée, des combats bâclés, et le destin de certains personnages clés laissé en suspens. S'il est vrai que ce dénouement interroge, il n'en reste pas moins que cette œuvre, vendue à 100 millions d'exemplaires dans le monde, a bouleversé les codes narratifs du shōnen et donné, avec cette histoire de sorcellerie et d'amitié, un nouveau souffle à ce genre du manga. ■ **M.C.**

JUJUTSU KAISEN (T. 25)
GEGE AKUTAMI
KI-OON

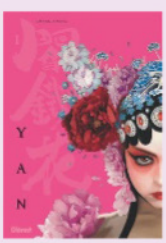
3 RAISONS DE DÉCOUVRIR

YAN

Pour son intrigue à tiroirs
Seule survivante du massacre de sa famille, dont elle est accusée à tort, Yan, une jeune danseuse de l'Opéra de Pékin, est emprisonnée dans un centre de recherche tenu secret. Une fois libérée, elle va se lancer à la recherche des véritables assassins. Démarrant comme un récit de vengeance à la violence débridée, *Yan* s'affranchit rapidement de ses oripeaux pour dérouler une intrigue à tiroirs complètement folle, dépassant largement son postulat de départ.

Pour son côté pop
Mélangeant allègrement thriller paranoïaque, science-fiction, épopée super-héroïque et dystopie post-apocalyptique, *Yan* est un véritable condensé de tout ce que la pop culture nous a offert de meilleur. Véritable ovni à l'énergie débordante, ce seinen fourmille de clins d'œil et interpelle par son amour aussi sincère que démesuré au genre. Rendant aussi bien hommage à Tarantino qu'à Stan Lee, Chang Sheng multiplie les influences sans jamais se casser la figure.

Parce que vous n'avez jamais rien lu de tel
Tout ce que vous avez toujours rêvé de voir dans un blockbuster survitaminé, Chang Sheng vous le sert sur un plateau d'argent. Non content de s'appuyer sur une intrigue passionnante bourrée de surprises, *Yan* est jouissif de bout en bout, coupe littéralement le souffle au gré de ses mille pages réparties sur trois tomes d'une densité renversante. Un objet complètement fou qu'on rêverait de voir un jour adapté sur grand écran par Edgar Wright ou Guillermo del Toro ! **Ilan Ferry**



YAN (T. 1 À 3)
CHANG SHENG
GLÉNAT

SHIN'ICHI SAKAMOTO/KI-OON – ILLUSTRATED ÉDITION 2024

ET AUSSI...

LA PLÉIADE. POÉSIE, POÉTIQUE
MIREILLE HUCHON (DIR.)
GALLIMARD/LA PLÉIADE

Sous le règne d'Henri II, entre 1547 et 1559, Ronsard et les poètes de la Pléiade, qui se voulaient les Horace, Virgile ou Ovide de leur temps, écrivirent les premiers recueils de sonnets français, les premières tragédies et comédies à l'antique, les premiers traités d'art poétique. Outre des textes difficilement accessibles jusque-là, comme l'*Amoureux repos* de Guillaume Des Autels, on découvrira dans ce « Pléiade de la Pléiade » des pièces de théâtre rares comme *L'Eugène* et *Cléopâtre captive*, de Jodelle. D'autres écrits illustrent les débats enflammés autour de l'orthographe, de la grammaire, de la prononciation de la langue française, et nous font revivre en direct l'une des périodes les plus fécondes et novatrices de l'histoire de notre littérature.

GOLIARDA
ANGELO PELLEGRINO
LE TRIPODE

Née en Sicile, à Catane, en 1924, à la fois intellectuelle, comédienne et anarchiste, Goliarda Sapienza mourut en 1996 dans l'indifférence générale. Refusé et raillé durant plusieurs décennies par tous les éditeurs italiens, *L'Art de la joie*, son chef-d'œuvre, est aujourd'hui considéré comme un classique. Juste réparation due en grande partie aux efforts d'Angelo Pellegrino, qui partagea sa vie et nous offre avec *Goliarda* le portrait intime d'une femme de conviction, combattante inlassable du fascisme comme de toutes les dictatures de l'esprit. Mieux qu'une rencontre, le but ultime de ce livre consiste, peut-être, à régénérer un de ces amours qui changent la vie plus efficacement qu'une révolution. **Serge Sanchez**

MAÏA HRUSKA

L'internationale kafkaïenne

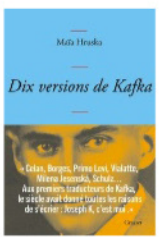
À quel point la réception d'une œuvre est-elle influencée par la personnalité de ses traducteurs? Une analyse subtile dévoile les multiples Kafka qui s'offrent à nous.

L'année 2024 aura été marquée par le centenaire de la mort de Franz Kafka, un anniversaire salué par une pluie de publications en librairies. Mentionnons la reprise en poche des nouvelles traductions du *Procès*, du *Château* et d'*Amerika* par Jean-Pierre Lefebvre, la parution du dernier tome de la

monumentale biographie de Reiner Stach – salué par le prix Médicis essai –, l'enquête de Léa Veinstein sur la saga des manuscrits (*J'irai chercher Kafka*) ou encore le roman de Magdaléna Platzová sur la vie de Felice Bauer (*La Vie après Kafka*). Sans compter des travaux plus discutables comme l'essai de Geoffroy de Lagasnerie, qui invite à *Se méfier de Kafka* ! L'un des livres les plus intéressants de cet ensemble est sans conteste l'essai de Maïa Hruska *Dix versions de Kafka*, consacré à ses traducteurs. Le sujet peut paraître anecdotique, mais il est capital : les traductions sont le véhicule à bord duquel les livres de Kafka ont touché leurs lecteurs à travers le monde, chaque traduction ayant déterminé sa réception dans les diverses langues. La question est d'autant plus intéressante que bon nombre de traducteurs de Kafka ont eux-mêmes été des écrivains, et non des moindres : Jorge Luis Borges pour l'espagnol, Primo Levi pour l'italien, Bruno Schulz pour le polonais, Eugène Jolas pour l'anglais, sans oublier, naturellement, Alexandre Vialatte pour le français.

Le cas de Vialatte est emblématique de la manière dont la personnalité d'un traducteur peut orienter durablement l'intelligence d'une œuvre par son public. Combien de spécialistes de Kafka ne lui ont-ils pas reproché – non sans injustice parfois – d'avoir raté l'esprit de Kafka et biaisé sa réception en France, en voulant absolument révéler son côté « prince de l'humour » ? Avec finesse, Maïa Hruska montre combien les dix traductions de Kafka sur lesquelles elle se penche constituent autant de rencontres singulières entre l'œuvre et le lecteur, chacun l'abordant avec ses goûts, son histoire, sa vision du monde. « *S'ils se réunissaient autour d'un dîner pour en discuter,* s'interroge-t-elle, *ou dans un prétoire pour le défendre, ces traducteurs auraient-ils l'impression de parler du même homme?* » Érudit, subtil, bien écrit, ce livre brillant est une véritable saga littéraire qui suit la « vie littéraire posthume » de Kafka sur un siècle et plusieurs continents. ■

Bernard Quiriny



DIX VERSIONS DE KAFKA
MAÏA HRUSKA
GRASSET

JF PAGA/GRASSET

Philippe Boxho
L'ÉCRITURE AU SCALPEL

Star en Belgique, le médecin légiste cartonne avec ses récits d'autopsie burlesques, *La Mort en face* étant le dernier en date. Nous l'avons rencontré chez lui, à Liège, pour une conversation à cœur ouvert autour de ses goûts littéraires, de sa passion pour les pendus et des vertus de la scie oscillante.

Quand on écoute parler Philippe Boxho, on se dit qu'il aurait fallu lui confier un rôle dans *C'est arrivé près de chez vous*, le film grinçant qui avait révélé son compatriote Benoît Poelvoorde en 1992. Si la mort est son métier, ce quinquagénaire sautillant semble en pleine forme. Physiquement, c'est un croisement entre Philippe Manœuvre et Laurent Voulzy. Il a le verbe fleuri et une fantaisie typiquement belge, comme quand il nous explique : *« En Europe, la moyenne est de 10 % à 12 % d'autopsies par rapport au nombre de morts de l'année. En Belgique, on est entre 1 % et 2 %. Certains estiment que nous passons ainsi à côté de 70 % à 80 % des meurtres annuels. C'est énorme, un vrai problème de société. Si vous voulez buter quelqu'un, je vous donne ce conseil : faites-le en Belgique, vous avez moins de risques d'être arrêté ! »*

Nous nous trouvons à l'institut médico-légal de Liège, ouvert en 1957, où Philippe Boxho a passé les trente dernières années de sa vie à disséquer des dépouilles, avant de devenir auteur sur le tard, en mettant par écrit, sous la forme de brefs récits, ses expertises les plus pittoresques. Les trois titres qu'il a publiés depuis 2022 (*Les morts ont la parole*, *Entretien avec un cadavre* et *La Mort en face*) se sont vendus à plus de 800 000 exemplaires en tout. Au-dessus de la porte de son bureau, une carte de Liège au XVII[e] siècle. Le Wallon est attaché à ses racines : *« Je suis né ici et je mourrai ici, normalement. C'est ma ville. J'ai fait pipi dans les coins, je suis chez moi ! Le seul problème, désormais, c'est que je ne peux plus faire trois pas dans la rue… »* On remarque des dessins de son ami Pierre Kroll, une statuette représentant une autopsie, un cadre d'entomologie, des livres de médecine et de criminologie, et le papier certifiant son admission à l'Académie royale de médecine de Belgique.

« RACONTEUR, PAS ÉCRIVAIN »

Parlons travail, comme disait Philip Roth. Notre homme a-t-il toujours voulu écrire ? *« Absolument pas. Sans l'initiative des éditions Kennes, je ne m'y serais pas mis. Je ne suis pas un écrivain, mais un raconteur. C'est peut-être aussi pour ça que ça marche pour moi. Je ne cherche pas à faire du style, juste à transmettre mes histoires. Je m'amuse. »* Comment procède-t-il, concrètement ? *« Oh, c'est très simple : un bouquin, c'est une quinzaine ou une vingtaine de chapitres. Un chapitre me prend un jour. Je m'y mets avant 9 heures du matin, sinon je n'y arrive* •••

pas. Je commence à mon réveil, je ne m'arrête pas à midi mais vers 14 heures, je reprends dans l'après-midi et je termine le chapitre. Une fois que c'est écrit, je ne reprends pas, c'est terminé. » Il nous montre son agenda : « *Regardez comment je fais : je suis obligé de bloquer ici et là des journées complètes pour avancer sur mon manuscrit. Dans l'idéal, il ne me faudrait que trois semaines pour boucler un bouquin. Cette année, j'ai été très pris, j'ai ramé pour écrire…* » On lui demande de quoi il est friand en tant que lecteur. D'auteurs de polars ? De nouvellistes du passé, tel Edgar Allan Poe ? « *J'adore les livres qui parlent d'histoire, en particulier de la Seconde Guerre mondiale. J'aime aussi les livres très accessibles de Loränt Deutsch, les bouquins qui traitent d'art, notamment de Michel-Ange et de Léonard de Vinci. Le dernier que j'ai lu en ce domaine, c'est* Les Yeux de Mona, *de Thomas Schlesser, très chouette. Ça m'a donné des idées. Dans mon prochain bouquin, j'aimerais parler du plafond de la chapelle Sixtine et du suaire de Turin. Mais sans images ça n'irait pas, on va donc faire une couverture qui se déplie, avec des images, comme dans* Les Yeux de Mona. *Je vais travailler de manière différente… Voulez-vous voir ma salle d'autopsie ?* »

Une telle proposition ne se refuse pas. En chemin, on lui dit qu'on a du mal à décrypter le phénomène éditorial le concernant. Il n'est pas le premier médecin légiste à publier – citons notamment Michel Sapanet et Philippe Charlier –, alors pourquoi le succès est-il tombé sur lui ? « *Ne me l'expliquant pas, j'ai demandé à des lecteurs ce qui leur plaît dans mes livres. Trois choses ressortent. Ce sont des affaires vraies, où je change juste les noms. On me dit aussi que le ton est sympa, humoristique et décalé, alors que la mort est généralement traitée de manière excessivement dramatique. Et, enfin, ce sont de petites histoires que l'on peut picorer de temps en temps, sans avoir peur de perdre le fil de l'intrigue. Je touche toutes les strates sociales, et plein de gens me disent qu'ils n'ont jamais lu et que je suis le premier livre qu'ils achètent…* »

AIGUILLE À INJECTION CORONARIENNE

Nous voici arrivés dans le saint des saints. Les lieux sont actuellement désaffectés, dans l'attente d'éventuels travaux (pour ses expertises, Philippe Boxho se rend, en attendant, au CHU de Liège). Ils n'en demeurent pas moins impressionnants. On traverse la chapelle multiconfessionnelle, la pièce avec les « frigos » dans lesquels étaient conservés les corps, et l'on pénètre enfin dans la salle d'autopsie proprement dite. Au plafond, un système d'aération est nécessaire pour aspirer les odeurs de putréfaction. Quelques vieux crânes font office de bibelots, agrémentés de bocaux de formol – l'un d'eux conserve une main. Plus gaie, une peluche du chat de Philippe Geluck – sauf que, juste en dessous, il y a un rein. Ce n'est pas la décoration d'un bureau d'écrivain standard. Les outils aussi diffèrent. Pas de stylo Montblanc ou de vieille machine à écrire de collection, mais Philippe Boxho nous sort une aiguille à injection coronarienne et plusieurs générations de scies – la scie oscillante s'imposant comme la meilleure quand il s'agit d'ouvrir une boîte crânienne. Dans *La Mort en face*, le Laurent Voulzy du scalpel explique qu'il veut faire mieux connaître le métier de médecin légiste, mal représenté dans les films et les séries. Peut-il développer ? « *C'est peu dire que rien ne va, là-dedans ! Rien que*

En haut : des bocaux de formol à l'institut médico-légal de Liège. Ci-dessus : les « frigos » destinés à conserver les corps, et un plan de la ville au XVIIe siècle. *« Je suis né ici et je mourrai ici, normalement »*, dit Philippe Boxho.

Dans la panoplie du médecin légiste, la scie oscillante est le meilleur outil quand il s'agit d'ouvrir une boîte crânienne, parole d'expert !

« Un corps humain est déshumanisé à partir du moment où il est mort. C'est un simple objet de travail »

la personnalité des médecins : s'il y a une gonzesse, c'est toujours un canon ; si c'est un mec, il est, au choix, ou vieux, ou malade, ou crétin, ou avec un handicap physique (il se balade avec une béquille ou autre). On n'est pas tous comme ça ! Le cinéma réinvente aussi complètement la manière de faire une expertise. Les salles d'autopsie qu'on voit dans les séries américaines, mon Dieu ! Il y a des écrans de télé dans tous les coins, qui ne servent strictement à rien. J'ai la gueule dans le cadavre, qu'est-ce que j'en aurais à foutre d'un écran de télé qui me montrerait ce que je vois de mes yeux ? C'est idiot. Les lumières sont tamisées, alors que chez nous l'éclairage est fort. Ils mettent en scène une espèce de morgue, sombre, parce que la mort doit être sombre… Vous avez des couleurs froides, du bleu, du vert, pour évoquer les ténèbres, alors que nos salles sont claires, lumineuses. Enfin, on parle de maladies qui n'existent pas – et dans Dr House, *par exemple, les diagnostics, c'est n'importe quoi. Je recommande quand même* Balthazar, *qui est une très bonne série. Ils avaient un conseiller qui est un de mes potes, Emmanuel Margueritte, et qui a très bien travaillé. »*

Un vieux crâne reconverti en bibelot.

À LA TÉLÉ ET SUR INTERNET

Le franc-parler de Philippe Boxho, que l'on retrouve dans ses propos rapportés, fait des étincelles à la télé et sur Internet. Le Belge est déjà passé chez Cyril Hanouna, et plusieurs fois dans *Legend* de Guillaume Pley, programme diffusé sur YouTube où ses interviews atteignent jusqu'à 7 millions de vues. Rêve-t-il désormais d'un passage à *La Grande Librairie* ou sur France Culture ? Il nous répond avec l'honnêteté antisnob qui le caractérise : *« En Belgique, il y a* Le Grand Cactus, *une émission que j'aime bien, marrante, fantasque – à la belge, quoi. Mais je me disais que, si on les forçait à me prendre, ils seraient moins bons dans les sketchs. J'avais donc demandé à mon éditeur de ne rien faire, et d'attendre que la demande vienne d'eux. J'ai fini par y être invité. La Belgique, j'en ai fait le tour. Maintenant, j'aimerais bien aller dans* Quelle époque ! *de Léa Salamé* [sur France 2]. *Je regarde à chaque fois. Ah, et il y a cette émission où ils sont tous autour d'une table et font à bouffer… »* Philippe Boxho a du mal à retenir les patronymes. Penserait-il par hasard à Anne-Élisabeth Lemoine ? « C à vous [sur France 2], *c'est ça. J'ai appris que Guillaume Pley doit bientôt y passer. Il a demandé à la dame dont vous venez de donner le nom de me convier avec lui. Après ça, j'aimerais faire* Les Grosses Têtes, *une émission que j'ai toujours adorée, que ce soit du temps de Philippe Bouvard ou avec Laurent Ruquier. »*

On l'interroge sur un dernier point. Comment peut-il supporter tant d'atrocités ? Ne fait-il jamais de malaise ? « *Je suis toujours du même côté de la table. Quand je parle à une personne, elle est généralement en face. Je suis penché sur mon travail, je ne la vois pas. Au bout d'un moment, je n'entends plus la personne. Je regarde, et elle est par terre ! Pour ma part, rien ne me fait tourner de l'œil. Un corps humain est déshumanisé à partir du moment où il est mort. C'est un simple objet de travail.* » L'an prochain, il fêtera ses 60 ans. N'est-il pas lassé de tous ces cadavres ? « *Je me réjouis d'en voir encore ! Il y a toujours un effet de surprise, car tous les cas sont différents. J'ai autopsié des tonnes de pendus. Vous pouvez voir votre ixième pendu, il y aura une nouveauté. J'aime bien les scènes de crime, il y a du monde, des policiers, des juges, c'est très amusant. Et après, il y a le plaisir de reconstituer l'histoire…* » ■

Louis-Henri de La Rochefoucauld
Photos Éric Garault pour *Lire Magazine*

LA MORT EN FACE
PHILIPPE BOXHO
KENNES

LE PORTRAIT **YUVAL NOAH HARARI**

MEILLEUR ESSAI 2024

L'information dans tous ses états

Trois mois seulement après sa parution, *Nexus*, la dernière fresque de l'historien, consacrée aux réseaux d'information, est devenu un best-seller mondial. Un succès mérité, puisque jamais l'auteur de *Sapiens* n'avait été si documenté, si intelligent… ni si pessimiste, quoique sachant toujours raison garder.

De l'âge de pierre à notre « *âge du silicium* » (le matériau des puces de nos ordinateurs), tout a changé dans l'information humaine : ses technologies, leurs objets-supports, leurs puissances – le moins sophistiqué de nos smartphones, rappelle Harari, « *contient plus d'informations que la bibliothèque d'Alexandrie dans l'Antiquité* » ! Mais, dans ces bouleversements, une idée est restée immuable : la croyance selon laquelle plus nous disposons d'informations, plus nous nous acheminons vers la « vérité ». Elle était le mantra des inventeurs libertaires du Net, et, avant eux, de ceux de l'imprimerie, de la radio, etc. Et elle demeure l'idéologie de Google, de Facebook et du réseau X, ex-Twitter, d'Elon Musk, opposé, au nom d'une « liberté d'expression » censée être toujours positive, à toute modération de ses contenus.

Cette idée d'une progression conjointe de l'information et de la connaissance vraie n'est pas entièrement fausse. Elle est valide dans certains domaines, comme les sciences. Mais elle est très loin d'être absolument vraie. Cette « *vision naïve de l'information* », comme la qualifie Harari, témoigne, selon lui, d'une insuffisance de réflexion sur le concept d'information. Car celle-ci n'a pas pour objectif premier la vérité, mais de nous « *connecter* » pour nous aider à remplir des tâches qui, individuellement, nous seraient impossibles à réaliser. En nous permettant d'élaborer des « *fictions intersubjectives* » – des mythes collectifs –, c'est le ciment de nos sociétés. Elle est un « *vecteur de lien social* », un « *nexus* » d'ordre. D'où le titre de l'ouvrage d'Harari et son argument, qui court tout au long de ses pages : « *En contemplant l'histoire de l'information,* écrit-il, *nous assistons donc*

OLIVIER MIDDENDORP/ALBIN MICHEL

à un accroissement constant de la connectivité, qui ne s'accompagne pas [sous-entendu "forcément"] *d'un progrès en termes de véracité ou de sagesse.* »

UNE MUTATION PHÉNOMÉNALE

Le tableau ainsi dressé, ne reste plus qu'à l'illustrer. Passons rapidement sur le stade, dans l'information, des « histoires ». Harari en profite pour réitérer ses attaques contre les religions, lesquelles n'ont, en effet, pour le moins pas toujours un rapport étroit avec la vérité factuelle… Sur l'écriture, il montre que, si son invention a constitué un saut majeur de l'humanité, elle a accompagné la naissance des empires et engendré le phénomène bureaucratique avec sa prétention à l'infaillibilité – car ce qui peut se coucher par écrit tend à prendre le statut de réalité incontestable. Sur l'imprimerie, qui a révolutionné la diffusion des savoirs, il note qu'elle a aussi permis la propagation de tous ces délires de conspirations sataniques, comme ce best-seller du début de l'époque moderne, *Le Marteau des sorcières*, qui entraîna des exactions pires que celles de la Sainte Inquisition. Car l'apogée des chasses aux sorcières coïncida avec le XVIIe siècle, au moment où la grande science européenne prenait son envol ! Les *fake news* sont un mot récent, mais une réalité quasi inexpugnable de nos sociétés humaines, quel que soit par ailleurs leur raffinement intellectuel.

Sur l'effet des réseaux modernes d'information, le télégraphe puis la radio, la télévision, etc., Harari remarque que, si « *les médias de masse ont rendu la démocratie de masse possible* », ils ont également « *facilité l'avènement du totalitarisme à grande échelle* », en permettant au pouvoir central de s'immiscer dans l'intimité de ses sujets, ce qu'aucune autre technologie n'avait réussi avant eux. Au passage, Harari affirme qu'Hitler a été « *élu* » par le peuple allemand. C'est faux : les élections de 1933 auxquelles il fait référence datent d'après la « mise au pas » nazie, alors que les partis de gauche avaient été interdits. Comme l'explique Ian Kershaw dans sa monumentale biographie *Hitler* (Flammarion, 2020), ce dernier a accédé au pouvoir à la suite des calculs médiocres d'une classe politique conservatrice lamentable. Cette erreur n'invalide pas les analyses d'Harari, mais il importe de rappeler que le nazisme n'était en aucune façon inéluctable…

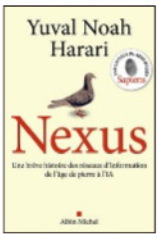
Le « cœur » de *Nexus* se trouve, de toute façon, ailleurs : dans l'étude de cette mutation phénoménale qu'apportent à la question de l'information les technologies numériques, avec l'intelligence artificielle (IA). Car le propre de l'ordinateur contemporain est qu'il n'est plus un outil passif, n'existant que sous notre contrôle, mais que, doté de mécanismes d'auto-apprentissage, il est capable désormais de s'en émanciper. Ce n'est plus un serviteur muet, mais, comme les balais de *L'Apprenti sorcier* de Goethe, un acteur actif autonome et, à terme, potentiellement notre « maître ».

L'IA, UNE MENACE POUR NOTRE SURVIE

Scénario de science-fiction ? Hélas, non. Harari revient longuement sur « l'affaire Facebook » au Myanmar (ex-Birmanie) en 2016. Pour des raisons locales, le réseau social y était le vecteur dominant d'information. Or, quand sont apparues des tensions entre les Birmans bouddhistes et les Rohingyas musulmans, les algorithmes commerciaux qui font tourner Facebook ont boosté les accusations les plus folles à l'encontre des Rohingyas, générant agressions et meurtres de la part de la majorité bouddhiste du pays. Harari y voit « *la première campagne de purification ethnique de l'histoire à avoir été en partie provoquée par les décisions d'une intelligence non humaine* ».

Car, si l'IA ouvre des perspectives inouïes dans certains secteurs – en médecine, avec ses milliards de datas, elle établit des diagnostics bien plus fiables que ceux des meilleurs praticiens –, elle menace aussi notre survie. Parce qu'il s'agit de la « *première technologie capable de prendre des décisions et de créer de nouvelles idées par elle-même* », le risque est que, connectés entre eux en des chaînes « *inorganiques* » d'information, sans plus de relais humains, les ordinateurs dotés d'une IA n'en viennent, du fait de leurs capacités de calcul bien supérieures aux nôtres, à concocter des fictions vraisemblables venant parasiter les nôtres et déstabiliser nos sociétés. Et, contrairement à nous, ils n'ont, eux, ni affects ni conscience, et ne dorment jamais ! Pas facile de voir quelle parade opposer à ce danger, sinon à renforcer ces « *instruments d'autocorrection* » rejetés par Musk et son réseau X. Ce qui soulève une interrogation vertigineuse sur l'idée de « liberté » et sur les moyens de l'empêcher de dégénérer en chaos. Harari ne traite pas nommément la question, mais il nous donne des leviers pour l'aborder. Cela fait de *Nexus* son essai le plus profondément politique. À nous de nous en saisir. ■

Patrice Bollon



NEXUS. UNE BRÈVE HISTOIRE DES RÉSEAUX D'INFORMATION DE L'ÂGE DE PIERRE À L'IA
YUVAL NOAH HARARI
ALBIN MICHEL

L'AVIS DES LIBRAIRES

« *Nexus* a un comportement de long-seller »

PIERRE COUTELLE - LIBRAIRIE MOLLAT - BORDEAUX
« Il y a à Bordeaux une communauté de lecteurs d'Harari, avec une forte attente de ses nouveautés. Le livre marche très bien, mais différemment des autres best-sellers. Avec ce genre d'ouvrages, les demandes explosent à la sortie puis s'effritent rapidement, en général. *Nexus*, lui, a un comportement de long-seller : des ventes plus étales, qui durent. Si ça se trouve, nous vendrons encore *Nexus* en 2035 ! »

FRANCK - LE FURET DU NORD - LILLE
« Du fait du nom de son auteur, *Nexus* bénéficie d'un indéniable "effet de marque". Comme Jared Diamond, Harari touche un public généraliste très varié. Plus qu'un simple faiseur de best-sellers, il semble perçu comme un vrai auteur. D'ailleurs, si *Sapiens* se vend encore chez nous, nos clients ont, en revanche, un peu boudé ses moins percutantes *21 leçons pour le XXIe siècle*. »

Propos recueillis par P.B.

La politologue se distingue dans un essai engagé. Avec *Technopolitique*, elle déconstruit tout le système de pensée mis en place par la « technologie totale ».

La technopolitique, dans le titre du livre d'Asma Mhalla, est un *« nouveau champ d'analyse multidisciplinaire »*, relativement récent, dont elle nous propose des clés de compréhension, un historique et une futurologie. Car, aujourd'hui, la technologie n'est plus seulement affaire d'outils et de techniques. La Big Tech ouvre une nouvelle ère, qui signe aussi l'avènement d'un nouveau système. Dans cette époque de fins et de débuts, Asma Mhalla nous prévient qu'il y a des incertitudes. La force de son analyse est, d'abord, de réussir à identifier les bonnes questions en préambule. Puis de *« construire* [un] *modèle pour désamorcer la menace »*.

Pour comprendre la nature de l'enjeu, il faut d'abord le situer. Les technologies sont plurielles, vastes. On peut aussi bien penser à notre smartphone qu'à l'intelligence artificielle ou aux réseaux sociaux. Comment traiter des formes aussi variées ? Asma Mhalla répond : par leur dénominateur commun. Lequel se traduit par l'hypervitesse et la symbiose. Ces ponts donnent naissance à un grand tout, le projet de *« technologie totale »*. On se croirait presque dans une dystopie à la lecture de ce terme, mais il est bien question, dans cet ouvrage, de traiter la politique et la géopolitique conjuguées au présent. Rien de fictionnel dans tout cela.

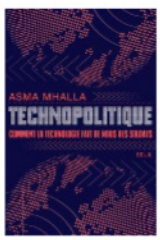
Le mot a été écrit : « politique ». Ce qui nous mène à la proposition principale de l'autrice, à savoir le dévoilement du projet idéologique qui sous-tend cette technologie totale. Un nouveau système de pensée, qui se définit par sa visée universelle ou encore sa verticalité due à la privatisation. C'est sur ce système qu'Asma Mhalla cherche à avertir, puisque nous en devenons, malgré nous, des soldats passifs. Nous n'avons pourtant jamais choisi de nous engager. Et qui dit « absence de choix » dit « reniement de la démocratie ». En réalité, nos choix sont même orientés par les algorithmes. La démocratie en danger ? C'est en effet ce que l'on saisit en lisant cet essai.

Le constat n'est certes pas joyeux. Mais, à la lecture, on se dit également qu'un réveil nécessaire ne peut qu'être douloureux. D'autant que, heureusement, l'avenir décrit n'est pas fermé. De soldat passif, il serait possible de devenir soldat actif, avec la stratégie d'un *« dôme de fer humain »* qu'Asma Mhalla s'emploie à développer.

QUAND L'IMPRÉVISIBLE DEVIENT UN ALLIÉ

Sa démarche dans *Technopolitique* offre une respiration bienvenue dans un océan de froideur. Il est parfois difficile de se sentir libre face à ceux qui nous annoncent un avenir inéluctable, en ligne droite, en prétendant détenir la connaissance absolue. Autre versant de notre époque, quasi paradoxal : un imprévisible qui peut tout autant faire peur. L'autrice nous propose d'abord de solides fondations sur lesquelles nous poser, en déconstruisant le mythe de ce modèle hégémonique, puis à mesure qu'elle analyse la réalité dévoilée de ce modèle on se sent moins impuissant.

Voilà un essai qui induit presque la thèse qu'il propose : on se sent intellectuellement revivre face aux nouvelles technologies. Quant à l'imprévisible, il n'est plus un ennemi, tant l'autrice en fait un allié. *Technopolitique* est un ouvrage avant-gardiste, engagé et résolument utile face au présent et au futur. ■ **Marcus Dupont-Besnard**



TECHNOPOLITIQUE. COMMENT LA TECHNOLOGIE FAIT DE NOUS DES SOLDATS
ASMA MHALLA
SEUIL

BÉNÉDICTE ROSCOT/SEUIL

J. CHAPOUTOT ▪ C. INGRAO ▪ N. PATIN

Le monstre à l'œuvre

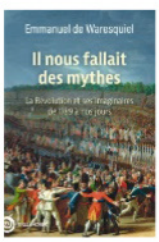
Cet ouvrage édifiant met en lumière la manière dont le nazisme s'est imposé à la faveur de logiques complexes.

Le nazisme exerce une fascination constante. Sans doute parce que ce régime représente le mal absolu de notre civilisation. Et aussi parce que, derrière des jugements moraux, la recherche a tardé à entrer dans la mécanique de précision que représente ce régime monstrueux. L'attrait de ce nouveau livre repose dans son désir de mettre au clair et d'interroger les logiques complexes qui ont créé ce système que l'antifasciste Franz Neumann qualifiait de Béhémoth, un monstre biblique semant le chaos avant la chute finale. *Le Monde nazi* de Johann Chapoutot, Christian Ingrao et Nicolas Patin montre l'ascension favorisée par la fragile république de Weimar et sa constitution qui ouvrait la voie à des gouvernements autoritaires. Puis on entre dans le fond de cette société. Certes, le nazisme cherche la prospérité pour la race aryenne, dont les contours ressemblent fort à ceux du peuple allemand. Mais il se définit aussi par une « mise au pas », à la fois culturelle et disciplinaire. D'où une remarquable troisième partie qui expose comment guerre et génocide se conjuguent dans l'idéologie nationale-socialiste et les pratiques de la soldatesque. Finalement, le lecteur sort de cet ouvrage riche de nouvelles questions sur cette époque et fort de notions et de faits qui doivent être rappelés à l'heure où certains populistes prétendent réveiller la vieille politique des préjugés et du ressentiment. ■ **Fabrice d'Almeida**

LE MONDE NAZI. 1919-1945
JOHANN CHAPOUTOT, CHRISTIAN INGRAO, NICOLAS PATIN
TALLANDIER

L'Histoire en héritage

Ainsi du serment du Jeu de paume, le 20 juin 1789, entré dans la peinture avec le tableau de David, mais dont les enjeux historiques sont posés dans l'affrontement entre l'ancien monde du roi et celui des révolutionnaires. Magnifiques kaléidoscopes que les pages sur la prise de la Bastille, autre moment monstre de notre histoire. Un abîme se devine entre les témoignages des acteurs et les récits édifiants qui posent des dorures sur le sang. Signé Emmanuel de Waresquiel, *Il nous fallait des mythes* s'achève sur deux batailles. La première, Valmy, raconte une victoire sans manœuvres, et la seconde, Waterloo, une défaite, mais qui prend des airs glorieux, même aux yeux des royalistes. Là s'achève une révolution qui a fait du patriotisme une valeur universelle. ■ **F. d'A.**



IL NOUS FALLAIT DES MYTHES. LA RÉVOLUTION ET SES IMAGINAIRES DE 1789 À NOS JOURS
EMMANUEL DE WARESQUIEL
TALLANDIER

BUNDESARCHIV

SUCCÈS

UNE BRÈVE HISTOIRE DE L'ÉCONOMIE
DANIEL COHEN
ALBIN MICHEL

Ce devait être le synopsis d'une BD, mais la disparition brutale de l'auteur en a décidé autrement. Reste cette synthèse brillante et accessible. Avec une question, tirée du paradoxe d'Easterlin, un autre économiste : pourquoi une société qui s'enrichit ne parvient-elle pas à rendre ses membres plus heureux ?
Emmanuel Hecht

NOUS Y ÉTIONS. 18 VÉTÉRANS RACONTENT HEURE PAR HEURE LE D-DAY
ANNICK COJEAN
GRASSET

Biberonnée au débarquement du 6 juin 1944 par sa mère, qui a vécu le déluge de feu à Caen, la journaliste y revient quand, pour les 50 ans du *D-Day*, devenue grand reporter au *Monde,* elle en narre le récit par ceux qui l'ont fait, Américains, Anglais, Canadiens, quelques Français aussi et, en face, des Allemands. **E.H.**

COMMENT ÇA VA PAS ? CONVERSATIONS APRÈS LE 7 OCTOBRE
DELPHINE HORVILLEUR
GRASSET

« Depuis le 7 octobre, je suis Moshé, moi et beaucoup d'autres amochés. » **Pour Delphine Horvilleur, les jeux de mots constituent une arme de reconstruction massive. Mais ils ne suffisent pas, car il faut prendre garde à l'usage pernicieux de certains termes, aux silences suspects, à l'idolâtrie. Et parier sur le dialogue.** **E.H.**

TENIR TÊTE
PAUL AUDI
STOCK

C'est un objet hybride, reposant notamment sur un échange épistolaire fictif et sur des considérations plus théoriques, qui a été couronné du prix de l'essai par les jurées du Femina. Le philosophe français d'origine libanaise y aborde tout en nuances la question du conflit israélo-palestinien depuis le 7 octobre 2023 et la montée de l'antisémitisme. **Baptiste Liger**

Une place bien méritée

« *La science, apparaît-il, baigne dans le sexisme involontaire.* » Dans cet ouvrage coup de poing, la zoologue Lucy Cooke brise tous les mythes sexistes qui infusent dans le domaine de la biologie. Loin d'un « second rôle » auquel les mâles sont supposément supérieurs, la véritable place des femelles au sein des espèces est ici réhabilitée. Pour décaper les clichés patriarcaux sur le vivant, l'autrice livre des exemples concrets : l'impact des mères sur l'évolution, ou encore les couples de femelles albatros à Hawaï. En parcourant l'historique de ces découvertes, Lucy Cooke met sur le devant de la scène des femmes scientifiques qui ont œuvré à contre-courant, des « *guerrières intellectuelles* » qui ont vécu, à titre personnel, une misogynie décomplexée. Ainsi, alors qu'elle démontrait l'hédonisme sexuel volontaire chez certaines femelles, Sarah Blaffer Hrdy s'est entendu rétorquer qu'elle était « *chaude* »… Les savoirs et la politique se rejoignent ici, car, oui, le domaine scientifique est à la croisée de ces chemins. *Bitch* est de ces livres de science que l'on n'oublie pas, qui renouvellent notre connaissance et notre compréhension du monde. De plus, Lucy Cooke déroule une lecture agréable, remplie de traits d'humour. ■ **Marcus Dupont-Besnard**

De l'énergie à revendre

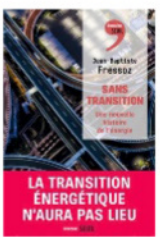
Les causes du changement climatique ne sont pas insurmontables. Parmi les solutions sur la table, il est question de transition énergétique : une évolution profonde de notre rapport aux sources d'énergie avec lesquelles nous nous approvisionnons, pour aller vers plus de propreté. Mais de quoi parle-t-on exactement, en utilisant cette formule, « transition énergétique » ? Un historien des sciences, Jean-Baptiste Fressoz, s'empare du sujet dans un livre récompensé par le prix du livre d'écologie politique 2024. *Sans transition* revient sur l'histoire de l'énergie, certes, mais sous un angle singulier : « *Au lieu de présenter la succession des systèmes énergétiques au cours du temps,* [cet ouvrage] *explique pourquoi toutes les énergies primaires ont crû de concert et pourquoi elles se sont accumulées sans se remplacer* », annonce Fressoz. Et l'auteur de remettre en question le raisonnement « *phasiste* » appliqué à un domaine matériel qui ne s'y prête pas, selon lui – ce qui favoriserait la procrastination face au défi climatique. De fait, il interroge et documente la transition énergétique en tant que futurologie, un objet d'étude en soi où se mélangent slogans et futur concret. Une histoire technique et politique de l'énergie. ■ **M.D.-B.**

Viens, je t'emmène

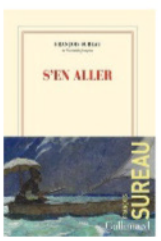
François Sureau se pense en « *homme des années 1840* » avec « *le cœur sensible, ami des usages, n'aimant ni la police ni les sermons* ». Et son livre puissant intitulé *S'en aller* nous invite à cheminer avec lui : « *Impressionné par les grands écrivains, je ne les aborde guère. Je me tiens éloigné aussi de Victor Cousin, qui n'est pas drôle, et des politiques, Pasquier, Royer-Collard, qui me rebutent un peu. Je goûte pourtant leurs anecdotes, tel confrère me racontant la fin de Rouget de Lisle, qui ne pouvait entendre sans honte le chant bien connu, qui était devenu pour lui celui des massacres inutiles, et qui, au moment des journées de juillet 1830, s'était réfugié chez un ami, lui jetant, éperdu : "Ça va très mal, on chante La Marseillaise."* » Et le grand avocat de s'interroger : « *Lawrence fût-il revenu un jour à Aqaba, Lyautey au Tonkin, Rimbaud à Aden ? Cesse-t-on jamais de s'en aller ? Cendrars a écrit* Emmène-moi au bout du monde *alors qu'il ne voyageait plus depuis longtemps. Apollinaire, lui, est à l'opposé de nos voyageurs. Au contraire d'eux, il n'a jamais cessé d'arriver. Je me demanderai longtemps à quoi tient cet air de famille que je leur trouve et qui les réunit.* » ■

Xavier Le Clerc

BITCH. LE POUVOIR DES FEMELLES DANS LE MONDE ANIMAL
LUCY COOKE
ALBIN MICHEL/ TERRES D'AMÉRIQUE



SANS TRANSITION. UNE NOUVELLE HISTOIRE DE L'ÉNERGIE
JEAN-BAPTISTE FRESSOZ
SEUIL



S'EN ALLER
FRANÇOIS SUREAU
GALLIMARD

DAVID DUNKERLEY/ALBIN MICHEL – EMMANUELLE MARCHADOUR/SEUIL – FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

KAOUTAR HARCHI

Dans l'air du temps

En deux livres publiés cette année, l'écrivaine et sociologue montre clairement la nouvelle voie universitaire et intellectuelle dans laquelle elle s'engage.

Le dernier livre de Kaoutar Harchi a pour titre *Ainsi l'animal et nous*. Un ouvrage qui doit autant à l'essai pur qu'à la non-fiction littéraire, où l'autrice tisse un lien historique et sociologique entre la condition animale d'une part, les formes de lutte et d'oppression comme l'anticolonialisme, l'antiracisme, la lutte des classes ou le féminisme, de l'autre.

Comme nous existons, en 2021, revenait sur son cheminement, puis sur sa double vocation d'écrivaine et de sociologue. Elle a publié en 2014 son troisième roman et soutenu la même année sa thèse à la Sorbonne, sur les trajectoires individuelles de quatre écrivains algériens francophones (Kateb Yacine, Rachid Boudjedra, Kamel Daoud et Boualem Sansal). Enrichie d'une figure (Assia Djebar), la thèse devint un livre: *Je n'ai qu'une langue, ce n'est pas la mienne* (Pauvert, 2016), essai sur le déficit de représentation des auteurs arabes ayant choisi le français comme langue littéraire. Traduit en anglais, il allait convaincre l'autrice de persévérer dans d'autres voies: les sciences sociales, la recherche universitaire pure ou encore le positionnement politique issu « *d'un certain nombre d'expériences au sein de l'université française, dans laquelle évoquer la question du genre, la question raciale, c'était et c'est toujours compliqué puisqu'il y a en permanence un soupçon de militantisme* ».

Après avoir travaillé dans plusieurs universités de l'Hexagone puis aux États-Unis, elle émarge aujourd'hui à la Haute École de travail social (HETS) de Genève. Kaoutar Harchi est ainsi devenue une figure intellectuelle typique du temps présent, croisant les questions féministes, antiracistes, anticolonialistes et désormais animalistes.

Dans un livre paru en début d'année (*Littérature et Révolution*, coécrit avec Joseph Andras), elle assumait avoir dit « *adieu à la littérature* ». Pour nous, elle précise: « *L'idéologie romantique qui entoure l'acte de fiction est, pour moi, devenue artificielle. L'idée d'imaginer me paraît complètement désuète et dépassée. J'ai quitté, j'espère pour toujours, les personnages pour les personnes.* » Sur le fond, *Ainsi l'animal et nous* déconstruit les dualités antiques homme-culture et animal-nature. Sur la forme, il est composé de 33 sections courtes, tissant entre elles un ensemble qui doit à la littérature autant qu'à la recherche. Kaoutar Harchi souligne que « *ce livre s'enrichit des deux dimensions pour parvenir à une autre, qui touche au cœur: l'esthétique* ». Et, si ce dernier livre est vécu comme « *un tournant* » par son autrice, c'est parce qu'elle y a trouvé ce flow nouveau: « *Théorie sensible* », comme elle le nomme, telle est sa nouvelle langue. ■

Hubert Artus

AINSI L'ANIMAL ET NOUS
KAOUTAR HARCHI
ACTES SUD

LA RÉVÉLATION

C'est l'histoire d'un mec...

À travers le parcours de Gérard, SDF devenu star des ondes malgré lui, le journaliste THIBAULT RAISSE démonte les mécanismes de la société de l'humiliation sociale.

Les histoires de réussite des *nobody* se suivent et se ressemblent. Ce qui a précisément intéressé Thibault Raisse, journaliste indépendant, dans le destin de Gérard de Suresnes, auditeur devenu animateur « malgré lui » du Fun Radio des années fastes de la libre antenne, c'est que son antihéros achève sa trajectoire là où lui-même la débute. Mais, entre l'Assistance publique et le carré des indigents au cimetière, Gérard aura connu un ironique quart d'heure de gloire par l'entremise de Max, l'animateur vedette de Fun, un personnage complexe qui baguenaude entre sarcasme et sincérité, et lui offre une tribune tous les jeudis soir. « *Si c'est gratuit, c'est que vous êtes le produit* »: l'animateur des *Débats de Gérard* est bénévole, c'est donc qu'il est le dindon de la farce. Entre le harcèlement en bande organisée et l'ascenseur émotionnel de la célébrité puis de la déchéance, c'est le poison des stars préfabriquées de la télé-réalité et celui des réseaux sociaux que l'on voit poindre, dès les années 1990, dans *Le Con de minuit*. Édifiant. ■

Solange Bied-Charreton

LE CON DE MINUIT
THIBAULT RAISSE
DENOËL

EMMANUELLE LE GRAND/ACTES SUD

L'ENTRETIEN CROISÉ

MARYSE BURGOT ▪ JEAN-FRANÇOIS COLOSIMO

« Nous sommes entrés dans l'ère des guerres mondialisées »

La grande reporter de guerre et le théoricien et documentariste suivent tous deux de très près l'actualité du monde. Les voici réunis pour échanger, autour de leurs ouvrages respectifs, *Loin de chez moi* et *Occident, ennemi mondial n° 1, sur les enjeux géopolitiques actuels et sur cette guerre larvée entre l'Occident et le reste du monde.**

CÉLINE NIESZAWER/LEEXTRA/FAYARD – SAMUEL KIRSZENBAUM/ALBIN MICHEL

Depuis février 2022, vous, Maryse Burgot, vous êtes rendue douze fois en reportage en Ukraine. Quelle est la situation sur le terrain ?

Maryse Burgot. Les forces ukrainiennes sont épuisées, et parfois désespérées. Au début de la guerre, j'ai assisté à cette stupéfiante mobilisation spontanée des Ukrainiens. Des milliers de volontaires sans armes aux portes des casernes dans l'espoir d'être mobilisés et la déception de celles et ceux qui n'étaient pas retenus. Les temps ont bien changé. L'élan s'est brisé, car les corps et les âmes sont meurtris. L'Ukraine a courageusement lutté pour son intégrité territoriale, mais elle manque d'armes. Le soutien occidental n'aura pour l'instant pas suffi. Et le destin de Kiev se joue finalement à Washington. Avec l'hypothèque qu'on ne sait pas qui sera bientôt à la tête de la première puissance mondiale *[cet entretien a eu lieu avant l'élection américaine du 5 novembre, qui a vu la victoire de Donald Trump]*…

Jean-François Colosimo. Je fais le même constat. En ayant longtemps refusé un déploiement massif de moyens défensifs dans le ciel ukrainien et offensifs sur le sol russe, Washington a obligé Kiev à mener un conflit conventionnel front à front, soumis à la loi du nombre. Or, si les pertes, abyssales des deux côtés, s'équivalent en chiffres bruts, le ratio des troupes mobilisables est de trois pour un en faveur du Kremlin ! À terme, l'Ukraine, exsangue, devra se résigner à une négociation internationale à son détriment. Cette issue injuste ne résoudra pas la guerre, qui, sur place, reviendra d'une façon ou d'une autre. Pour moi, seule la fin du régime poutinien peut restaurer la paix en Europe.

Derrière les enjeux militaires, il y a l'opposition entre l'Ouest et le Sud global, illustrée par le récent sommet des Brics+. C'est le thème de votre livre, *Occident, ennemi mondial n° 1*…

J.-F.C. Nous sommes entrés dans l'ère des guerres mondialisées, ce qui accélère la contestation par le Sud de l'ordre planétaire imposé par le Nord. D'où le tournant politique de la nébuleuse économique des Brics+ *[Brésil, Russie, Inde, Chine, Afrique du Sud, Iran, Égypte, Émirats arabes unis et Éthiopie]*. Ses affiliés rejettent des institutions et des instruments de régulation internationale qu'ils jugent à l'avantage du bloc hégémonique. Cette revendication recevable ne vaut pas pour autant adhésion de tous à la croisade anti-occidentale. Mais l'effet de basculement global est certain. Lorsque António Guterres, le secrétaire général de l'ONU, se rend à Kazan pour se montrer indépendant à l'égard de l'Alliance atlantique, il n'a cure de contredire la Cour pénale internationale en absolvant Vladimir Poutine. Quitte à oublier que

la Russie est d'ores et déjà vassalisée par la Chine, qui, elle, s'inquiète de la rivalité croissante de l'Inde, amorce du futur duel entre ces deux géants pour la suprématie qui seule, au fond, leur importe.

Dans *Loin de chez moi*, vous, Maryse, faites concrètement écho à cette opposition par vos rencontres…

M.B. Par mon métier, je suis en effet aux premières loges de cette division Occident-Sud global. Un an après le 11 septembre 2001, j'ai accompagné un Français dont le fils avait disparu dans les attentats. Devant le trou béant de l'ex-World Trade Center, il cherchait désespérément, en retenant ses larmes, un signe de ce jeune homme promis à un brillant avenir dans la finance. Mais rien. Que des gravats. Je me suis alors remémoré une famille irakienne rencontrée cinq mois auparavant, dans l'Irak de Saddam Hussein. C'étaient des parents agriculteurs et leurs enfants. Pour eux, l'attaque des tours était une « *juste vengeance* ». La femme racontait son effroi lors des bombardements de la coalition de 1991 pour libérer le Koweït. Ils éprouvaient, depuis, une haine viscérale à l'égard des États-Unis. Comment ne pas les comprendre ? L'embargo décidé par l'Occident, qui affecte d'abord les civils, fait le lit de la haine et participe à la construction de ce monde divisé en deux.

Que faire pour atténuer cette division ?

M.B. Écouter avec obstination les uns et les autres. Comme reporter, vous ressentez une sorte d'injonction à prendre parti. C'est ce qu'il faut éviter, car les faits suffisent. Ils sont la seule clé de compréhension. Vous racontez les massacres du 7 octobre, mais aussi la riposte disproportionnée de l'État hébreu à Gaza et la violence des colons extrémistes en Cisjordanie. Ce faisant, vous ne montrez pas un monde binaire et caricatural, avec d'un côté ses méchants, et de l'autre ses gentils, mais une réalité plus nuancée, apte à nous extraire de ce monde séparé en deux blocs. C'est aussi ma tentative quand j'interviewe ce chauffeur arabe israélien de confession musulmane qui a sauvé des dizaines de jeunes juifs lors du festival Nova.

J.-F.C. Vous pointez là, Maryse, l'irréductibilité du fait humain. En luttant contre les autocratures qui les oppriment, les Ukrainiens, les Kurdes, les Téhéranaises, etc., affirment cette universalité qu'excluent les Poutine, Erdogan, Khamenei et consorts

« L'EMBARGO DÉCIDÉ PAR L'OCCIDENT FAIT LE LIT DE LA HAINE ET PARTICIPE À LA CONSTRUCTION DE CE MONDE DIVISÉ EN DEUX »

avec leur règne de la force brute. Celles et ceux qui résistent aux « néo-empires » nous montrent la voie. Ils n'attendent pas de nous des pleurs d'autoconsolation sur le passé, mais un pacte d'avenir partagé, équitable.

M.B. C'est ce que je constate aussi quand je rencontre à Téhéran des Iraniennes qui luttent contre le port du tchador ou, à Kaboul, des Afghanes qui se cachent pour rester des femmes libres.

Quid, dans ce paysage trouble, de l'Europe et de notre pays ?

M.B. L'Europe n'a pas d'autre choix que de se mobiliser pour l'Ukraine. Les Ukrainiens ont soif d'Europe et ne comprennent pas toujours nos hésitations. Le fait que l'Occident rechigne à les autoriser à utiliser les missiles longue portée pour frapper la Russie est ressenti par eux comme une faiblesse meurtrière. Les résultats de l'élection américaine importent, mais le désengagement des États-Unis a débuté avec Obama. Et, par-delà l'issue de l'élection, il perdurera…

J.-F.C. Hélas, oui ! Et notre Vieux Continent est lui aussi fracturé. Les pays de l'Est ex-communistes n'ont rejoint l'Union que pour bénéficier du parapluie de l'Otan. L'Angleterre est la supplétive de l'Amérique. L'Allemagne réarme, mais auprès du Pentagone. Dans ce contexte, la solitude de notre pays est totale. Pour autant, nous sommes les seuls parmi les Vingt-Sept à disposer de la dissuasion nucléaire, d'une armée qui a connu le feu, d'un siège au Conseil de sécurité de l'ONU. Et, tout aussi important, d'une armada de savants rompus au dialogue des cultures. Il nous reste à nous souvenir qu'au cours de son histoire la France s'est toujours conçue comme infiniment plus que « l'Occident », à assumer notre destin. Mais en avons-nous encore le désir et la volonté ? Là est la vraie question. ■ **Propos recueillis par Patrice Bollon**

* À lire aussi : *La Défaite de l'Occident*, d'Emmanuel Todd (Gallimard).

RTL

LOIN DE CHEZ MOI. GRAND REPORTER ET FILLE DE PAYSANS
MARYSE BURGOT
FAYARD

OCCIDENT, ENNEMI MONDIAL N°1
JEAN-FRANÇOIS COLOSIMO
ALBIN MICHEL

MARYSE BURGOT

« Fille de paysans et grand reporter » : c'est ainsi que, dans *Loin de chez moi* (Fayard), Maryse Burgot se présente. Son premier reportage sur une épidémie de peste en Inde la convainc que ce métier est fait pour elle. Ensuite, ce sera le Kosovo avec, en 1999, le prix Bayeux des correspondants de guerre, une prise en otage de près de deux mois aux Philippines en 2000, l'Irak, l'Afghanistan, des postes fixes pour France 2 à Washington, Londres et Paris, puis de nouveau la guerre contre Daech, l'Ukraine, Israël… Le travail d'un témoin requis par la marche du monde.

JEAN-FRANÇOIS COLOSIMO

Historien des religions, spécialiste de l'orthodoxie (à laquelle il s'est converti), mais aussi éditeur (directeur général des éditions du Cerf, après celles du CNRS) et essayiste passionné par la géostratégie, Jean-François Colosimo est l'auteur d'une trentaine de livres et de documentaires. Son dernier ouvrage, *Occident, ennemi mondial n° 1* (Albin Michel), sur les « néo-empires » en lutte contre l'« Occident collectif », a été l'un des succès critiques et des ventes de l'année écoulée *[voir son entretien dans* Lire Magazine *n° 528, avril 2024]*.

GILLES KEPEL • THOMAS SNÉGAROFF - VINCENT LEMIRE • AMIR TIBON

Le conflit de tous les dangers

Différents ouvrages, publiés après le pogrom du 7 octobre 2023, reviennent sur la lutte qui oppose Israël et la Palestine. Et sur le basculement du monde qu'elle provoque.

Des manifestants réclamant la libération d'otages israéliens, à Jérusalem, le 24 octobre 2024.

Un événement devient sans doute une date quand l'énoncé du jour n'est pas suivi de l'année. Ainsi le 7 octobre (2023) semble-t-il se ranger désormais au côté du 6 juin (1944), et plus certainement du 11 septembre (2001). Mais, si l'effondrement des Twin Towers a suscité un même effroi, il n'a pas entraîné « *un basculement du monde sans précédent* », à l'image du pogrom du Hamas. C'est la thèse développée par Gilles Kepel dans deux livres publiés à quelques mois d'intervalle, *Holocaustes. Israël, Gaza et la guerre contre l'Occident* et *Le Bouleversement du monde. L'Après-7 octobre* (Plon). Ce basculement se traduit par la tentative du Sud global (Chine, Russie, Iran, pays du tiers-monde) de refonder l'ordre moral du monde, en substituant au « *plus jamais ça* » de la destruction des Juifs en Europe la lutte contre la colonisation, requalifiée rétrospectivement de « *génocide* », au même titre que la politique menée par Israël, en dépit de l'évidence. Tous ces pays ont la particularité d'être « *illibéraux* » ou dictatoriaux, de sombrer dans la faillite du fait de la corruption, de malmener leur peuple et, a fortiori, leurs minorités. Ils trouvent pourtant des relais dans les sociétés occidentales démocratiques devenues multiculturelles, où la tentation séparatiste se fait de plus en plus grande, et auprès d'une partie de la jeunesse étudiante.

Elias Sanbar développe une tout autre analyse. Selon l'ancien ambassadeur de la Palestine auprès de l'Unesco, le 7 octobre ramène au conflit originel : l'entrée en guerre des Arabes le 15 mai 1948 après leur refus de reconnaître le plan de partage de l'ONU du 29 novembre 1947. Dans « *La Dernière Guerre ?* » *Palestine, 7 octobre 2023 - 2 avril 2024* (Gallimard/Tracts), cette rare figure modérée souligne que les combats se sont ainsi déroulés dans la Palestine historique. Pessimiste, il estime que ceux-ci recèlent « *une dimension existentielle, car la présence de l'une ou l'autre des parties dépendra de l'issue des combats* ». Il invite donc les capitales occidentales à reconnaître d'emblée l'État de Palestine. Autre interprétation, mais « existentielle » encore, celle de Bernard-Henri Lévy dans *Solitude d'Israël* (Grasset) : le pogrom marque « *l'alignement d'Israël sur la diaspora* ». Autrement dit, « *le lieu symbole du "plus jamais ça" est celui où "ça" revient comme une foudre* ».

UNE PASSION FRANÇAISE

C'est peu dire que le conflit israélo-arabe, surmédiatisé en comparaison des grands drames de l'Afrique noire étrangement passés sous silence, des Grands Lacs au Soudan, est devenu une passion française. Aussi est-il bienvenu de revenir aux faits et aux sources en consultant le fort pédagogique *Israël/Palestine. Anatomie d'un conflit* de Thomas Snégaroff et Vincent Lemire, tiré d'un podcast où interviennent également les historiens Jean-Pierre Filiu et Denis Charbit. Reste que, si nous n'avions qu'un seul livre à recommander, ce serait *Les Portes de Gaza*. Amir Tibon, journaliste au quotidien israélien *Haaretz*, sorti indemne du pogrom, parvient à emboîter avec maestria son propre témoignage, l'histoire de son kibboutz de Nahal Oz au regard de celle du « *foyer juif* » et, enfin, celle, bousculée, de l'« *entité sioniste* », selon la formule peu amène de ses adversaires. ■ **Emmanuel Hecht**

HOLOCAUSTES. ISRAËL, GAZA ET LA GUERRE CONTRE L'OCCIDENT
GILLES KEPEL
PLON

ISRAËL/PALESTINE. ANATOMIE D'UN CONFLIT
THOMAS SNÉGAROFF, VINCENT LEMIRE
LES ARÈNES

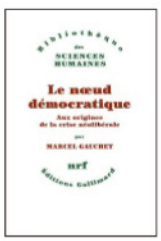
LES PORTES DE GAZA
AMIR TIBON
CHRISTIAN BOURGOIS

AHMAD GHARABLI/AFP

Une crise rampante

Dans *La Démocratie contre elle-même* (2002), Marcel Gauchet avait abordé la question de la crise de la démocratie. *Le Nœud démocratique* montre comment s'est formée une crise « *rampante* » et « *à bas bruit* » dans la démocratie. Devenue l'horizon politique indépassable de notre temps, celle-ci est travaillée par le conflit entre deux éléments dont l'harmonie est essentielle à son bon fonctionnement : l'affirmation des droits individuels et la revendication de la souveraineté populaire. Cela se traduit juridiquement, d'un côté, par la tendance à faire prévaloir les droits individuels, fût-ce ceux des non-citoyens, et, de l'autre, par la tendance à vouloir réaffirmer les droits du peuple souverain. Le nœud démocratique se défait ainsi peu à peu. Un néolibéralisme mondialiste se confronte à des mobilisations spasmodiques de l'idéal démocratique qualifiées de « populistes », ce qui fait le lit des démocraties illibérales. En mettant brillamment au jour les contours théoriques de cette crise et le foyer caché d'où elle rayonne, l'historien et sociologue formule le défi politique du XXIe siècle : comment repolitiser la démocratie ? Il faut à tout le moins penser la crise pour espérer la surmonter, et cet essai y contribue grandement. ■

Jean Montenot



LE NŒUD DÉMOCRATIQUE. AUX ORIGINES DE LA CRISE NÉOLIBÉRALE
MARCEL GAUCHET
GALLIMARD/BIBLIOTHÈQUE DES SCIENCES HUMAINES

Lame de fond

C'était le 12 août 2022. Alors qu'il s'apprête à discourir sur « *l'importance de préserver la sécurité des écrivains* », Salman Rushdie voit un homme monter sur scène, dans cet amphithéâtre de Chautauqua, aux États-Unis. L'inconnu se jette sur l'auteur, un couteau à la main, et tente de le poignarder. Suivent vingt-sept secondes de cauchemar – lors desquelles la victime ne s'est même pas défendue –, avant que l'« *aspirant assassin* » ne soit plaqué au sol. S'il sortit vivant de cet attentat, Rushdie perdit toutefois un œil – heureusement, dit-il avec un peu d'humour, on ne lui avait dérobé ni ses cartes de crédit ni ses clés. De cette attaque terroriste, l'homme des *Versets sataniques* a tiré un récit sidérant de bout de bout, dans lequel il ne donne jamais le nom de son agresseur, réduit à une lettre – le « *A* ». Mais il ne faudrait certainement pas réduire *Le Couteau* à un simple témoignage. Comme tous les grands textes sur les tragédies intimes, cet ouvrage dépasse le drame individuel et l'autoportrait pour nous interroger sur bien d'autres choses : l'état du monde, le danger islamiste, la capacité des hommes à se reconstruire et à avancer, le rôle et la puissance de l'écriture. Sans oublier, oui, la possibilité du bonheur, malgré tout. ■

Baptiste Liger

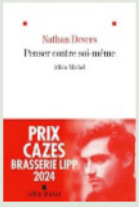
LE COUTEAU. RÉFLEXIONS SUITE À UNE TENTATIVE D'ASSASSINAT
SALMAN RUSHDIE
GALLIMARD

ET AUSSI...

MILLE MILLIARDS DE RUBANS
LOÏC PRIGENT
GRASSET
RTL

« Tout cela remonte bien entendu à bien avant Saint-Sulpice en 1966, avec Catherine Deneuve et Betty Catroux se tenant sur le pas de la porte à côté d'Yves Saint Laurent, et à l'intérieur les mêmes vêtements en série, sur des portants pleins à craquer. Voici donc un début d'ébauche de réponse. J'ouvre une autre porte, celle des archives, et mille milliards de rubans s'effondrent sur moi. » **Dans ce singulier récit sous le signe de la crinoline, Loïc Prigent nous raconte la couture, du XIXe siècle à l'ouverture de la première boutique de Gabrielle Chanel, en 1913 – dont la *« petite robe noire sera vue à juste titre comme la fin d'un monde »*.**

Xavier Le Clerc



PENSER CONTRE SOI-MÊME
NATHAN DEVERS
ALBIN MICHEL

Tension fondamentale dès le titre, penser n'est possible *« qu'à condition de commencer par penser contre soi »*. Cet essai intime traverse la foi, la religion, la philosophie pour en éprouver les fondements, comme un acte fécond de rupture avec soi, un *« saut intérieur »* où la pensée s'incarne dans une quête de sens organique, car *« nos existences sont des méditations »*. Faut-il considérer le soi comme altérité ? Nathan Devers, ancien aspirant rabbin devenu philosophe, adopte une écriture incisive, une spirale narrative sculptée de scepticisme tendre. Se questionnant elle-même, la pensée se fait exil, mouvement perpétuel qui évite tout ancrage définitif, prompt à nous soumettre à la facilité des certitudes. *Penser contre soi-même*, une invitation à la fertilité du doute.

Sophie Di Malta

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD – RACHEL ELIZA GRIFFITHS/GALLIMARD

3 QUESTIONS À...

CAROL GILLIGAN

Revenant sur *Une voix humaine*, vous soulignez que le souci des autres ne concerne pas que les femmes, mais relève de *« préoccupations humaines »*. Pourquoi cet élargissement ?
Genrer le « care » au féminin est une convention culturelle, qui n'a rien d'une loi de la nature. C'est un problème, car cela conduit les professions qui y sont liées à être à la fois idéalisées et dévalorisées. À l'image de ce que le patriarcat fait aux femmes.

En quoi des entretiens auprès de jeunes filles ont-ils été particulièrement riches ?
Il y a un prix à payer par les femmes lorsque, pour être aimée ou réussir, il ne faut pas dire ce que l'on pense ou ce que l'on ressent réellement. Les filles ont évoqué le paradoxe de se taire ou de « se retenir » au nom de « relations authentiques ». Mais, si vous ne dites pas ce que vous ressentez et pensez, alors où êtes-vous dans ces prétendues « relations » ? C'est le marché que le patriarcat conclut avec les femmes, pour faire taire une voix honnête qui inclut une voix de résistance politique.

Pourquoi citez-vous les films *Phantom Thread*, *Sur le chemin de la rédemption* et *BlacKkKlansman* dans votre livre ?
Ces films grand public, réalisés par des hommes hétérosexuels, mettent en scène ce qui est souvent considéré comme une histoire de femme et qui est en réalité une histoire d'homme. L'amour y est montré comme un acte *« audacieux »* pour un homme. Une éthique de l'attention conduit à ce que je décris comme *« une traversée improbable* [de] *ce qui avait été considéré comme des oppositions irréconciliables* [...]*: noir et blanc, noir et juif, homme et femme, masculin et féminin, militant et non-violent, audacieux et attentionné »*.

Propos recueillis par E.B.

UNE VOIX HUMAINE. L'ÉTHIQUE DU CARE REVISITÉE (IN A HUMAN VOICE)
CAROL GILLIGAN
CLIMATS

L'ennemie intérieure

L'essayiste analyse avec acuité le sentiment de culpabilité, mettant au jour les mécanismes de pouvoir qui souvent sont à son origine.

C'est une petite voix intérieure qui, lorsqu'elle nous taraude, ne nous mène nulle part. Quoi que l'on fasse, ce sera toujours trop, ou pas assez. Et le simple fait de l'entendre, sans même lui donner de crédit, dit qu'elle a déjà gagné à nous dénigrer. *« Quand aucun de nos comportements ne trouve grâce à nos yeux, on peut en conclure que nous ne sommes pas très sûr·es de notre légitimité à exister »*, analyse Mona Chollet dans *Résister à la culpabilisation*. À partir des manifestations de ce sentiment qu'elle observe d'abord en elle-même, la journaliste et essayiste féministe déduit que certaines catégories de personnes y sont plus sujettes que d'autres, et part à la recherche de ses origines culturelles et sociales. Ainsi, elle montre avec brio comment cette voix repose sur des mécanismes de pouvoir insidieux qui confortent les dominants et paralyse les dominés qui l'ont en partage.

Chose connue, les mythes de l'époque gréco-romaine et la religion chrétienne ont d'abord fait de la femme un être coupable et malintentionné par nature. Ce qui l'est moins est cette *« querelle des femmes »* racontée par l'historienne Éliane Viennot, que cite Mona Chollet pour expliquer la misogynie persistante dans le monde du savoir. Depuis la fin du Moyen Âge, les femmes en ont été périodiquement mises à l'écart : *« La voix qui nous chuchote à l'oreille que nous sommes des idiotes, des bonnes à rien, n'est pas seulement une voix de curé; c'est aussi une voix d'intellectuel, de savant. »*

En s'intéressant au *« premier rapport de domination »*, l'autrice livre des réflexions précieuses sur un système éducatif en vogue à partir du début du XX^e^ siècle qui diabolise les enfants, faisant d'eux des êtres pernicieux qui, de toute façon, agiront mal, et qu'il faut *« casser »* pour les adapter au cadre de la société, écarter de leurs mères trop attendries et rendre à l'autorité du père.

Une vision qui, comme celle du travailleur acharné évoqué également, peut paraître datée, mais, au gré de multiples références à des lectures et à des débats contemporains, Mona Chollet montre que ces visions persistent plus subtilement. Et, ce faisant, nous convainc que *« ce qui importe, c'est de démonter les mécanismes qui nous affectent, de comprendre ce que des pouvoirs divers nous ont fait et continuent à nous faire »*. ■

Eugénie Bourlet

RÉSISTER À LA CULPABILISATION. SUR QUELQUES EMPÊCHEMENTS D'EXISTER
MONA CHOLLET
LA DÉCOUVERTE/ZONES

CHARLOTTE KREBS/LA DÉCOUVERTE

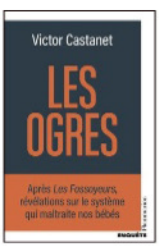
LA POLÉMIQUE **VICTOR CASTANET**

Alertez les bébés

Le journaliste d'investigation signe un nouveau brûlot, qui touche les crèches privées et la sphère politique.

Il y a deux ans, Victor Castanet nous faisait découvrir les coulisses des Ehpad privés dans *Les Fossoyeurs*. Le journaliste d'investigation y dévoilait la façon dont la direction d'Orpea comprimait ses coûts au détriment des personnes âgées mais aussi de ses propres salariés, tout en profitant de l'argent public. Il récidive avec *Les Ogres*, une enquête qui s'attaque au monde des crèches privées. Un monde pas si différent du précédent, puisqu'il rassemble des groupes financés en grande partie par des fonds d'investissement qui doivent être le plus rentables possible et bénéficient de l'argent public. Construite à partir de documents et de témoignages glaçants qui révèlent l'existence de mauvais traitements dans un contexte d'incurie des services publics, cette enquête fait scandale. Et pas seulement parce que les dysfonctionnements des crèches privées y sont révélés : la politique s'en mêle, Castanet accusant l'ancienne ministre des Solidarités et des Familles Aurore Bergé d'avoir tenté d'empêcher la tenue d'une commission d'enquête parlementaire sur lesdits dysfonctionnements. Le 3 septembre dernier, il a rendu publique une note de la Fédération française des entreprises de crèches à l'attention de la ministre lui indiquant les « *éléments de langage* » à utiliser en cas d'interview. Y a-t-il eu collusion ? Invitée six jours plus tard par BFMTV, Aurore Bergé reprenait effectivement lesdits éléments de langage… Elle a annoncé depuis avoir déposé plainte pour diffamation après les révélations de Castanet, le groupe Écologiste et Social demandant au même moment à l'Assemblée nationale le lancement d'une procédure pour « parjure » contre elle. À suivre. ■

Jean-François Paillard



LES OGRES
VICTOR CASTANET
FLAMMARION

Encore et toujours les mêmes

Parce qu'elle semble contre-intuitive pour des sociétés développées, la dureté de la condition maternelle y demeure un impensé. Il est cependant probable, explique Élisabeth Badinter, que celle-ci joue un rôle prépondérant dans la baisse de la natalité qui touche actuellement l'Europe. C'est le propos de *Messieurs, encore un effort…*, dans lequel la figure historique du féminisme en France pointe du doigt l'inégalité criante du poids de la parentalité, qui repose encore aujourd'hui en grande partie sur les femmes. Pourquoi un tel retard dans une époque où l'on proclame l'égalité des sexes ? Les « nouveaux pères », dont on vante partout l'abnégation, ont encore du pain sur la planche… ■

Solange Bied-Charreton

MESSIEURS, ENCORE UN EFFORT…
ÉLISABETH BADINTER
PLON/FLAMMARION

SUCCÈS

LE VERTIGE METOO
CAROLINE FOUREST
GRASSET

Ce pamphlet n'a pas manqué d'échauffer les esprits – jusqu'à être critiqué pour des erreurs factuelles à la suite de sa présence sur la liste du Femina essai. Toujours est-il que ce livre de Caroline Fourest a interpellé nombre de lecteurs, avec un discours reconnaissant les bienfaits de MeToo mais pointant ses excès, affirmant aussi la supériorité de la justice sur celle des réseaux sociaux, redéfinissant la différence entre le citoyen juridiquement responsable et l'œuvre… **Baptiste Liger**

S'ESTIMER ET S'OUBLIER
CHRISTOPHE ANDRÉ
ODILE JACOB

D'année en année, l'engouement pour le très médiatique psychiatre français ne faiblit pas, loin de là. C'est sur l'estime de soi (thème sur lequel il avait déjà travaillé, en compagnie de François Lelord), et tout ce qu'elle peut apporter, qu'il s'est penché dans ce dernier ouvrage. Entre considérations méditatives et anecdotes emblématiques, ce libre abécédaire permet au lecteur en quête de bienveillance et de résilience de piocher ce qu'il désire. **B.L.**

LA VERTU DANGEREUSE
JULIA DE FUNÈS
L'OBSERVATOIRE

Politiques de diversité, de parité, de bien-être au travail… Dans *La Vertu dangereuse*, la consultante et philosophe Julia de Funès nous promet un réjouissant tir aux pigeons contre les discours « progressistes » du management moderne. Las ! Si ses critiques sont très sensées, elle ne peut émettre une seule phrase sans la noyer sous un flot d'imprécations réacs. À croire qu'elle n'a pas suivi elle-même le séminaire « Comment garder son humour en toutes circonstances » qu'elle vend aux entreprises…

Patrice Bollon

MOT DE TÊTE

PASCAL ORY
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

« Papier »

Nombreux sont les usagers et les visiteurs de la Bibliothèque nationale de France, sur le site patrimonial du « quadrilatère Richelieu » – un pèlerinage indispensable aux amoureux du livre –, qui entrent dans le bâtiment par la rue Vivienne. Ils peuvent alors traverser un jardin confié, lors de la réouverture du lieu, il y a deux ans, à une architecte du patrimoine, à un paysagiste et au très connu artiste jardinier Gilles Clément. La particularité de cet espace est d'être planté de végétaux papyfères, dont les noms font rêver : mûrier à papier, bambou cespiteux, palmier de Chine, cerisier du Tibet… Et c'est, bien entendu, beaucoup plus beau encore en latin de jardin des plantes : *Edgeworthia papyrifera*, *Cyperus papyrus*… Herbes ou arbres, tout ici peut être support d'écriture, à commencer par la partie vivante de l'écorce, que le latin appelait *liber*, qui a donné le mot *livre*.

La BNF elle-même est devenue, au XXIe siècle, une gigantesque banque de *big data*, et le chercheur qui travaillera sur des textes ou des images – n'oublions pas les images… – inscrits ou imprimés en leur temps sur parchemin ou sur papier sera d'abord invité à les consulter sur support numérique. Rien de plus normal – autrement dit : dans la norme. Mais, dans ces conditions, quel avenir pour le support papier ?

Car il s'agit bien de ça : une erreur courante est de parler de la « presse écrite », pour la distinguer des autres formes de médias – et, généralement, sur un ton funèbre –, alors que c'est de la presse imprimée (la presse papier, si l'on osait le jeu de mots) que l'on parle. La presse écrite, elle, triomphe : la fracture culturelle majeure est celle qui s'installe aujourd'hui entre les illettrés et les autres. Demeure le funèbre : le papier serait bientôt mis dans les poubelles de l'Histoire.

Le pronostic – une prophétie culturelle parmi tant d'autres – mérite qu'on le discute. Le cas particulier de la bande dessinée permet de le tempérer. Dans ce secteur, au début du XXIe siècle, la stratégie de bien des maisons d'édition était de miser sur le basculement du lectorat – plutôt juvénile – vers le numérique. On en est, pour l'instant, revenu et, par-delà les oscillations conjoncturelles, dans un pays comme la France le dense réseau des librairies continue de résister. La menace principale continue à venir de la numérisation, mais c'est celle du commerce des livres.

Reste qu'on parle ici de « résistance ». À considérer l'état mondial de la librairie, on se prend à raisonner du cas français comme d'une exception, un « petit village gaulois » à côté de quelques autres, fondé sur une politique culturelle dynamique (ici la « loi Lang »).

> L'AVENIR DE L'IMPRIMÉ SE JOUERA AILLEURS : PAR EXEMPLE SUR LE TERRAIN DE LA MANIABILITÉ

Si l'on se détache de ces raisonnements localisés, ce sont sans doute d'autres arguments qui mériteraient d'être avancés – et, surtout, analysés en profondeur. Les arguments économiques ne manquent pas – les bibliothèques aidant, la lecture est l'une des pratiques culturelles les moins coûteuses –, mais ils ne sont pas décisifs. L'avenir de l'imprimé se jouera ailleurs : par exemple sur le terrain de la maniabilité, dans des sociétés urbanisées dont l'acteur standard est un individu nomade, transformable périodiquement – on appelle ça des « loisirs » – en individu déconnecté ; plus fondamentalement encore par la richesse des interconnexions suscitées par la lecture. Orson Welles faisait l'éloge de la radio en rappelant que là « *l'écran est plus large* » : la formule s'applique au livre.

On objectera qu'on fait ici l'éloge de la lecture, et que celle-ci pourrait se faire exclusivement sur écran. Objection retenue : la praticabilité de l'écran en question saute – c'est le cas de le dire – aux yeux. Demeure la force du rapport sensuel qu'entretient le lecteur avec « son » livre, « son » magazine, « son » manga. Dans une société plus individualiste que jamais, faisons le pari que la famille du papyrus nous offre une forme de jouissance très personnelle là où, par exemple, le téléphone mobile nous transporte vite et loin mais au risque d'une dilution du sujet dans l'océan du Tout, même parcouru par les grands courants du Duo.

On l'a vu : il s'agit d'un « pari ». À chacun, à chacune d'entre nous de jouer – encore l'individualisme… L'enjeu est de taille. ■

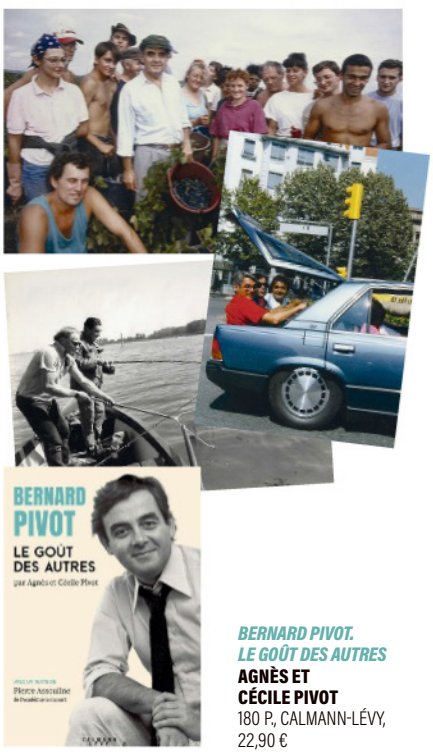
AUDREY SOVIGNET

Beaux livres

À l'occasion des fêtes de fin d'année, la rédaction de *Lire Magazine* vous a concocté une sélection des plus beaux ouvrages publiés ces douze derniers mois. Histoire, littérature, photographie, bande dessinée, cinéma… Il y en a pour tous les goûts dans ces pages éclectiques. De quoi permettre à chacun de trouver son bonheur, ou de faire celui des autres.

Portrait

Le Goût des autres dévoile le regretté Bernard Pivot sous un jour inédit. Ses filles, Agnès et Cécile, y ont rassemblé de magnifiques photos retraçant le parcours exceptionnel du « roi Lire » mais aussi de l'homme curieux qu'il était dans sa vie privée, passionné de beaujolais, de football, et conseiller municipal du village de son enfance. L'ouvrage est enrichi de textes de son complice de longue date Pierre Assouline. À noter également, la parution de *Nos années Apostrophes* (Flammarion), un album collectif réunissant quelque 250 photos et extraits de l'émission culte. ■ **Simon Bentolila**



BERNARD PIVOT. LE GOÛT DES AUTRES
AGNÈS ET CÉCILE PIVOT
180 P., CALMANN-LÉVY, 22,90 €

Bande dessinée

Alors qu'André Franquin aurait fêté cette année ses 100 ans, les éditions Glénat publient ce livre d'entretiens menés par Christelle Pissavy-Yvernault. Son interlocuteur : Numa Sadoul, réputé pour ses entrevues avec Hergé ou Franquin lui-même (voir le livre référence *Et Franquin créa la gaffe*, 1986). On plonge avec délectation dans les coulisses de la création de personnages tels que Gaston Lagaffe ou Spirou et Fantasio, et même plus largement dans l'histoire de la BD franco-belge depuis les années 1970. Un ouvrage richement illustré de photos, lettres et documents. Incontournable. ■ **Matthieu Charrier**

FRANQUIN ET MOI
CHRISTELLE PISSAVY-YVERNAULT, NUMA SADOUL
240 P., GLÉNAT, 32,50 €

Littérature

Après avoir célébré les auteurs des grands espaces avec *Amérique. Des écrivains en liberté*, Jean-Luc Bertini et Alexandre Thiltges nous entraînent, dans ce second volume, à la rencontre de trente écrivains qui tous font face au même dilemme : « *Comment accueillir et s'expliquer la colère de ce pays qu'ils aiment tant* » ? Mêlant récit de voyage et grands entretiens avec Russell Banks, Joyce Carol Oates, Siri Hustvedt, Colum McCann et tant d'autres romanciers de talent, *Amérique. Des écrivains en majesté* est un formidable *road book*.

AMÉRIQUE. DES ÉCRIVAINS EN MAJESTÉ
JEAN-LUC BERTINI, ALEXANDRE THILTGES
336 P., ALBIN MICHEL, 39,90 €

« *Livre sans fin* », *L'Amour la poésie* oscille entre le désespoir d'Éluard, délaissé par Gala qui lui préfère Salvador Dalí, et son retour à la vie lorsqu'il rencontre Maria Benz, alias Nusch, qu'il épouse en 1934. Relevant le défi de la collection « Grande Blanche illustrée », la plasticienne américaine Kiki Smith sublime les fulgurances du poète de ses nuits bleues et de son trait d'or, dans ce recueil illustré conjuguant cosmos et surréalisme, collages et dessins, nature et féminité. ■ **Laëtitia Favro**

L'AMOUR LA POÉSIE
PAUL ÉLUARD, KIKI SMITH
176 P., GALLIMARD, 45 €

CALMANN-LÉVY – GLÉNAT 2024

Sociologie

Pratiques sportives, alimentaires ou religieuses, habitudes de consommation, choix du prénom de l'enfant, de ses modes de transport, de ses loisirs… Les citoyennes et citoyens français ont vécu, depuis la Seconde Guerre mondiale, des changements sociétaux majeurs et irréversibles. Lesquels, précisément ? Jusqu'à quel point ont-ils bouleversé nos valeurs et nos modes de vie ? Quelles conséquences politiques auront-ils dans un futur proche ? Foisonnant d'explications et richement illustré, *Métamorphoses françaises,* du spécialiste de sociologie électorale Jérôme Fourquet, livre des réponses claires et précises. Une mine d'informations à ranger sans hésiter à côté des atlas des éditions Autrement, une référence dans le domaine. ■ **Jean-François Paillard**

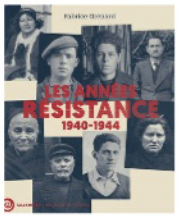
MÉTAMORPHOSES FRANÇAISES. ÉTAT DE LA FRANCE EN INFOGRAPHIES ET EN IMAGES
JÉRÔME FOURQUET
208 P., SEUIL, 29,90 €

Histoire

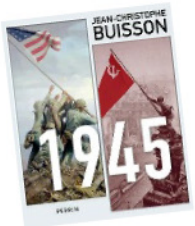
Retrouvé et analysé par l'historien Emanuele Arioli, ce manuscrit du XV^e^ siècle nous offre un regard exceptionnel sur les chevaliers de la Table ronde. Composé de courtes biographies de tous les chevaliers (pas moins de 150, sans oublier des rois), l'historien donne aussi de chacun une description physique, et indique son blason. L'ouvrage, agrémenté de représentations d'armes et d'autres images médiévales, fait l'éloge des valeurs chevaleresques, à une époque où ce monde était en voie de disparition. Il exalte aussi la beauté masculine d'alors, période bénie où les taches de rousseur n'étaient pas considérées comme un défaut ! Magnifique. ■ **Fabrice d'Almeida**

LES CHEVALIERS DE LA TABLE RONDE
EMANUELE ARIOLI (TRADUCTION ET ÉDITION DU MANUSCRIT)
208 P., SEUIL, 33 €

Histoire contemporaine



Fabrice Grenard, spécialiste de la Résistance en France, propose un beau livre remarquable qui suit année après année ces combattants de l'ombre, autour de documents émouvants, comme cette affiche annonçant l'exécution de Blanche Joséphine Paugam, la première femme résistante tuée, en septembre 1940, ou ces photos sur le vif de deux jeunes résistants fusillés. On vibre, on se passionne, on redécouvre.



En 1945, *« un monde se consume dans les flammes, un autre renaît de ses cendres »* : telle est l'analyse du journaliste Jean-Christophe Buisson, qui signe le captivant *1945*, superbement illustré et enrichi de beaux portraits, dont celui d'Albert Camus. ■ **F.d'A. et Xavier Le Clerc**

LES ANNÉES RÉSISTANCE. 1940-1944
FABRICE GRENARD
288 P., TALLANDIER/MINISTÈRE DES ARMÉES, 29,90 €

1945
JEAN-CHRISTOPHE BUISSON
320 P., PERRIN, 26 €

Histoire de Paris

Au début du XX^e^ siècle, Paris comptait trois cents fumeries d'opium. Un journaliste d'alors, Fabrice Delphi, publia en 1907 une enquête titrée *L'Opium à Paris*. Éric Walbecq exhume ce *« voyage »* à la rencontre des fumeurs dans ce *Paris Opium* riche de nombreuses illustrations. À lire en position allongée, évidemment.

Philippe Baudouin et Cyril Abad ont visité quarante lieux secrets et mystérieux pour composer leur *Atlas du Paris fantastique*, *« échiquier de l'étrange »* entre fantasmes et réalités. Bonnes promenades ! ■ **Olivier Cariguel**

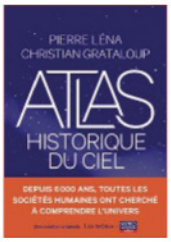
PARIS OPIUM
ÉRIC WALBECQ (DIR.)
416 P., L'ÉCHAPPÉE, 29 €

ATLAS DU PARIS FANTASTIQUE. 40 LIEUX SECRETS ET MYSTÉRIEUX
PHILIPPE BAUDOUIN, CYRIL ABAD
224 P., LE LOTUS ET L'ÉLÉPHANT, 30 €

SEUIL - BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE

Géophysique

Combinant histoire et science, cet atlas très original s'attache à représenter le cosmos en 300 cartes et infographies, tel qu'il est appréhendé depuis six mille ans. Chaque civilisation y est allée de son interprétation, mythologique ou religieuse, jusqu'à l'apparition des premiers hommes de science. Depuis la fin de la Renaissance, les inventions successives de la télescopie, de la photographie et de la spectroscopie, puis la physique contemporaine et, enfin, la conquête de l'espace permettent peu à peu de percer les secrets de l'Univers. ■ **Emmanuel Hecht**

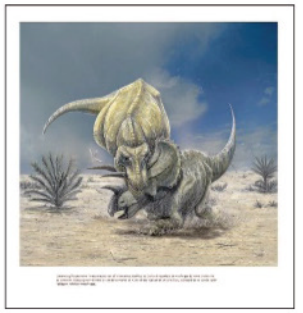


ATLAS HISTORIQUE DU CIEL
PIERRE LÉNA, CHRISTIAN GRATALOUP
256 P., LES ARÈNES/SCIENCES ET AVENIR LA RECHERCHE, 27 €

Ornithologie

Échassier excentrique, étrange courlis de terre, grand sensible pourpré… Les qualificatifs choisis pour désigner les espèces font déjà rêver ! L'ouvrage *Extraordinaires oiseaux* a un petit quelque chose de magique, en ce qu'il nous prouve que le monde des volatiles est encore plus surprenant qu'on ne l'imaginait. Sans compter que les photographies, loin de leur seule fonction documentaire, répondent souvent à de véritables partis pris artistiques qui nous en mettent plein les yeux. ■ **Marcus Dupont-Besnard**

EXTRAORDINAIRES OISEAUX
ALESSANDRO STAEHLI (DIR.)
264 P., SALAMANDRE, 45 €



Archéologie/ Paléontologie

En Ardèche, la grotte Chauvet, ornée de fresques du Paléolithique, est inaccessible au public, mais *La Grotte Chauvet. Hors du temps* nous permet d'y pénétrer malgré tout. Un ouvrage magnifique, tout en photos et en textes poétiques.

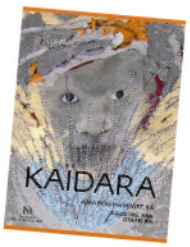
Les fascinants dinosaures, eux, inspirent nombre d'œuvres de pop culture, dont la plus célèbre demeure *Jurassic Park*. Mais cette saga est-elle cohérente avec l'état de nos connaissances ? *Jurassic Park et les sciences* rappelle combien la vérité est encore plus enthousiasmante que les clichés. ■ **M.D.-B.**

LA GROTTE CHAUVET. HORS DU TEMPS
RAPHAËL DALLAPORTA, RÉMI LABRUSSE
144 P., DELPIRE & CO, 35 €

JURASSIC PARK ET LES SCIENCES
NICOLAS ALLARD ET JEAN-SÉBASTIEN STEYER (DIR.), ALAIN BÉNÉTEAU (ILL.)
256 P, BELIN, 28 €

Conte

Trois « *fils d'Adam* » s'enfoncent dans le « *pays des génies-nains* » où tout est symbole, où des animaux qui parlent les mènent vers un absolu nommé Kaïdara. S'ils l'atteignent au bout de 805 vers, leurs épreuves ne sont pas finies pour autant… Pour illustrer ce superbe conte initiatique de l'écrivain malien Hamadou Hampâté Bâ, les éditions Diane de Selliers ont sollicité l'artiste contemporain Omar Ba, qui, entre motifs figuratifs et abstraits, sublime l'histoire sans attenter à ses mystères. Derrière chaque page, un éblouissement. ■ **Alexis Brocas**



KAÏDARA
AMADOU HAMPÂTÉ BÂ, OMAR BA (ILL.)
268 P., DIANE DE SELLIERS, 230 €

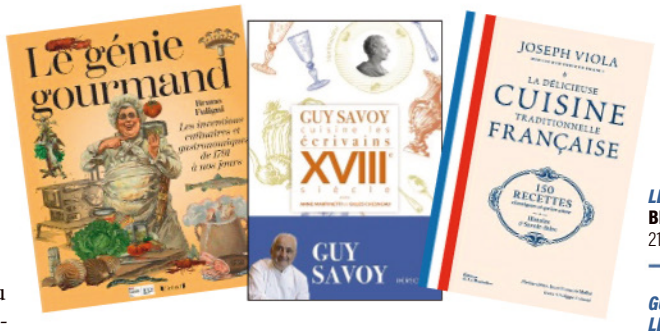
Photographie

De Londres à la campagne anglaise, de l'Irlande à l'Écosse, du pays de Galles aux Midlands, Taschen nous fait découvrir les îles britanniques au tout début du XXe siècle, grâce à plus de 800 photogrammes (entre autres), réunis et commentés par Sebastian Dobson et Sabine Arquié. Sa Majesté peut être fière d'un tel travail ! ■ **Baptiste Liger**

BRITISH ISLES 1900. A PORTRAIT IN COLOUR
SEBASTIAN DOBSON, SABINE ARQUIÉ
608 P., TASCHEN, 150 € (ÉDITION MULTILINGUE)

LES ARÈNES/SCIENCES ET AVENIR - LA RECHERCHE - TASCHEN

Gastronomie



Dans *Le Génie gourmand,* Bruno Fuligni s'intéresse à toutes les « *inventions culinaires et gastronomiques* » depuis la Révolution française. Car l'alimentation est affaire de connaissances, mais aussi de technologie, à travers toute une série d'objets, de spécialités, de méthodes. Pour tout savoir sur la conserverie, la pasteurisation ou certaines entités mystérieuses, comme les « bonbons pyrotechniques » ou la « Mayonine »…

Après les XVIe et XVIIe, le XVIIIe siècle fait l'objet d'un volume de l'excellente série *Guy Savoy cuisine les écrivains.* Avec la complicité d'Anne Martinetti et de Gilles Chesneau, le chef étoilé revisite cette grande période littéraire, faisant des ponts entre maîtres des lettres et plats d'exception – Voltaire et la crépinette aux huîtres, Madame de Staël et le coq au vin…

Pour finir, un ouvrage de cuisine plus « classique » mais qui rappelle toute la richesse de notre patrimoine. La star lyonnaise Joseph Viola réunit dans *La Délicieuse Cuisine traditionnelle française* pas moins de 150 recettes incontournables, avec des photographies de Jean-François Mallet. Alors, prêts pour une soupe à l'oignon gratinée, un pot-au-feu ou une tarte Bourdaloue ? ■ **Baptiste Liger**

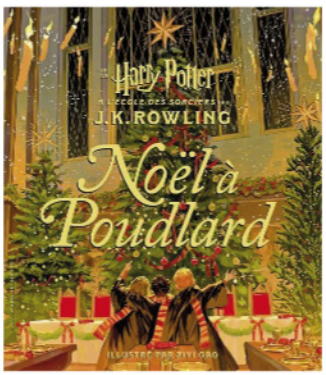
LE GÉNIE GOURMAND
BRUNO FULIGNI
216 P., GRÜND, 34,95 €

GUY SAVOY CUISINE LES ÉCRIVAINS. XVIIIe SIÈCLE
GUY SAVOY, ANNE MARTINETTI, GILLES CHESNEAU
256 P., HERSCHER, 29 €

LA DÉLICIEUSE CUISINE TRADITIONNELLE FRANÇAISE
JOSEPH VIOLA
400 P., LA MARTINIÈRE, 45,90 €

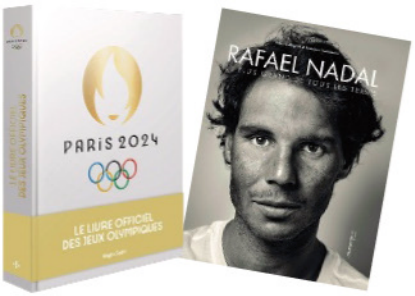
Jeunesse

Épisode clé du premier tome de la saga *Harry Potter,* le Noël à Poudlard en a fait rêver plus d'un, avec ses marshmallows grillés et ses chocolats en forme de grenouille, sans oublier la bataille de boules de neige et la fameuse cape d'invisibilité reçue en cadeau par le jeune sorcier. Le voici magnifié par le trait baroque et les couleurs scintillantes de l'artiste chinoise Ziyi Gao. Une merveille, qui ravira les fans, petits et grands. ■ **Gladys Marivat**



NOËL À POUDLARD
J.K. ROWLING, ZIYI GAO (ILL.)
40 P., GALLIMARD JEUNESSE, 19,90 €

Sports



Deux ans après Roger Federer, une autre légende vivante du tennis prend sa retraite: Rafael Nadal. Raison supplémentaire de reposer la question: est-il le plus grand? Pour les journalistes Fabrice Abgrall et François Thomazeau, qui retracent sa jeunesse et toute sa carrière, la réponse est claire.

Les JO de Paris 2024 furent une lumineuse parenthèse, dont voici le livre officiel. Préfacé par Tony Estanguet, l'ouvrage en évoque tous les événements marquants – relais de la flamme, cérémonie d'ouverture, ensemble des compétitions, remises des médailles –, dans un format XXL qui donne la primauté à l'image. Un écrin à la juste mesure des Jeux. ■ **Hubert Artus**

PARIS 2024. LE LIVRE OFFICIEL DES JEUX OLYMPIQUES
COLLECTIF
320 P., HUGO SPORT, 44,95 €

RAFAEL NADAL. LE PLUS GRAND DE TOUS LES TEMPS
FABRICE ABGRALL, FRANÇOIS THOMAZEAU
192 P., EN EXERGUE, 27,90 €

Mode

La création est une affaire de ligne, qu'elle soit « *romantique* », « *rococo* », « *florale* »… C'est l'une des leçons de *Karl Lagerfeld. Une ligne de beauté,* d'Andrew Bolton, consacré à l'œuvre du couturier. Au-delà des clichés sur sa personnalité, l'auteur revient sur trois quarts de siècle de travail, en mettant en regard croquis et photos des tenues réalisées. Ajoutez quelques témoignages de prestige, et voici un *must* du genre. ■ **B.L.**

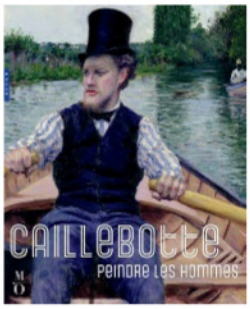
KARL LAGERFELD. UNE LIGNE DE BEAUTÉ (KARL LAGERFELD. A LINE OF BEAUTY)
ANDREW BOLTON
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR ROMANE BALEYNAUD, 436 P., LA MARTINIÈRE, 80 €

JEAN-FRANÇOIS MALLET/LA MARTINIÈRE - COURTESY CHANEL © CHANEL

Arts

Petite-nièce de Jean Cocteau, Dominique Marny lui avait consacré en 2023 un livre féerique paru aux éditions des Saints Pères: *Chambres avec vues*. Avec *Je t'aime*, qui sort dans la même maison (de loin l'une des plus chics de France), elle nous propose cette fois de « *vagabonder dans une carte du Tendre intemporelle* », à travers des citations et extraits d'œuvres littéraires illustrés par des créations souvent méconnues. Le cadeau de Noël idéal pour déclarer sa flamme… ou reconquérir l'être aimé. ■ **Louis-Henri de La Rochefoucauld**

JE T'AIME
DOMINIQUE MARNY
312 P., LES SAINTS PÈRES, 200 €



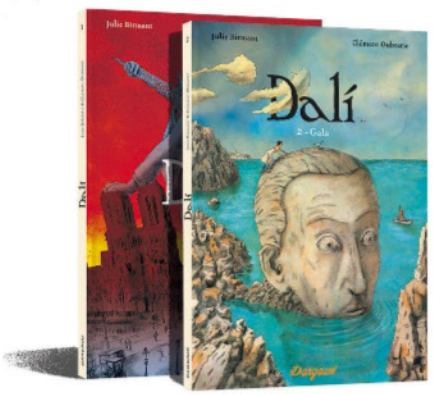
À l'occasion du 130e anniversaire de sa mort, Gustave Caillebotte (1848-1894), maître de l'impressionnisme, a droit à sa première exposition au musée d'Orsay. À la différence de ses illustres collègues, Monet ou Renoir, qui ont privilégié la représentation de la figure féminine, il a donné une place importante aux hommes qu'il côtoie dans la sphère privée, à Paris ou en villégiature. La belle monographie *Caillebotte. Peindre les hommes* permet de redécouvrir la virtuosité du maître.

Manuscrits, peintures, sculptures, tapisseries… Le musée du Louvre, de son côté, décline le personnage du fou dans l'histoire de l'art, du Moyen Âge au XIXe siècle. Le foisonnant catalogue *Figures du fou* retranscrit notamment la variété de ses représentations: capuchon, grelots, clochettes, costume bariolé… Une bible à la fois érudite et divertissante. ■ **Gabrielle Martin**

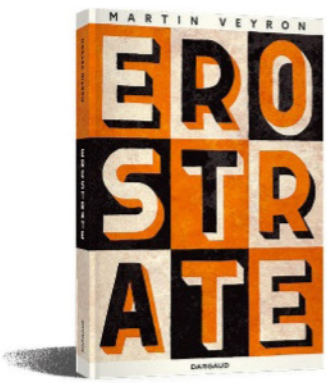
CAILLEBOTTE. PEINDRE LES HOMMES
ALLAN SCOTT, GLORIA GROOM, PAUL PERRIN
256 P., HAZAN, 45 €

FIGURES DU FOU. DU MOYEN ÂGE AUX ROMANTIQUES
ÉLISABETH ANTOINE-KÖNIG ET PIERRE-YVES LE POGAM (DIR.)
456 P., GALLIMARD, 45 €

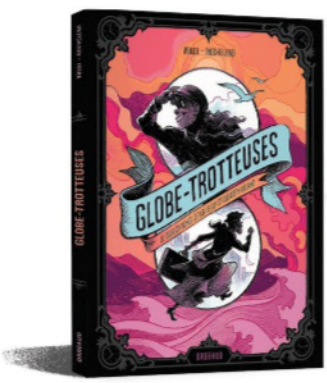
BIOGRAPHIE D'ARTISTE · FABLE POLITIQUE · AVENTURE FÉMINISTE
DES FÊTES DE FIN D'ANNÉE GRAPHIQUES !



DALÍ – TOMES 1 & 2
de Julie Birmant et Clément Oubrerie
Une plongée fascinante dans la vie du maître du surréalisme Salvador Dalí et le récit de son histoire d'amour avec sa muse absolue : Gala.

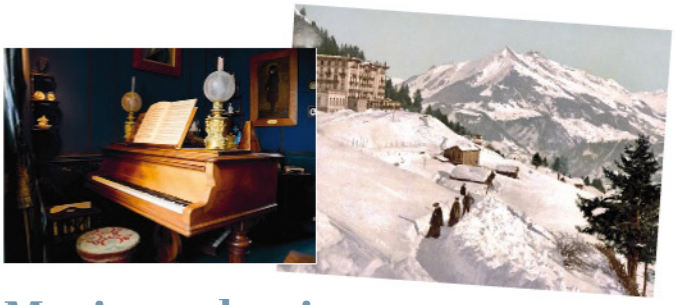


EROSTRATE
de Martin Veyron
À travers le portrait d'Erostrate, l'auteur nous livre une fable politique sur la fatuité des hommes et une immersion dans la Grèce Antique !



GLOBE-TROTTEUSES
de Julian Voloj et Julie Rocheleau
Deux femmes, deux aventurières-reporters, un record à battre : celui du héros de Jules Verne ! Le tour du monde en moins de 80 jours de Nellie Bly et Elizabeth Bisland.

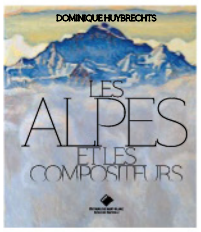
AU RAYON BANDE DESSINÉE | DARGAUD



Musique classique

Le *Boléro* de Ravel est certainement l'œuvre la plus polémique du compositeur. À l'occasion d'une exposition à la Philharmonie de Paris, la professeure et spécialiste de la musique française du XXe siècle Lucie Kayas dirige un superbe catalogue, réunissant les regards experts de dix-huit contributeurs – l'écrivain Jean Echenoz, le chef Klaus Mäkelä, le compositeur Gérard Pesson… – pour éclairer l'une des œuvres les plus jouées au monde.

De Mahler à Strauss et à Debussy, les compositeurs sont nombreux à s'être logés dans les montagnes alpines pour y trouver inspiration, repos ou refuge. Avec *Les Alpes et les Compositeurs*, récit de leurs voyages et découvertes, le violoniste, altiste et historien Dominique Huybrechts fait une superbe déclaration d'amour aux montagnes. ■ **Aude Giger**



RAVEL BOLÉRO
LUCIE KAYAS, JEAN-FRANÇOIS CORNU
224 P., LA MARTINIÈRE, 32,50 €

LES ALPES ET LES COMPOSITEURS
DOMINIQUE HUYBRECHTS
264 P., MONT-BLANC, 35 €

Pop culture

Artiste total à qui l'on doit notamment le design de la créature d'*Alien*, H.R. Giger (1940-2014) a marqué la pop culture par son esthétique singulière, à mi-chemin entre Dalí et Lovecraft. Bourré d'illustrations et de photos, *HR Giger* est une plongée dantesque dans l'univers de cet esthète de l'horreur.

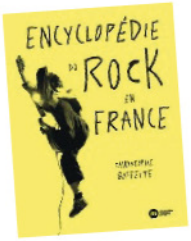
Premier ouvrage français consacré au compositeur, *Jerry Goldsmith. Un orfèvre à Hollywood* est un hommage au créateur des musiques de *Star Trek*, *Alien* ou *Gremlins*. Écrit par Yves Desrichard avec l'équipe du podcast « Total Trax », cette somme est indispensable. ■ **Ilan Ferry**

HR GIGER
ANDREAS J. HIRSCH
506 P., TASCHEN, 175 € (ÉDITION MULTILINGUE)

JERRY GOLDSMITH. UN ORFÈVRE À HOLLYWOOD
YVES DESRICHARD
450 P., PULSE STORE, 40 €

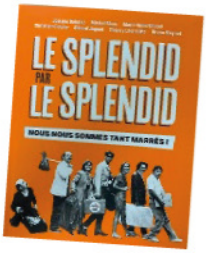
Rock

Presque vingt ans après son *Dictionnaire illustré du rock*, Christophe Goffette signe une *Encyclopédie du rock en France* dont l'exergue est une cruelle citation de John Lennon comparant le rock français au… vin anglais. Pour faire mentir l'idole, Goffette aligne les perles d'érudition sur toute une culture, du grand public à l'underground, des artistes eux-mêmes aux acteurs mythiques de la chaîne du disque et de la scène *live*. En bon critique rock, celui qui fut rédacteur en chef de *Best* a ses têtes et use de bons mots et d'une mauvaise foi qui feront rire et pester les amateurs du genre. Indispensable. ■ **Antoine Faure**



ENCYCLOPÉDIE DU ROCK EN FRANCE
CHRISTOPHE GOFFETTE
902 P., NOUVEAU MONDE, 34,90 €

Cinéma



Ironie cruelle du calendrier, l'équipe du Splendid a bouclé ce beau livre la veille du décès de Michel Blanc, le 3 octobre 2024. *Le Splendid par le Splendid*, coordonné par Jean-Pierre Lavoignat, cinéphile passionné, porte parfaitement son titre: ce sont les sept membres de la troupe eux-mêmes qui racontent leur aventure et commentent l'iconographie. Le livre les suit chronologiquement, de leur rencontre au lycée, en 1965, à la couverture des 75 ans de *Paris Match*, en 2024. À ressortir à chaque rediffusion des *Bronzés* ou du *Père Noël est une ordure*.

Avant de devenir le film culte que l'on sait, *Les Dents de la mer* était un roman de Peter Benchley, sorti en 1974. Les éditions Gallmeister le rééditent dans une nouvelle traduction, avec de jolis bonus: postface de l'auteur, photos du tournage… Et l'on goûtera avec plaisir les différences entre le livre et le film. ■ **Éric Libiot**

LE SPLENDID PAR LE SPLENDID. NOUS NOUS SOMMES TANT MARRÉS !
JEAN-PIERRE LAVOIGNAT (DIR.)
256 P., LE CHERCHE MIDI, 26,50 €

LES DENTS DE LA MER
PETER BENCHLEY
320 P., GALLMEISTER, 30 €

LA MARTINIÈRE - ALAMY STOCK PHOTO/MONT-BLANC - NOUVEAU MONDE - PULSE STORE

13 à table !

1 LIVRE ACHETÉ = 5 REPAS DISTRIBUÉS

6 €

Illustration de
Catherine Meurisse

14 NOUVELLES INÉDITES ÉCRITES PAR

Sandrine Collette, Lorraine Fouchet, Karine Giebel, Raphaëlle Giordano, Christian Jacq, Marie-Hélène Lafon, Alexandra Lapierre, Marc Levy, Marcus Malte, Agnès Martin-Lugand, Étienne de Montety, François Morel, Romain Puértolas, Jacques Ravenne

LES RESTAURANTS DU CŒUR
LES RELAIS DU CŒUR

Avec ses 10 premières éditions, ***13 à table !*** a permis de distribuer près de 8 millions de repas supplémentaires par les Restos du Cœur.

POCKET

Réalisation ©Kosept

LIRE MAGAZINE SOUTIENT LES RESTOS DU CŒUR

CÉCILE LADJALI

Qui témoignera pour le témoin ?

Dans sa préface au livre de Monique Valcke Strauss, *Cours Mirabeau*, Pascal Ory écrit : « […] *si le destin historique des êtres appartient totalement aux collectivités, ce qu'il en résulte au tréfonds de chacun d'entre eux n'est tissé que de la suite infinie des circonstances particulières* ». Ainsi le destin minuscule de la petite Monique, fuyant à 6 ans la barbarie nazie, s'inscrit-il dans la grande Histoire – avec sa grande hache – et son « *récit sensible* » permet, selon les mots de l'historien, « *d'affiner les mythes et contre-mythes* » nés de cette période tragique. Cet ouvrage, en effet, c'est la guerre vue à hauteur d'enfant. Il constitue en cela, avec sa tessiture blanche, son style minimaliste, sa propension stylistique à aller à l'os, un document exceptionnel sur les coulisses de la guerre, les déportations, l'exode et toutes formes de résistance au pire.

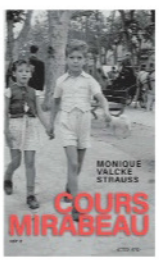
> CET OUVRAGE, C'EST LA GUERRE VUE À HAUTEUR D'ENFANT

D'origine allemande et juive, fuyant l'Allemagne pour la France à la fin des années 1930 avec son père résistant, sa mère amoureuse de l'opéra et son grand frère Michel à qui elle voue une adoration sans borne, Monique n'a donc que 6 ans quand elle escalade avec son frère de 10 ans la double ligne de barbelés à la frontière franco-suisse. Après le voyage en train d'Aix à Annemasse, Monsieur K, le passeur juif, a laissé les enfants seuls, puis leur a ordonné de courir. « *C'était de vrais barbelés* […] *Michel se lance avec moi* […] *Moi, je commence à grimper* […] *Je n'arrive pas à avancer* […] *Je m'enfonce profondément un piquant dans la main. Je pleure. J'ai peur. Michel pleure aussi* […] *La plaie s'agrandit, saigne* […] *Nous sommes dans la zone entre les deux rangées de barbelés, le no man's land. Nous courons en pleurant. Nous passons.* »

Dans cette Suisse qu'elle n'aimera jamais, Monique est séparée de Michel et placée en famille d'accueil chez Vati et Mutti. Là, elle fait l'expérience de la peur, de la solitude, de l'attente. Durant cette période, ses grands-parents paternels sont assassinés : Max dans les geôles de la Gestapo, Marie au camp d'extermination de Sobibór. Quand elle revoit sa mère, qui, entre-temps, a fui la milice, s'est cachée sous le châssis d'un camion transportant du gravier pour retrouver l'appartement parisien et finalement constater que ses biens ont été spoliés par Otto Abetz, nazi notoire, qui pourtant fut témoin à son mariage, la petite fille, sans doute un peu fâchée d'avoir été placée, se réfugie dans le mutisme et boude la joie des retrouvailles sur le quai de la gare de Lyon. Aujourd'hui encore, Monique s'interroge sur sa réserve : « *Punissais-je ma mère de nous avoir abandonnés ?* »

L'enfance, Monique connaît bien, puisqu'elle a été pédiatre toute sa vie. Jamais elle n'aurait pensé publier ce récit qui est longtemps resté dans ses tiroirs. Mais c'est la jeunesse qui, une fois encore, l'a happée quand elle a confié ses pages intimes, sa mémoire vive mais encore hésitante, aux étudiants du programme Baudelaire. Ces derniers se sont servis du fonds Shoah de Bobigny pour établir le texte et rédiger l'appareil de notes historiques. Ils ont ensuite exposé des toiles, illustrant leurs écrits, à l'ancienne gare de déportation de Bobigny, proche du camp de Drancy, antichambre des camps d'extermination en 1942.

« *Qui témoignera pour le témoin ?* », interrogeait Paul Celan. Les étudiants ont répondu au poète des poètes par ce passage de relais qui constitue un formidable dialogue entre les générations et les différentes communautés. En ces temps tragiques, le livre de Monique Valcke Strauss, dans ce qu'il nous dit sur l'humain et son appétence pour le dialogue, constitue un merveilleux signe d'espoir. ■



COURS MIRABEAU
MONIQUE VALCKE STRAUSS
PRÉFACE DE PASCAL ORY,
128 P., ACTES SUD,
16,80 €

AUDREY SOVIGNET

Rentrée hivernale 2025

JOËL SAGET/AFP – FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD – JOËL SAGET/AFP

106

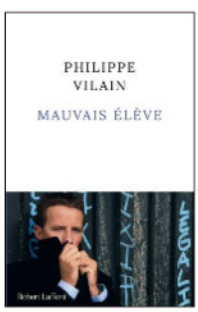
FRÉDÉRIC BEIGBEDER
UN HOMME SEUL

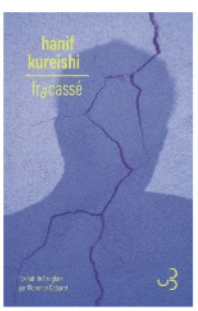
109

CAMILLE LAURENS
TA PROMESSE

112

JEAN-CHRISTOPHE GRANGÉ
SANS SOLEIL. DISCO INFERNO (T. 1)





115

BONUS

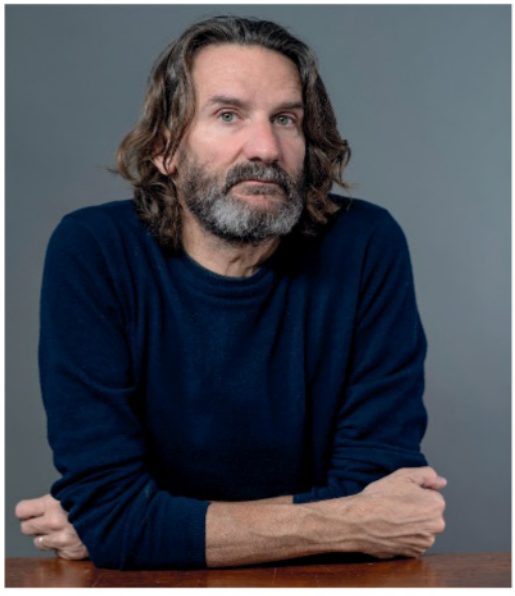
Grâce à nos QR codes, retrouvez les extraits des nouveaux romans de Philippe Vilain, Nathalie Azoulai, Philippe Besson et Hanif Kureishi.

Frédéric Beigbeder
Un homme seul

Après *Un roman français* et *Un barrage contre l'Atlantique,* Frédéric Beigbeder revisite pour la troisième fois son histoire familiale et ses souvenirs d'enfance. La différence cette fois-ci ? Son père, Jean-Michel Beigbeder, le pionnier de la chasse de têtes, s'est éteint en septembre 2023. C'est donc endeuillé que son fils cadet brosse ici son portrait : *« J'ai écrit tous mes livres pour épater quelqu'un qui n'est plus là. Celui-ci est le premier que j'écris pour moi-même. »*

Même si Beigbeder conserve son humour habituel, il y a dans *Un homme seul* une sécheresse nouvelle qui rappelle François Nourissier (son successeur au *Figaro Magazine* ne lui a donc pas emprunté que la barbe fleurie). Prenant le contre-courant du discours actuel visant à déboulonner les mâles dominants, Beigbeder cherche à comprendre qui se cachait sous ce père de 150 kilos, qui n'avait pas toujours été si gros. Le récit s'ouvre à Sorèze, le pensionnat où le petit Jean-Michel a été envoyé enfant. Y a-t-il subi de mauvais traitements, voire pire ? Après en être sorti détruit, il n'a cessé de fuir son malheur dans l'argent, les conquêtes féminines et un gargantuesque appétit – tout cela pour divorcer précocement et finir ruiné. Comme père, il fut des plus absents. Il y a des pages poignantes sur des vacances en Indonésie ou à Verbier, rares moments où Frédéric et son frère Charles pouvaient espérer approcher ce grand homme insaisissable. Sans aucun doute le livre le plus douloureux et le plus touchant de Beigbeder. ■

UN HOMME SEUL
FRÉDÉRIC BEIGBEDER
213 P., 19,50 €. COPYRIGHT GRASSET.
EN LIBRAIRIES LE 8 JANVIER.



JF PAGA/GRASSET

BIO EXPRESS

1965
Frédéric Beigbeder naît à Neuilly-sur-Seine, dans une famille bourgeoise. Ce futur animal médiatique fait sa première télé dès ses 14 ans en passant dans *Temps X*, l'émission des frères Bogdanoff. Après cette apparition, on ne cessera plus de le voir.

1990
À 25 ans, il publie un premier roman bondissant : *Mémoires d'un jeune homme dérangé*. Publicitaire et critique littéraire, il s'impose peu à peu. Après *L'amour dure trois ans* en 1997, il connaît le succès en l'an 2000 avec le best-seller *99 francs*.

2009
Déjà lauréat du prix Interallié en 2003 pour *Windows on the World*, il décroche le Renaudot pour *Un roman français*. Il s'essaie ensuite au cinéma en réalisant deux films, et continue de publier et d'avoir une chronique littéraire très lue dans *Le Figaro Magazine*.

1.

Sorèze

La France venait d'être libérée quand mon père fut enfermé. En octobre 1946, sa famille l'a banni au pensionnat de Sorèze, derrière de hauts murs dans la Montagne Noire, à l'âge de huit ans. Pour l'y emmener, la berline Rosengart Supertraction de mon grand-père traversa des forêts de conifères comme si elle pénétrait un autre monde. Le petit Jean-Michel Beigbeder renversait des cageots de fruits sur ses genoux à l'arrière de la voiture. La nourriture était encore sévèrement rationnée : les pêches et les abricots serviraient de monnaie d'échange à l'internat. Il fallait compter quatre heures de route dans le matin brumeux entre Pau et la grille de l'abbaye-école. L'automobile se faufilait entre Tarbes et Lourdes. Au sud de Toulouse et au nord de Carcassonne, l'autoroute « La Pyrénéenne » n'a été inaugurée qu'en 1977. Trente ans plus tôt, il fallait emprunter des départementales, bien viser entre les platanes, sur la route brumeuse de Castelnaudary.

Mon père a le cœur serré, l'automobile glisse sous les nuages lourds, entourée de champs agricoles et de pelouses molles. Jean-Michel doit faire bonne figure devant son frère aîné, Gérald, toujours moqueur, qui le surnomme « l'arriéré » ou « Ursule » car il a été auparavant élève en maternelle aux Ursulines de Pau. Souffrir en silence sous la pluie grise peut devenir le programme de toute une vie. Jean-Michel ne verra plus que des garçonnets violents, cruels, stupides, dix mois sur douze. Quand il sortira de Sorèze, il ne sera définitivement plus le même. Les Dominicains avaient tous les droits, les parents bourgeois accordaient leur confiance à ces employés de Dieu qui les libéraient d'une charge, tout en leur garantissant la bénédiction papale. Les élèves tabassés étaient privés de visite pour que les parents ne voient pas leurs bleus, même si leurs pires ecchymoses étaient mentales. Cette question simple : « qu'ai-je fait pour mériter cela ? » devait absolument être évacuée sous peine de devenir fou entre ces murs de pierre. Chaque tour de roue qui éloignait mon père de chez lui, chaque mètre du chemin était un supplice, un arrachement et une injustice. Mon père était le petit dernier, le benjamin des Beigbeder. Trouver sa place après un frère et deux sœurs était déjà compliqué. Mais comment fait-on pour grandir dans un internat qui vous rapetisse ?

Gérald est né en 1932. Il a six ans quand mon père vient au monde. Immédiatement, l'aîné prend le cadet en grippe. Quand Jean-Michel reçoit une bicyclette pour Noël, Gérald lui fait croire qu'il faut la roder. Il laisse son petit frangin mouliner à la main la pédale du vélo retourné, immobile, toute une journée, avant de moquer sa naïveté. Ces taquineries n'étaient qu'un avant-goût du dortoir glacial avec des centaines de garçons inconnus aux cœurs brisés. Sorèze est un apprentissage de la solitude, une condamnation à une peine incompressible au début de la vie. Mon père a été victime d'une erreur judiciaire à huit ans. Il aurait voulu clamer son innocence mais « c'était ce qui se faisait de mieux » dans son milieu.

CHAQUE TOUR DE ROUE QUI ÉLOIGNAIT MON PÈRE DE CHEZ LUI, CHAQUE MÈTRE DU CHEMIN ÉTAIT UN SUPPLICE

Je me suis rendu à l'abbaye-école de Sorèze avec mes enfants qui voulaient découvrir le Poudlard de leur grand-père. J'ai écouté sur l'autoradio « Never going back again » de Fleetwood Mac, à l'aller comme au retour, avec la voix de Lindsey Buckingham qui se révolte : « Been down one time, been down two times… » J'avais la gorge nouée pendant toute la visite du pensionnat transformé en musée. Au milieu des haies d'aubépines pour délimiter les champs, mon fils de cinq ans, Léonard, tremblait comme une feuille, il a attrapé froid. Le soir même, son nez coulait. Il a dit : « J'ai le rhume de Sorèze. » La tristesse saute les générations.

J'imagine que mon père et son frère ne venaient pas toujours en voiture, peut-être prenaient-ils aussi le train régional sinistre, dans les odeurs d'œuf dur, de mandarine et de camembert coulant, avec des soldats et des curés qui descendaient en gare de Revel-Sorèze, où un omnibus les conduisait au pied des montagnes, dans le cloître maudit. Quand il est arrivé, Jean-Michel était « le petit nouveau », maigre et réservé, que deux cents élèves regardaient comme une bête curieuse. Rapidement, il deviendra leur souffre-douleur. Les plus âgés poussaient Jean-Michel dans l'escalier, lui cognaient les tibias et lui volaient son goûter. Ils glissaient un gros hanneton vivant dans son collet vert de bizuth pour le plaisir de terroriser un garçon plus mignon. La grande distraction du village était le passage de M. Michou sur une carriole tirée par Marius, son sanglier dressé. C'est qu'en ce temps-là, dans cette région, on dressait tous les animaux sauvages.

Organiser la violence des enfants entre eux était une excellente initiative, juste après la collaboration avec le Troisième Reich, si l'on voulait que la France reste engluée dans le malheur et le mensonge pour les siècles des siècles.

À partir du moment où vous demandiez à des hommes adultes, célibataires par vocation, sans doute eux-mêmes abusés dans leur enfance, de gérer des centaines d'enfants terrorisés dans un endroit clos, que voulez-vous qu'il arrivât ? Les châtiments corporels étaient quotidiens et la pédophilie tolérée en silence. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit après cette visite à Sorèze, tant j'étais en colère contre mes grands-parents d'avoir placé mon père en détention. On ne peut pas déclencher une vie pour la bannir au bout de huit années. Jean-Michel a eu faim et froid tout le restant de son existence. Il mangeait sans cesse, sous deux ou trois épaisseurs de laine. Cette incarcération l'a cadenassé pour toujours. Après avoir visité Sorèze, je comprends son admiration pour Charles Dickens et ses personnages d'orphelins errants. La description d'enfants londoniens abandonnés et affamés ne pouvait que l'émouvoir ; Dickens lui tendait un miroir.

Même les noms de lieux étaient conçus pour terroriser les gosses. La Montagne Noire pourrait être le titre d'un conte de Maupassant. Le Sor est une rivière qui serpente entre les rochers et sous les ponts. Le Sor ne m'a pas fait peur, mais j'ai cinquante ans de plus que mon père le jour où il l'a entendu gronder pour la première fois dans la gorge de la montagne. Auterive impressionne, on imagine un ravin noir où la •••

rivière est crachée par la gueule de gargouilles démoniaques. Mauvaisin semble un endroit méchant, rugueux et inhospitalier. Quel bonheur pourrait advenir à Mauvaisin ? J'inverse ici la méthode proustienne dans « Noms de pays : le nom ». Alors que Marcel bascule dans la rêverie en entendant les noms « Bayeux », « Vitré », « Lamballe », « Pont-Aven », j'imagine que, pour mon père enfant, les eaux de la Fendeille paraissent une menace bouillonnante, des flots de métaux rouillés, une cascade radioactive ; que Nailloux évoque des chutes de silex froids et coupants comme des clous de la Croix ; que Gardouch représente une caserne de geôliers revêches et édentés ; et que Les Cassés sont un précipice où les gamins, jetés aux oubliettes, sont broyés telle de la tôle froissée dans un compacteur d'acier. La fontaine du village se nomme le Griffoul, comme si l'eau glacée jaillissait des crocs de l'enfer. La grotte du Calel passe encore, mais pourquoi fallait-il baptiser Malamort le gouffre voisin, comme dans un roman de sorcellerie que J.K. Rowling n'avait pas encore écrit ?

Et la rue qui fait face à l'entrée du pensionnat s'appelle la rue Perdue.

2.
Dispersion dans les phénomènes

Mieux vaut ne jamais avoir à connaître le sens de ce vilain mot : cholangiocarcinome. Mon père en est mort deux jours après mon anniversaire, le 23 septembre 2023 ; drôle de cadeau. De toute façon, il ne me le souhaitait jamais. C'est ma mère qui, chaque année, lui rappelait la date de ma naissance. Longtemps j'ai cru que cette amnésie annuelle était normale, jusqu'au jour où j'ai constaté que tous mes amis recevaient des messages de leur père pour leur anniversaire. Alors j'ai cessé de lui souhaiter le sien. Passé les vingt premières années de l'existence, les anniversaires sont un prétexte pour dire « je pense à toi », au moins une fois par an. Mon père ne voulait pas célébrer son vieillissement, ni celui de ses deux fils. Ignorer les anniversaires était sa manière de se révolter contre le passage du temps. La vérité est que ce rituel banal dérogeait à son culte de la solitude. Lui aurait dit « liberté » à la place de « solitude ». « Pourquoi se formaliser ? Ce n'est qu'une convention. Libère-toi des rituels. Cela ne compte pas, ce n'est, comme dirait Plotin, que *dispersion dans les phénomènes.* » Mais s'il se fichait des symboles, pourquoi m'a-t-il tant demandé plus tard quand j'allais me présenter à l'Académie française ?

J'ai fini par comprendre l'origine de son aversion pour les anniversaires. Il est né un 1er juillet. Dans son pensionnat, les élèves n'étaient pas libérés avant le 25 juillet. Ses parents oubliaient sans doute de lui souhaiter le sien à distance. Il n'a fait que reproduire une indifférence.

Le 23 septembre 2023, Jean-Michel Beigbeder a expiré juste après avoir prononcé ces derniers mots : « Je vais retrouver mes parents au ciel. » La phrase peut sembler puérile ; je suis gêné de la retranscrire ici. L'inconvénient de mon athéisme est de me priver de cet espoir lorsque j'expirerai. Je crains qu'on ne retrouve personne dans l'au-delà, puisqu'il n'y a pas d'après. Pour mon père, le désir de revoir son père et sa mère était en réalité un cri du cœur. Il n'était pas rancunier avec ses parents.

Toi tu as rejoint tes parents au ciel, moi je ne te reverrai jamais.

3.
Grévin à Ménilmontant

Avant les funérailles de mon père, le responsable des pompes funèbres a proposé à ses enfants et petits-enfants de se réunir une dernière fois avec le corps du défunt dans une salle du boulevard de Ménilmontant. C'est à « La Maison Funéraire » que j'ai vu mon père pour la dernière fois, allongé, préparé et maquillé, en costume gris. Je me suis aperçu que j'avais encore peur de lui. J'avais peur qu'il ne se mette à bouger. Je craignais de le voir ressusciter intempestivement. Pourquoi s'imposer cette étape avant son enterrement ? Les familles veulent vérifier que le mort est bien mort. Pourquoi son cadavre m'effrayait-il autant ? Je me suis approché, penché sur lui. Il était émacié, creusé, méconnaissable, comme si les croque-morts l'avaient escamoté et remplacé par une poupée de plastique. Avant de mourir, son visage avait jauni, mais une fois mort, il est devenu orange. Les morts bronzent ; la mort envoie peut-être des rayons ultraviolets. La peau change de couleur, comme un parchemin, mais plus vite : cela prend quelques jours, alors que le papier met un siècle à obtenir la teinte du grimoire. C'était mon deuxième mort. Trente ans plus tôt, apprenant la mort de Jean-Edern Hallier d'un accident de vélo à Deauville, j'avais rendu visite à son frère Laurent, dans son grand appartement de l'avenue de la Grande Armée. Il m'avait proposé : « Veux-tu le voir ? » J'étais surpris, n'étant pas un intime du défunt. Je n'ai pas osé refuser. J'ai alors contemplé mon premier cadavre, allongé sur une table en bois. Je ne savais pas ce que je foutais là. L'insupportable agitateur littéraire de la fin du xxe siècle n'agitait plus rien.

Les gens qui rendent l'âme ne cessent pas seulement de respirer. Ils ressemblent à du cuir ciré, on dirait qu'ils sont devenus quelqu'un d'autre, c'est déroutant, comme si, par un tour de passe-passe, on avait remplacé votre père par un sosie ocre. Les morts sont plus réalistes dans les films, parce que les acteurs sont vivants. En mourant, on entre au musée Grévin. Les statues de cire ne ressemblent jamais exactement aux personnalités qu'elles sont censées représenter, il y a toujours un détail qui cloche. ■

L'INFO EN PLUS

Si le patriarcat est devenu un sujet de diverses polémiques, les figures paternelles ne cessent de hanter les rentrées littéraires d'automne comme d'hiver. Après *Cœur* de Thibault de Montaigu en août dernier (cité dans *Un homme seul*), voici que les géniteurs d'autres auteurs phares deviennent des personnages principaux : celui de Leïla Slimani dans *J'emporterai le feu* et celui de Beigbeder ici. Et il se murmure déjà dans le landerneau littéraire que le futur Anne Berest, en août prochain, sera sur… son père.

Camille Laurens
Ta promesse

Lorsque les gendarmes l'appréhendent, Claire Lancel est assise dans son jardin, à Hyères, sur la souche d'un arbre, en sang. Ce sang n'est pas le sien, mais celui de Gilles, son compagnon, avec lequel elle vivait un conte de fées jusqu'à ce que leur amour se fissure. Soupçonnée de tentative de meurtre, Claire est arrêtée. À la barre, les témoins se succèdent et brossent le portrait d'un couple *« heureux comme nous rêvons tous de l'être »,* dont l'idylle dissimule néanmoins jalousie et rivalité artistique. Écrivaine à succès, Claire est plus connue que Gilles, spécialiste des marionnettes. Lors d'un dîner au bord de la mer, Gilles lui demande de lui faire la promesse qu'elle n'écrira jamais sur lui. *« À mes yeux, c'était facile de tenir cette promesse, très facile »,* témoigne Claire. *« Pourquoi ? Parce que les gens heureux n'ont pas d'histoire. »* On n'écrit pas sur le bonheur, on le vit, songe-t-elle. Mais qu'advient-il quand ce bonheur se teinte de défiance ? Plusieurs signaux auraient dû alerter Claire : un piano désaccordé, un vase renversé sur son ordinateur, la voix d'une inconnue à l'autre bout du monde. Gilles chercherait-il à réduire l'autobiographe au silence ? Portrait-robot d'un homme aux multiples visages et d'une société en voie de déshumanisation, *Ta promesse* de Camille Laurens interroge les comportements amoureux à l'aune de notre contemporanéité et du défaut d'empathie qui en menace les relations humaines. ■

TA PROMESSE
CAMILLE LAURENS
368 P., 19 €. COPYRIGHT GALLIMARD.
EN LIBRAIRIES LE 2 JANVIER.

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

BIO EXPRESS

1991
Née Laurence Ruel-Mézières, Camille Laurens choisit ce pseudonyme au prénom épicène à la publication d'*Index* (P.O.L), son premier roman, volet inaugural d'une tétralogie subvertissant les schémas du roman sentimental et policier.

2000
Dans ces bras-là (P.O.L) remporte le prix Femina et le prix Renaudot des lycéens. Dans ce *« livre sur les hommes, sur l'amour des hommes »,* Camille Laurens ausculte la femme qu'elle est devenue à l'aune de ses relations amoureuses, dont elle dresse l'inventaire.

2003
À la suite de la publication de *L'Amour, roman* (P.O.L), elle est assignée en justice par son ex-mari pour atteinte à la vie privée. Il est débouté, la justice estimant que la *« dimension esthétique »* de l'œuvre, *« certes nécessairement empruntée au vécu de l'auteur »,* est *« également passée au prisme déformant de la mémoire et, en matière littéraire, de l'écriture ».*

1

Gilles, donc, était à l'initiative du tour solennel que prenait tout à coup le dîner au bord de la mer. C'était l'été, le soleil était dans les bleu-rose, très bas sur l'horizon – tu sais que quand on le voit si bas, le soleil est déjà couché, en réalité ? Ce qu'on voit n'est que son reflet. Les bougies tremblaient sur les nappes blanches empesées, effaçant les disgrâces – à la lueur d'une flamme tout le monde est beau. Les gens se levaient pour aller choisir leur poisson, des femmes bronzées avec des robes en mousseline, des enfants fatigués d'attendre ou qui ne voulaient pas quitter leur mère. D'autres couraient sur le sable. On parlait russe à côté, je reconnaissais des mots quand ils parlaient fort. Gilles portait une chemise bleu nuit qu'il avait choisie pour me plaire, je l'avais vu se regarder dans le miroir avant de sortir. Jamais je n'avais connu d'homme plus attentif à me séduire (mon mari, peut-être, au début) et combien il me plaisait, il avait tout l'air de le savoir. Ce sourire, bon sang. Nous ne sommes pas jeunes mais il faut nous imaginer jeunes, l'âge serait une erreur ici. On se connaissait depuis six mois, et devant nous l'éternité. La mer mimait l'amour. Le cimetière que c'était, on l'avait encore lu le matin dans le journal, et l'espoir d'une autre vie, et on s'embarque, et les naufrages, et tout, mais bien qu'on le sût, on n'y pensait pas. J'avais au poignet le bracelet qu'il m'avait acheté la veille quand nous déambulions à Juan-les-Pins, je le faisais tourner entre mes doigts, les coudes sur la table – il est doré avec des pierres vertes. Juan-les Pins, quand j'étais enfant, c'était la ville où ma mère se promenait avec son amant pendant que j'étais chez mes grands-parents, après ils allaient à Antibes écouter du jazz. Sur les photos elle a une énorme choucroute au-dessus du front et lui un nœud papillon, une bouteille est renversée dans le seau à champagne, je me demande où se trouvait mon père à ce moment-là.

Le bar en croûte de sel était très bon, on hésitait à prendre un dessert, et puis si. Nous nous regardions dans les yeux, ou bien on regardait la mer, on aimait, on était aimés. À gauche en haut des marches qui descendaient vers la plage, il y avait un mimosa, un quatre-saisons tout jeune dans son pot en granit, dont la boule jaune emportait la raison. On avait fait l'amour l'après-midi après avoir nagé loin au-delà des bouées, puis une sieste ensuquée, et la nuit, tard, on le referait, on se trouverait dans le noir. Sa queue sous mes doigts, c'était précis, j'y pensais – sa densité, sa dureté, sa douceur –, un sceptre. Il me l'avait donnée comme on donne sa parole, il ne la reprendrait pas. J'étais reine.

— Mon amour. Et si – il enveloppe délicatement ma main entre les siennes –, et si on se faisait une promesse ? — Une promesse ? Ouh là là… Je ris. La glace est fondue dans l'assiette, on n'a plus faim. Bon, d'accord, vas-y. Qu'est-ce que tu veux me promettre ? Ou plutôt non, pardon : que veux-tu que je te promette ? — Non, toi d'abord. — Mais non, c'est toi qui as eu l'idée ! Et puis moi, il faut que je réfléchisse. Je n'ai pas de demande de serment toute prête, moi. Tandis que toi, tu as déjà l'air de savoir. — Oui, c'est vrai, dit-il. — Alors vas-y, je suis tout ouïe.

Il me regarde. Les fonds d'algues de ses yeux.

— Tu me promets que tu ne te fâcheras pas ? Je ris. — C'est ça, la promesse ? — Non. — Alors ?

Il prend une inspiration.

— Je voudrais que tu me promettes de ne jamais écrire sur moi.

*

Je peux vous dire pourquoi j'ai promis, Maître, oui, bien sûr, je peux vous le dire comme je le lui ai dit. À mes yeux, c'était facile de tenir cette promesse, très facile. Pourquoi ? Parce que les gens heureux n'ont pas d'histoire, voilà pourquoi. Un roman sur lui et moi ? Mais qu'est-ce qu'il aurait raconté ? Les bougies sur les tables, la mer bleue, le bracelet ? Vous parlez ! Au bout de deux pages, les lecteurs se seraient morfondus. Même en remontant le fil jusqu'à notre rencontre, quand il n'était pas encore libre, il n'y avait pas de grain à moudre. Dans les livres, le bonheur lasse tout le monde, moi la première. Pouvez-vous d'ailleurs m'en citer un seul où il ne se passe rien d'autre que le bonheur ? Ça n'existe pas. Le bonheur n'est pas un sujet, à moins d'être menacé. Aucune tension, aucun suspens, zéro conflit ? Intérêt nul. On n'écrit pas sur le bonheur. Il faut écrire noir sur blanc, sinon on ne voit rien. La seule matière de la littérature, c'est le chagrin. Ou la passion, ce qui revient au même, au bout d'un moment. Or moi, sincèrement, depuis le premier jour je ne voyais pas comment cet homme, cette merveille d'homme, pourrait jamais me faire souffrir. L'évidence de l'amour heureux, comment la raconter ?

*

— Parce que moi, a-t-il ajouté comme je ne répondais pas, moi je veux être dans ta vie, pas dans tes livres.

Je gardais le silence. Tu es bien mieux dans ma vie, me disais-je. Qu'est-ce que tu ferais dans mes livres ? Il n'a pas dû tous les lire, me disais-je, sinon il saurait. Il saurait que l'amour rate, dans mes livres. Que chaque livre est un cercueil où j'enfouis le corps mort de l'amour. Qu'ils forment les chapitres d'un inventaire testamentaire. Ou bien si, justement il le sait, il les a lus, au contraire, et c'est sa façon de me demander que nous nous aimions toujours, que notre histoire ne finisse pas dans un livre. Que notre histoire ne finisse pas. Sa façon d'homme pudique. Je voyais défiler les héros de mes romans, qui lui ressemblaient si peu. Le jour et la nuit. Des borderlines, des machos, des bad boys, des Narcisse, des paumés. « Tombeau de l'amour », titraient souvent les journaux à propos de mes livres, citant le titre de mon premier roman. « La passion est un labyrinthe, Claire Lancel nous y égare à plaisir », écrivait un autre. « Cap au pire », mentionnait un bandeau. J'avais fini par passer pour une misandre aux yeux de mes détracteurs, voire pour une Bovary toujours déçue. « On a les amours qu'on mérite », avait même conclu un critique. D'autres se demandaient jusqu'à quel point je ne ratais pas mes histoires d'amour pour avoir un roman à écrire – c'est étrange comme les gens s'imaginent que les écrivains n'ont pas envie de réussir leur vie. Mais avec Gilles, tout cela était derrière moi, je le savais. Ne pas se tromper de route, enfin. Accueillir cette innocence. Honorer la chance que j'avais eue de le rencontrer. Je ne lui ferais pas passer la frontière qui sépare l'homme du personnage. Je ne le clouerais pas entre les quatre planches d'un roman, je le garderais chaud et vivant tout contre moi, je coucherais toujours avec lui, nous resterions sur ce bord-ci de la vie, il n'irait jamais dans la boîte.

— Je te le promets, ai-je dit.

Mon amour, ai-je pensé. Mon doux, mon tendre, mon merveilleux amour.

2

— Nom, prénom, âge et qualité ?

— Je m'appelle Émilie Cointre. J'ai 45 ans, mariée, sans enfants. Je suis psychosociologue de formation, et je travaille au développement de l'intelligence artificielle au CNRS.

J'ai rencontré Claire il y a quelques années, un peu par hasard… Ce devait être en 2007. Elle avait un projet de roman sur les robots. C'était inattendu de sa part : même si à l'époque je n'avais encore rien lu d'elle, je savais qu'elle parlait surtout d'amour. Elle avait vu un reportage sur les poupées sexuelles, je me souviens, ça l'avait remuée. La caméra montrait la fabrication et le montage des pantins selon les indications des clients ; on voyait des dizaines de têtes brunes, blondes, rousses, asiatiques, arabes, blanches, noires, cheveux lisses, bouclés, crêpus, courts, longs, des dizaines de paires de seins et de fesses de toutes tailles et de toutes formes, en pomme, en poire, en globe ou en goutte d'huile, toutes suspendues à des câbles dans l'atelier, on aurait dit le cabinet de Barbe-Bleue, c'est la première chose qu'elle avait remarquée.

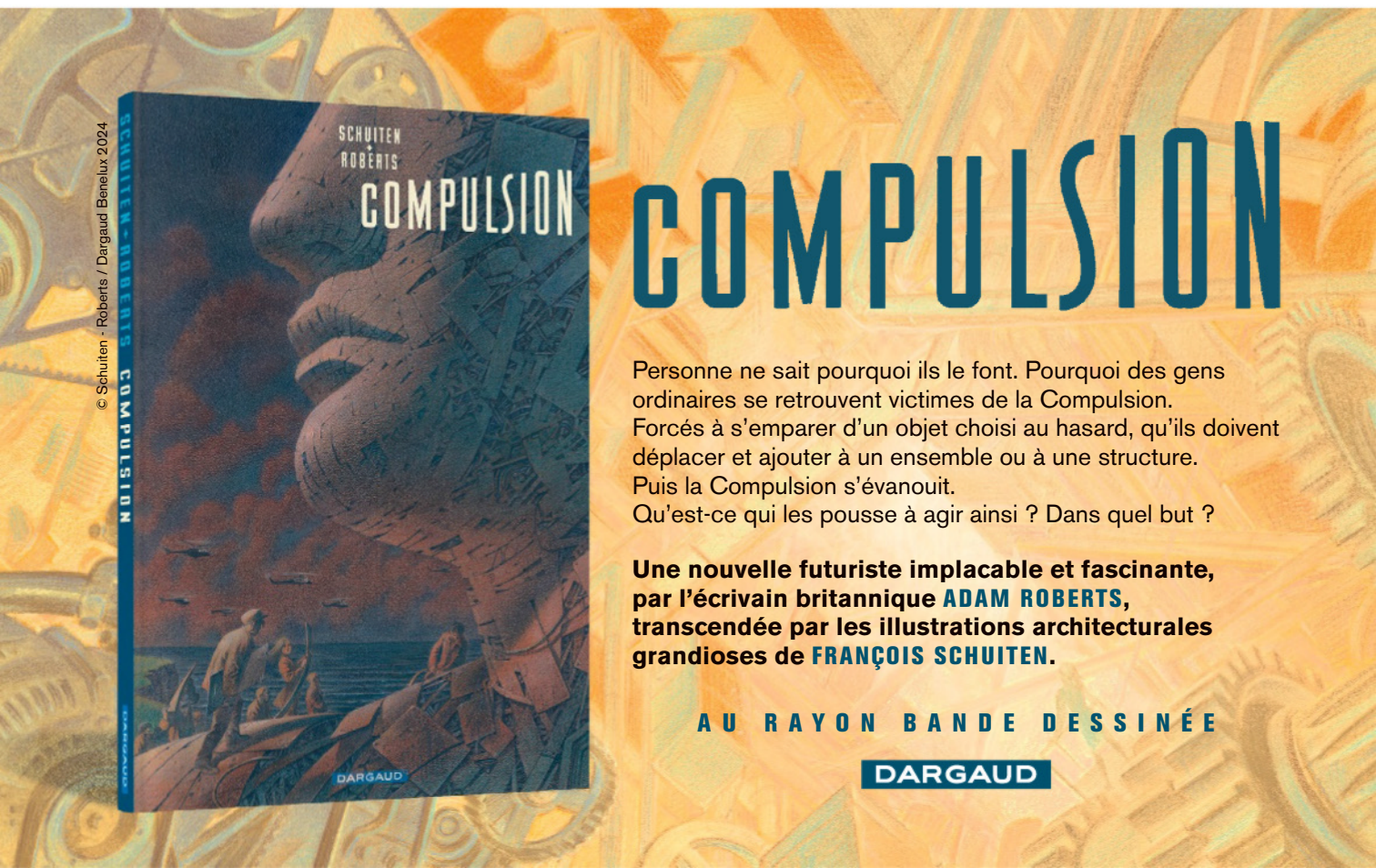
Elle était fascinée par les demandes des clients, par la possibilité qu'ils avaient de visser différentes têtes sur le même corps, ou le contraire, au gré de leurs fantasmes. Elle voulait surtout savoir quelles phrases on faisait dire à ces poupées, ce que les acheteurs commandaient le plus : celles qui parlent, ou bien celles qui chantent, celles qui pleurent ? Ce n'était pas vraiment mon domaine de compétence mais un ami commun l'avait orientée vers moi. Je me suis renseignée, je lui ai tout expliqué sur les poupées interactives, puis on s'est revues et on est devenues amies.

Ça peut paraître surprenant mais par ordre de priorité, elles disent d'abord « Je t'aime ». Puis « J'ai envie de toi ». « Prends-moi. » « Fais-moi jouir. » « Tu es beau. » Et quelquefois « Papa », il faut bien l'avouer, c'est assez demandé.

À l'époque, Claire était encore avec son mari, Julien, mais ils étaient en train de se séparer. C'était un vrai don Juan, lui, un séducteur maladif, moi-même j'ai eu l'occasion de m'en rendre compte, elle n'en pouvait plus. ■

L'INFO EN PLUS

En 1994, Camille Laurens perd son fils, Philippe. Ce drame personnel, que l'écrivaine relate dans *Philippe* (P.O.L, 1995) et *Cet absent-là* (Léo Scheer, 2004), l'invite à interroger le rapport entre littérature et vérité, et à se rapprocher de l'autofiction, qu'elle préfère nommer « écriture de soi », en référence au « livre intérieur » de Marcel Proust. Claire Lancel, la narratrice principale de *Ta promesse*, est elle-même endeuillée par la mort de son fils, Tristan. C'est un 14 février, date anniversaire de ce décès, que la relation de Claire et Gilles bascule.

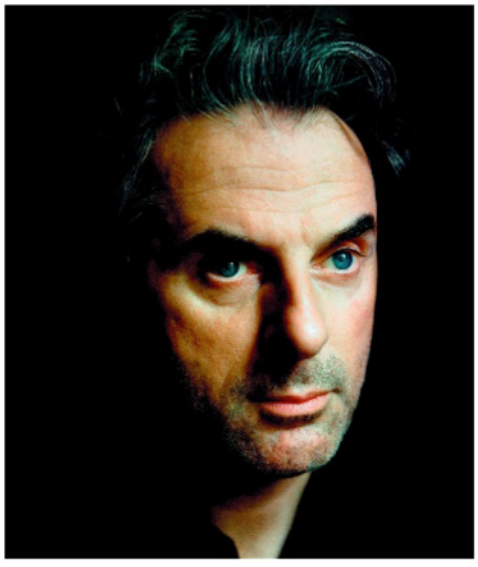


Jean-Christophe Grangé

Sans soleil. Disco inferno (t. 1)

Paris, début juin 1982. Après avoir opéré sur plusieurs terrains d'Afrique dans les années 1970, Daniel Ségur est médecin à l'institut Arthur-Vernes, la *« Mecque des maladies vénériennes »*, où viennent de plus en plus de jeunes hommes, souffrant d'un mal qu'on n'ose ni qualifier (épidémie) ni encore nommer (sida). Ségur est de ceux qui leur disent la vérité : il leur reste peu de temps à vivre… L'un de ses patients, Federico Garzon, Chilien de 18 ans, est assassiné chez lui, son cadavre violé, mutilé et découpé à la machette. L'enquête ne doit exclure aucune piste : règlement de comptes, crime homophobe, ou tueur sévissant dans les clubs gays de la capitale. D'autant que les menaces se succèdent. Côté police, on ne sait trop comment opérer, car on connaît mal la « communauté » visée, qui tente de mieux vivre le jour, et surtout la nuit, depuis que le nouveau président, Mitterrand, a fait dépénaliser l'homosexualité. On ne sait trop comment procéder à cause, aussi, de la personnalité du chargé de l'affaire : Patrick Swift, inspecteur principal à la Brigade criminelle, trentenaire au look travaillé, orphelin délinquant devenu policier, du genre à aimer le rock alternatif et à faire équipe avec des non-policiers ; comme le médecin Ségur et une amie du Chilien défunt… Très précis sur le surgissement du sida (l'un des personnages est le professeur Willy Rozenbaum), mettant en écho les inconnues d'une enquête inédite et celles d'une épidémie sur laquelle on ne savait trop rien (à part sa transmission par voie sexuelle), Grangé concocte avec *Sans soleil* une double dramaturgie saisissante. Un thriller en deux tomes (en parution simultanée), dont voici le début du premier volet, *Disco inferno*. ■

SANS SOLEIL. DISCO INFERNO (T. 1)
JEAN-CHRISTOPHE GRANGÉ
432 P., 21,90 €. COPYRIGHT
ALBIN MICHEL. EN LIBRAIRIES
LE 15 JANVIER 2025.



RICHARD DUMAS/ALBIN MICHEL

BIO EXPRESS

1989

Jean-Christophe Grangé a 28 ans, et devient grand reporter. Il parcourt le monde, écrit sur de multiples sujets publiés dans *Paris Match*, *Le Figaro Magazine* ou encore *Life Magazine*. Il obtient le prix Reuter (1991) et le prix World Press (1992).

1998

Quatre ans après *Le Vol des cigognes*, il publie son deuxième roman, *Les Rivières pourpres*. Succès public considérable, traduit dans douze langues, adapté au cinéma par Mathieu Kassovitz en 2000.

2021

Du *Concile de pierre* (2000) à *Rouge karma* (2023), en passant par *L'Empire des loups* (2003), *La Ligne noire* (2004), *Le Serment des limbes* (2007), *Miserere* (2008), *Kaïken* (2012) ou *Les Promises* (2021), il est l'une des grandes figures du thriller français, souvent adapté en films, téléfilms ou séries.

I

HÉTÉROS

1.

Vous avez dit MST ?

À Paris, les maladies vénériennes ont leur Mecque : l'institut Arthur-Vernes, 36, rue d'Assas, VI^e^ arrondissement. C'est l'adresse qu'il faut connaître, *the place to be,* quand on en tient une bonne – comprenez : blenno, chlamydiae, crêtes de coq... Pour être plus précis, Vernes est le repaire des homos et des prostitués, mâles et femelles. Pourquoi ? Pour la discrétion.

En 1982, quand on aime les garçons, et malgré la soi-disant libération des mœurs, on ne consulte pas le généraliste de son quartier, encore moins son médecin de famille. On se rend à l'institut Vernes, ouvert de 8 à 19 heures du lundi au samedi, fermé le dimanche, refuge idéal pour ceux qui rasent les murs, parlent les yeux baissés, suintent de l'entrejambe. Là-bas, des spécialistes vous attendent, chaleureux, bienveillants, empathiques – et tenus au secret.

Daniel Ségur est de ceux-là.

La quarantaine, une décennie passée à la fac, une autre en Afrique. Solide, solitaire, il soigne sans relâche ceux qui se pressent dans sa salle d'attente. Célibataire, un vague appartement rue de la Tombe-Issoire, un réchaud pour toute famille et une télé en noir et blanc comme confident, le praticien dort le plus souvent au dispensaire. Vernes comporte une partie « hôpital » dotée de chambres et de sanitaires.

Dès 6 heures du matin, il suit sa routine comme un moine ses offices. Douche, café, dossiers – les laudes. À 8 heures, visite de ses malades hospitalisés – la tierce. À 10, début de consultation – la sexte. Et ainsi de suite jusqu'au soir, voire la nuit, car Ségur travaille tard.

À l'origine expert en maladies tropicales, il navigue désormais entre syphilis, gonorrhées, chlamydioses, herpès et même morpions. Sans oublier d'autres joyeusetés dont les gays n'ont pas l'exclusivité mais tout de même, ça revient souvent : affections rectales, hémorroïdes... Il peut aussi soigner une infection provoquée par un piercing ou prescrire des hormones à un transsexuel. Ces problèmes de santé, ces tourments psychologiques, c'est son truc, sa passion, sa vocation. Ségur est un humaniste, il aime les hommes, pas au sens sexuel, au sens tragique.

Ce matin de juin, il sort de sa douche comme on extrait une seringue de son emballage stérile : prêt à l'emploi. Il s'est savonné avec un gel antiseptique, s'est lavé les cheveux au shampoing désinfectant, s'est récuré sous les ongles avant de frotter à nouveau l'ensemble, dans les moindres interstices de ce corps qu'il a fini par considérer comme un simple piège à bactéries.

Une serviette autour de la taille, posté devant le lavabo de la chambre de garde, il s'observe avant de se raser. Il aime bien sa gueule. Pour être exact, ce sont ses patients qui l'aiment. Un point essentiel : inspirer confiance, pour un toubib, c'est la moitié du chemin parcourue.

Allez, portrait.

Très brun, trapu, Daniel a une tête de paysan lombard, ou de faune des bois, au choix. Des traits larges, avec des sourcils épais comme des poignets de force et des cheveux bruns plantés très bas. Une mâchoire en soc de charrue, qui lui a valu durant ses études les surnoms sympathiques de « Prognathe » ou « Crétin des Alpes ». (Pas grave, se disait-il à l'époque, on est toujours le con de quelqu'un.) Un nez qui se pose là et un regard *noir c'est noir.* Quand Ségur vous fixe, c'est le coup de grisou assuré.

Cette gueule d'homme de la terre, belle et tourmentée, affiche aussi, en cherchant bien, une nuance de détresse. C'est cette faille qui met ses patients en confiance. La force vous attire mais c'est la faiblesse qui vous fait rester.

Côté corps, on observe la même ambiguïté. Pas très grand, massif comme un bœuf, Ségur a les bras minces, presque effilés. Sa démarche résume l'ensemble : il avance tête baissée, prêt à tout défoncer, mais quelque chose ne fonctionne pas. Il boite légèrement, ou du moins enchaîne les pas maladroitement, en une mécanique bancale qui trahit un secret, une blessure, ou peut-être un handicap léger qui le rend touchant.

CES PROBLÈMES DE SANTÉ, CES TOURMENTS PSYCHOLOGIQUES, C'EST SON TRUC, SA PASSION, SA VOCATION

Son histoire ? Il s'en souvient à peine. Poitiers, oui, ou ses environs. Sa famille, des paysans qui passent leur existence à creuser le lopin de terre qui les enterrera. Chez les Ségur, on coche les saisons à coups de bêche. Lui, au contraire, dès l'enfance, n'a qu'une obsession, s'en sortir. Son intuition : c'est grâce au savoir qu'il marquera sa différence, qu'il quittera la ferme familiale et se détournera de cet avenir qui n'en a aucun. Alors, boulot. Bac avec les honneurs. Bourse. Faculté de médecine à Paris.

Pourquoi médecine ? À cause d'un reportage sur lequel il est tombé à 14 ans à la bibliothèque de Saint-Éloi. Le portrait d'un médecin de campagne, Ernst Guy Ceriani, suivi pour *Life Magazine* par le photographe W. Eugene Smith en 1948. Une image en particulier l'a bouleversé : le toubib marchant à ciel ouvert, serviette de cuir à la main, chapeau sur la tête, sur fond de nuages et de Rocheuses (on est au Colorado). Bon Dieu, il sera cet homme-là.

Il soignera les gueux, les obscurs, avec pour seule rémunération la reconnaissance humaine. Mais pas question d'exercer en province, ça, non. Il parcourra le monde, sacoche à la main (la même que celle sur la photo), avec sa bienveillance comme seul credo.

1960. Paris, V^e^ arrondissement. Claquemuré dans une chambre de bonne, rue Valette, Ségur renonce à toute distraction. Son quotidien, c'est amphis, sandwichs et bibliothèque, un point c'est tout.

Après quelques années, il choisit sa spécialité – maladies infectieuses et tropicales –, puis fait son internat à Tenon et Lariboisière, des hostos parisiens qui comportent un service MALINF, comme on dit dans le milieu.

Finis les bouquins et la solitude, désormais c'est patients, parasites, virus et compagnie. Jour et nuit, il est sur le terrain. Il prend toutes les gardes, toutes les astreintes. Ce monde microscopique, proliférant, criminel, il s'y sent chez lui. Et •••

bien sûr, parmi ces saloperies, déjà, les *guests* – les infections sexuellement transmissibles.

Diplôme. Serment d'Hippocrate : « Je jure d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité. » Ségur a 27 ans. Il pourrait faire son lit dans un des hôpitaux où il a bossé. Il décide de partir le plus loin possible. L'Afrique fera l'affaire. Il sera le toubib de la photo, marchant sous un ciel d'orage – et si en prime des bombes peuvent siffler au-dessus de sa tête, ça sera encore mieux.

LA PEAU NOIRE EST VENUE LE CHERCHER, PAR LES CHEVEUX, PAR LA CULOTTE, ET L'A TRAÎNÉ JUSQU'AU BORD DE L'ABÎME – DÉLICIEUX, L'ABÎME

Il choisit le Biafra. Un pays dont l'existence ne durera qu'un an à peine, et dont le taux de mortalité battra tous les records de l'histoire : un ou deux millions de cadavres en une poignée de mois, pour la plupart des civils. On est en 1968. Le monde entier découvre ces images à la télévision. Les premières à montrer un génocide. Des enfants boursouflés par la famine, avec leurs bedaines énormes (ils souffrent tous du kwashiorkor), des adolescents se battant avec des faux fusils peints contre les bombes des Hawker Hunters des troupes fédérales nigérianes, des millions de fuyards qui meurent d'étouffement en se bousculant sur le premier pont venu…

Ségur bricole des pansements avec de la ficelle, ampute à la scie égoïne, aseptise les plaies avec le soutien – indéfectible – des asticots. C'est horrible, mais il y a pire. Bientôt, il comprend la vérité : cette atrocité n'est qu'un coup de pub. Le soi-disant libérateur du Biafra, le colonel Odumegwu Emeka Ojukwu, faute d'armes réelles, a passé un deal avec une agence de presse suisse pour montrer la famine et s'attirer les sympathies du monde entier. Ségur et les autres, médecins, mercenaires, religieux, ne sont que les pantins de cette manipulation.

Quand tout est fini, les morts à peine enterrés, Ojukwu, fils d'une riche famille de Lagos, fuit dans son jet privé avec, dit-on, plus de mille kilos de bagages. Fin de l'histoire.

Écœuré, Ségur se jure de ne jamais faire de politique. Des actes, oui, des mots, non. D'ailleurs, il refuse de témoigner aux côtés de Bernard Kouchner, de Gilles Caron et des autres. Il veut travailler seul, dans la paix et la discrétion. La seule cause qui l'intéresse est la vie humaine. À lui les blessures de guerre, les excisions infectées, les chairs noircies par la gangrène. Pour le reste, voyez le bureau d'à côté.

Après le carnage du Biafra, Ségur se promène, main dans la main avec la mort, dans d'autres pays en pleine décolonisation : Guinée-Bissau, Cap-Vert, Angola… Les dictateurs sont immondes, mais les libérateurs ne valent guère mieux. Admirés par les médias internationaux, ils envoient femmes et enfants au front, au nom de leur propre mégalomanie, et financent leurs croisades avec des trafics abjects.

Daniel ne se mêle pas de ces affaires. Jamais d'opinion ni d'engagement. Il finit même par devenir le médecin personnel de plusieurs d'entre eux, notamment le général Idi Amin Dada, en Ouganda, et l'empereur Jean-Bedel Bokassa, en Centrafrique – des assassins de masse rigolards, dont l'un se fait projeter le soir des films de Walt Disney et l'autre roule dans le carrosse de Caroline Chérie, racheté à une production française…

Grâce à ses accointances, Ségur réussit à ouvrir des dispensaires, à importer des médicaments, à accueillir des missions humanitaires sur des terres où la vie ne vaut rien. Bref, il fait son job, mais chaque fois, la politique le rattrape. Pas question de côtoyer plus longtemps ces meurtriers, ni de finasser avec les ambassades des pays dits civilisés…

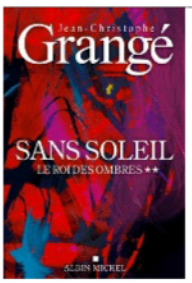
En 1977, il rentre en France, épuisé, repu d'horreurs. En vérité, il a aussi aimé l'âme noire. S'il savait écrire, il torcherait un livre, non pas de pensées ni de réflexions, mais d'anecdotes. Durant dix ans, il a vécu dans un monde où les soldats se transforment le soir en léopards, où les débats des députés se terminent à la sagaie.

Et puis, il y a l'amour…

Ségur est né à 27 ans, à Port Harcourt. Au cœur de la famine et de l'atrocité, la peau noire est venue le chercher, par les cheveux, par la culotte, et l'a traîné jusqu'au bord de l'abîme – délicieux, l'abîme. Il y a cette chose…, il ne peut la caractériser, qui se situe quelque part entre la douceur d'un hamac une nuit de fournaise et la puissance du sexe cru. Durant des années, il flotte ainsi, petit bouchon pâle, entre sensualité et ténèbres, brutalité et berceuse. Depuis, il n'y a plus à y revenir : pour lui, le noir est la couleur du désir.

De retour dans la capitale, Ségur fait valoir ses états de service. En France, la notion de « maladies tropicales » est une auberge espagnole qui intègre toutes les pathologies sortant de l'ordinaire, celles qu'on connaît mal ou qui n'ont même pas de nom. Finalement, d'infections bizarres en maladies cachées, il se retrouve au centre conventionné Arthur-Vernes.

Il n'y est pas dépaysé. Toujours de la médecine de brousse, mais à deux pas du jardin du Luxembourg. Il vit entouré d'homosexuels qui parlent à voix basse, de putes qui parlent à voix haute, de trans qui chantent dès leur arrivée dans la salle d'attente. Pour toute aide, il dispose d'une missionnaire qui fait des piqûres d'antibiotiques à cette smala comme elle traiterait des Pygmées au bord de l'Oubangui. Il est heureux. ■



L'INFO EN PLUS

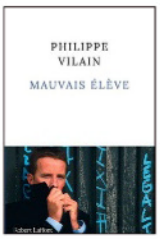
Le 15 janvier, ce n'est pas un, mais deux livres de Grangé qui paraîtront : *Sans soleil* sera une fresque en deux volumes. *Disco inferno* en est comme une face A, où l'on suit l'histoire dans sa phase procédurale, à Paris. En grand amateur de rock et de sons électriques, et puisque ce premier volet nous mène dans les clubs de nuit de la capitale, Grangé a concocté une face B. *Le Roi des ombres* nous mènera bien au-delà de la seule France, pour des raisons que vous devinerez en lisant le tome 1.

PHILIPPE VILAIN

Mauvais élève

LE LIVRE

Octobre 1993 : Philippe Vilain, 24 ans, étudiant issu d'un milieu défavorisé, rencontre au Café de Flore Annie Ernaux, âgée de 53 ans. Commence alors entre eux une liaison de cinq ans, qui inspirera un livre à l'auteur (*L'Étreinte*, en 1997) et un à Ernaux (*Le Jeune Homme*, en 2022). Vilain en livre ici sa version définitive. Où l'on découvrira que, si elle aime se placer du côté des opprimés, la Prix Nobel de littérature n'est pas la dernière à user de l'emprise et du mépris de classe…



236 P., 16,90 €.
COPYRIGHT ROBERT LAFFONT.
EN LIBRAIRIES LE 9 JANVIER.

EXTRAIT

L'AUTEUR

Né en 1969, Philippe Vilain est l'auteur d'une riche œuvre dans le domaine de l'autofiction (récits, romans, essais). Il enseigne par ailleurs la littérature française à l'université de Naples-Frédéric II et dirige la collection « Narratori francesi contemporanei » aux éditions Gremese. ■

NATHALIE AZOULAI

Toutes les vies de Théo

LE LIVRE

Fils d'une Allemande hantée par la Shoah, Théo s'éprend de Léa, une jeune femme juive rencontrée à un stage de tir. À 25 ans, il en est persuadé : on ne prend que quatre ou cinq vraies décisions dans une vie ; le reste arrive. Il épouse Léa. Leur union puis la naissance de leur fille, Noémie, lavent la culpabilité de la mère de Théo. Alors que la montée de l'antisémitisme en France et le massacre du 7 octobre 2023 angoissent Léa, Théo ne ressent aucune menace. Leur couple explose. Et ce n'est que le début.

256 P., 19 €.
COPYRIGHT P.O.L.
EN LIBRAIRIES LE 2 JANVIER.

EXTRAIT

L'AUTRICE

Née en 1966 à Nanterre (Hauts-de-Seine) dans une famille juive originaire d'Égypte, Nathalie Azoulai suit des études de lettres puis intègre l'ENS en 1985. Trente ans plus tard, son roman *Titus n'aimait pas Bérénice* reçoit le prix Médicis. Elle est aujourd'hui membre du jury Femina. ■

PHILIPPE BESSON

Vous parler de mon fils

LE LIVRE

Comment se pardonner d'avoir « *merdé* » ? Lors d'une marche blanche en mémoire d'Hugo, Vincent et Juliette accusent le coup : cela fait un an que leur fils est décédé. En remontant le fil de sa mémoire, le père de famille retrace la chronologie du drame. Tout est parti d'une moquerie vestimentaire pour se transformer en messages menaçants et violences physiques. Le harcèlement, Vincent ne l'a constaté que trop tard. Philippe Besson déroule un réquisitoire universel, pour avancer sans oublier.

208 P., 20 €.
COPYRIGHT JULLIARD.
EN LIBRAIRIES LE 2 JANVIER.

EXTRAIT

L'AUTEUR

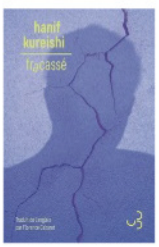
Originaire de Charente, Philippe Besson poursuit des études à la Neoma Business School de Rouen avant d'embrasser une carrière de directeur des ressources humaines. En 2001, son premier roman, *En l'absence des hommes,* rencontre un vif succès. En parallèle, l'écrivain écrit de nombreux scénarios pour le cinéma et la télévision, parfois adaptés de ses propres romans. ■

HANIF KUREISHI

Fracassé

LE LIVRE

Au lendemain de Noël 2022, alors qu'il regarde un match de foot dans le salon d'Isabella, sa compagne italienne, l'écrivain Hanif Kureishi chute, endommageant sa moelle épinière, et se retrouve « *fracassé* » : tétraplégique. Ne pouvant plus écrire, il dicte alors ses réflexions sur sa convalescence, la série *Breaking Bad*, son amitié avec Salman Rushdie, sa naissance à l'écriture, la beauté des Italiens, les divers hôpitaux par lesquels il passe…



TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR FLORENCE CABARET, 320 P., 22 €.
COPYRIGHT CHRISTIAN BOURGOIS.
EN LIBRAIRIES LE 2 JANVIER.

EXTRAIT

L'AUTEUR

Si l'humour est la politesse du désespoir, alors Hanif Kureishi est un écrivain très bien élevé ! Cela ne nous étonne pas, puisque l'auteur britannique, né d'un père pakistanais, a toujours utilisé le rire comme un rempart – dès son tout premier roman, *Le Bouddha de banlieue* (1990). Il était alors déjà connu comme le scénariste à succès du film *My Beautiful Laundrette,* de Stephen Frears, sorti en 1985. ■

Des mots comme s'il en… neigeait

N'allez pas croire qu'il n'y ait que les grands esprits pour se rencontrer ! Les grands dictionnaires le font tout autant quand la magie de Noël les incite à approfondir leur communion plutôt qu'à cultiver leur différence. Sans s'être donné… le mot (il ne faut quand même pas exagérer !), ils nous en offrent ici une pleine brassée.

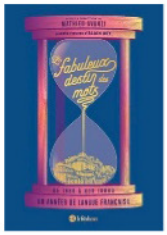
Personne ne s'étonnera que les éditions Le Robert aient confié la tâche à leur auteur fétiche des fins d'année, le dialectologue Mathieu Avanzi. Était-il homme plus désigné que celui qui sait ce que l'on dit et de quoi l'on dîne chez les autres pour nous conter ce *Fabuleux Destin des mots. De 1960 à nos jours* ? Des premières pages où l'on *« prend son pied »* aux dernières où l'on *« s'enjaille »*, c'est un plaisir sans cesse renouvelé. De *Tupperware* en *mégabassine*, de *Minitel* en *webinaire*, et même de *sida* en *covid*, difficile de résister à ce tourbillon qui rappelle et apprend beaucoup. D'autant que, derrière ce travail qui sait se faire oublier, telle la cage dont Prévert effaçait les barreaux, on devine l'ombre tutélaire d'Alain Rey, lequel consacra sa vie entière à mettre des mots sur les mœurs.

Il s'en trouvera sans doute plus d'un pour regretter que ces *« soixante années de vie française »* se racontent de moins en moins… en français. On ne saurait en tenir rigueur au lexicographe, dont le métier, souligne la préface, consiste à *« suivre les évolutions du monde »*. En voudra-t-on davantage à qui pense, au rebours dudit Alain selon qui le lexicographe « court après la langue sans la rattraper tout à fait », que, parfois, il la rattrape un peu trop ?

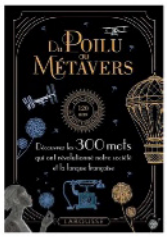
Pour son propre ouvrage, *Du Poilu au Métavers*, la maison d'en face, entendez Larousse, a misé sur le collectif, dépêchant sur les traces de l'histoire les grandes plumes de son écurie : Bernard Cerquiglini, linguiste et conseiller scientifique du Petit Larousse ; le professeur de lexicologie Jean Pruvost, parrain de l'édition 2025 ; la présidente de l'Association Pierre-Larousse, Micheline Guilpain-Giraud, et nombre d'autres. Si l'on a doublé la mise, ce n'est pas pour faire deux fois mieux que le concurrent, mais pour fêter les cent vingt ans du dictionnaire à la Semeuse. Là encore, du *crapouillot* au *cyberharcèlement* en passant par la *minijupe*, le *transistor* et l'*apartheid*, c'est un feu d'artifice de vocables qui nous parlent de nous, comme des décennies successives qu'ils nous ont aidés à traverser.

Tout cela pour (re)dire que rien ne ressemblera jamais moins à Robert que Larousse, et vice versa ! De l'improbable rencontre décrite plus haut, il ressort que chacun reste fidèle à une vision qui dépasse de beaucoup le seul cadre de la langue : frontières larges ouvertes là, immigration plus choisie ici ; souci constant d'intégration par ici, ode à la diversité assumée par là. Heureux sommes-nous de pouvoir slalomer entre ces deux partis pris, qui se complètent au moins autant qu'ils s'opposent ! ■

Bruno Dewaele



LE FABULEUX DESTIN DES MOTS
MATHIEU AVANZI
192 P., LE ROBERT, 24,90 €



DU POILU AU MÉTAVERS
COLLECTIF
192 P., LAROUSSE, 14,95 €

À LIRE CAMUS REVIENT !

« *C'est simple comme conjuguer un verbe du premier groupe au présent de l'indicatif : plus un pays maîtrise sa langue et l'entretient avec la passion du jardinier amoureux de ses plantes, mieux il respire la force, nourrit ses neurones, aiguise son regard et son intelligence, son imaginaire et son flair, et au bout fortifie sa personnalité et la télépathie nationale qui interconnecte les individus. Le reste, la santé, l'amour, l'argent que la météo astrologique promet à l'encan, leur sera donné de surcroît.* » Tellement simple que cela méritait d'être redit en ces jours où la nation tremble sur ses bases et doute d'elle-même. D'autant que c'est un *« francophone assidu »*, Algérien d'origine, qui a combattu l'arabisation massive de l'enseignement dans son pays natal, qui le rappelle à des *« Français de souche »* par trop enclins à troquer leur langue maternelle contre le globish, le « wesh-wesh », voire l'écriture inclusive. Une remise de l'église au milieu du village. Un cri d'amour et d'alerte tout à la fois, de lucidité surtout car, insiste l'auteur, *« ne pas voir la fin ne l'empêche pas d'advenir »*. On déconseillera ce livre à quiconque, le jour venu, entend bien clamer à tous les vents qu'il ne savait pas. ■ **B.D.**

LE FRANÇAIS, PARLONS-EN !
BOUALEM SANSAL
192 P., LE CERF, 19 €

PEXELS

➔ FAUT-IL DIRE

Empirer ou s'empirer ?

À dire vrai, on ne sait plus très bien ! Il y a quelques années encore, les choses étaient claires ou, à tout le moins, l'étaient devenues. Les grammairiens en vue (Girodet, Hanse et tutti quanti) s'accordaient et s'employaient à renvoyer le verbe pronominal à ses chères études… classiques. *S'empirer*, qui avait cours à l'époque de Littré, était selon eux tombé en désuétude, avantageusement remplacé qu'il était par le verbe intransitif. Larousse comme Robert campent d'ailleurs toujours sur leur position, laquelle veut qu'une situation *s'aggrave* mais ne *s'empire* pas. Chez l'un comme chez l'autre, ledit verbe est intransitif, à la rigueur transitif direct (une déclaration malencontreuse peut empirer une situation déjà tendue), mais pronominal, jamais ! Partant, on se demande bien ce qui a pu pousser l'Académie, dans la dernière édition de son *Dictionnaire,* à rétablir dans ses droits une construction que, dans les huit précédentes, elle n'avait jamais recensée. Le verbe est aujourd'hui présenté comme intransitif, transitif ou… pronominal ! Simple inconséquence ou désir plus ou moins conscient de ne pas s'aliéner davantage un monde francophone demeuré, à l'instar du Québec ou de la Belgique, plus traditionaliste que la métropole sur ce point précis ? ■

B.D.

➔ LE VOCABLE DU MOIS

Abyssal

S'il est un adjectif qui, au cours de la dernière décennie, s'est spécialisé dans l'accompagnement du déficit budgétaire, c'est bien celui-là ! Il faut dire que, l'emphase journalistique ayant depuis longtemps condamné le déficit en question (celui de la Sécu en particulier) à être « sans fond », c'est littéralement ce que signifiait le grec *abussos*. On comprend sans peine que l'intéressé ait troqué sans trop de remords son pré carré des fonds marins, où il devait se sentir bien seul, contre le secteur embouteillé des fins de mois difficiles, jusques et y compris à l'échelle des États. On n'en commence pas moins à se demander, non sans angoisse, si, au train où vont les choses, il ne faudra pas bientôt trouver un successeur à cet *abyssal* qui, à force de s'éroder, n'impressionne plus grand monde. *Hadal* aurait une belle tête de vainqueur, avec son faux air de dieu des Enfers dont il descend effectivement (le drôle doit tout à Hadès),

et une incontestable légitimité scientifique puisque, pour les sachants, il commence à 6 000 mètres de profondeur, là où finit justement l'abyssal. Mais ne serait-ce pas là s'enfoncer pour mieux couler ? Mieux vaudrait sans doute, comme souvent, s'occuper de la chose plutôt que du mot. Gardons-nous cependant de trop rêver ! ■

B.D.

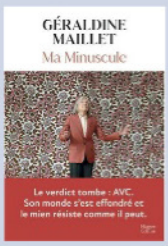
DR – VOYAFLAME – JACQUES TRIBECA/HARPER COLLINS

LE MOT PRÉFÉRÉ DE

GÉRALDINE MAILLET*

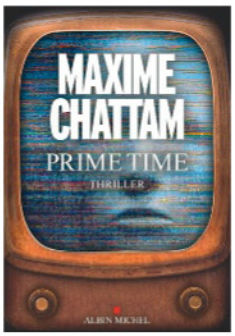
« Vieille »

« C'était inutile, désuet, sur le bas-côté. Quand j'étais jeune, je regardais ça comme l'entrée dans un tunnel sombre et étroit. Je refusais de voir les signes de l'âge sur les visages aimés. Je leur en voulais et je les redoutais. Je préférais presque la disparition fulgurante de mon grand-père quinquagénaire. Jamais vieux, jamais grabataire, jamais gâteux… C'était un privilège ou un échec ? Puis le temps qui court, les corps ratatinés, les mémoires sans disque dur, les sourires-grimaces. Quand je dis "vieille", je pense à ma grand-mère. Elle est restée, elle. Vaillante sur son champ de bataille. Vieille minuscule d'une existence sans passé et sans avenir. Vieille que j'aime et à qui je répète inlassablement : *"Tu es belle."* »



Propos recueillis par Baptiste Liger

* Dernier livre paru : *Ma minuscule* (Harper Collins).



Une bonne correction

Vous avez probablement lu, dans notre numéro de novembre, cet extrait de *Prime Time*, tiré du dernier « thriller » de Maxime Chattam. Las ! neuf erreurs s'y sont indûment glissées depuis lors. À vous de les repérer…

« C'était un métier permanent, sans véritable pose. Intense du dimanche soir au jeudi soir. Et parce qu'ils avaient tout ça dans le sang, aucun ne débranchait totalement pendant le week-end.
Charlène alluma son ordinateur et ouvrît le fichier que la veille de nuit avait déposée dans sa boîte mail. C'était le service qui épluchait tout ce qui se passait pendant que la France dormait et qui rédigeait un compte rendu pour la rédaction. Il n'y avait rien qu'elle n'est déjà entendu à la radio depuis son réveil. La jeune femme griffona quelques notes sur son carnet. Un braquage audacieux à Toulouse, où les auteurs étaient passés par les égoûts, attira son attention. Une équipe de la chaîne sur-place allait leur faire des images mais l'infographie devrait leur créer une illustration en 3D dès qu'ils en seraient plus sur le mode opératoire. »

Le mot mystère

Quand bien même mes dernières lettres m'inclineraient à me plaindre, quelle longévité ! On passait déjà sous moi il y a huit siècles, et je suis aujourd'hui devenu un incontournable du langage informatique… Que suis-je donc ?

Noël en grand ?

Dans lesquelles de ces phrases la majuscule à *Noël* ne s'imposait-elle pas ?

A. Plus que trois semaines avant la **Noël** !
B. J'ai passé l'âge de croire au père **Noël.**
C. Les enfants ont eu leur petit **Noël** pour s'acheter des friandises.
D. L'arbre de **Noël** scintille de mille feux.
E. Toute la nuit, ils ont chanté des **Noëls.**

Calendrier de… l'avant !

Parmi ces noms composés, lesquels sont invariables ?

A. avant-bras ;
B. avant-centre ;
C. avant-goût ;
D. avant-guerre ;
E. avant-propos ;
F. avant-veille.

• LE COUP DU GREC par Ève Guerra

L'œil de Dionysos

Si la bière est la boisson des Barbares d'Asie et de Gaule, le vin, quant à lui, est une boisson prisée et très recherchée, qu'il est recommandé de consommer avec modération : dans un verre, une moitié d'eau pour une moitié de vin. Produit de la vigne, elle-même signe distinctif de Dionysos, dans l'Antiquité grecque, le vin se boit mêlé d'eau au moment du banquet, symposium, συμπόσιον, ου (τὸ), action de boire ensemble. Il n'est pas d'usage, comme il en est aujourd'hui, de le consommer en dehors des grands festins. Si, pendant longtemps, le vin est réservé à ces grandes occasions, où il faut « boire ou partir », sa consommation régulière apparaît aux périodes jugées décadentes dans l'histoire de Rome et d'Athènes : le IVe siècle avant J.-C. à Athènes, au moment du déclin de la démocratie ; et le Ier siècle avant J.-C. à Rome, au moment de l'hellénisation d'une cité si riche de ses conquêtes qu'elle sombre dans le luxe et dans la volupté, avant de connaître les guerres civiles.
Il n'en demeure pas moins que la consommation du vin, associée au culte de Dionysos, sorte de méditation extatique (esthétique ?), revêt un caractère religieux dans l'Antiquité grecque. Certes, toutes les ivresses ne sont pas le fait de Dionysos, mais celles proprement dionysiaques participent de la révélation du monde. Alchimistes, elles interrompent le cours logique de la raison pour métamorphoser le visage des choses, ouvrant ainsi comme un monde dans le monde, où redouble la perception : troisième œil, dont il faut avoir un usage modéré. ■

Vers 520-500 av. J.-C., Dionysos assis tenant un canthare.

BRITISH MUSEUM

ANAGRAMME n. f., du grec *anagramma*, « renversement de lettres »

« Tu ne dis rien, tu as compris ? Rien. »

Un éclat rouge

Courte langue

Clémentine Biano, Calmann-Lévy, 2024

Amélie Nothomb

Et la bonhommie

L'Impossible Retour, Albin Michel, 2024

« Elles avaient pris l'habitude d'aller récupérer les gerbes de fleurs et les cartes manuscrites les soirs suivant les funérailles allemandes. Les premières pour agrémenter leur intérieur, les secondes pour alimenter leur résistance. »

Les Francs-Tireuses

Fleurs, résistances

Emmanuelle Hutin, Anne Carrière, 2024

Amour & sexualité au temps des algorithmes

Le code a changé

Élégance *ad hoc*

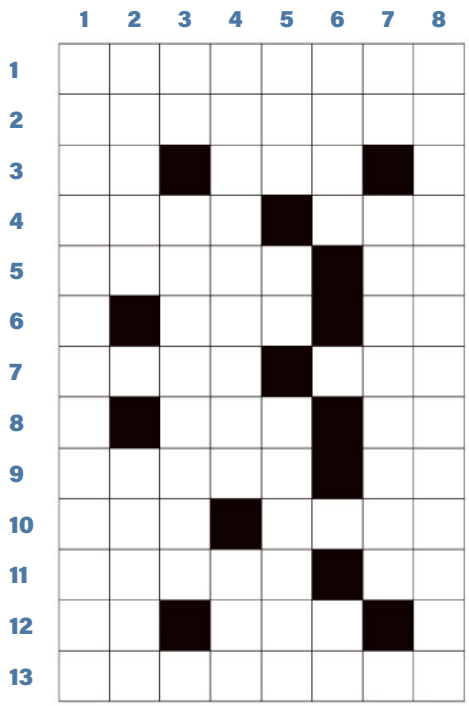
Aurélie Jean, L'Observatoire, 2024

Un missile de croisière de quarante mégatonnes

Un océan de rouille

Ou l'onde nucléaire

C. Robert Cargill, Albin Michel, 2020



LES MOTS CROISÉS de Jean-Pierre Colignon

Horizontalement

1. Mot d'auteur. **2.** Permet de voir un sous-marin. **3.** De droite à gauche, long cours oriental. Grand éditeur de jeux de cartes. **4.** Courants en Espagne. Veut sortir du rang. **5.** Prix pour une vedette. Cale en forme de lettre. **6.** Cité en Belgique. Partie de rami. **7.** Sur la Croix. Dans une formule de renvoi. **8.** Élément chargé. Au bout de la nuit. **9.** Homme au vaste répertoire. Retranché phonétiquement. **10.** Indice de sensibilité. Dont l'enseignement est inutile. **11.** Ont une beauté piquante. A été appris. **12.** Romains. Une allocation française. **13.** Anciens cabots.

Verticalement

1. Futés. **2.** Troubles des sens. Coupe du monde. **3.** A plusieurs faces. Flûtes de forme ovoïde. **4.** Reflet de l'arc-en-ciel. Désert de dunes. **5.** Impôt social. Deux lettres pour un facteur. Rivière européenne marquant une frontière. **6.** Ça fait un pli. Il dure le temps d'une révolution. **7.** Préfixe qui réunit. Claques retentissantes. **8.** Agents de liaison.

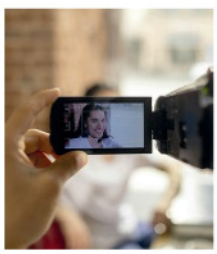
Dérivation

Savant calcul, mais aussi figure lexicale : la dérivation, en rhétorique, consiste à utiliser dans une même phrase des éléments issus du même radical – les puristes diraient morphème. Un exemple : cette belle « *verdure de velours vert* », au passage délicieusement allitérante, décrite par Flaubert *(Par les champs et par les grèves*, 1848). Un autre ? Ce ciel bleu « *avec des nuages jaunes au-dessus des feuillages jaunissants* » (Simone de Beauvoir, *La Force des choses*, 1963), qui accentue la note automnale. La dérivation fait chatoyer des mots germains, avec un effet visuel souvent impressionniste ; elle nuance, insiste, intensifie. Lorsque Laurent Mauvignier (*Des hommes*, 2009) évoque « *ceux qui n'avaient pas largué les fermes mais avaient laissé les vieux y finir une histoire vieille comme les pierres* », il distend le temps bien au-delà de l'échelle d'une vie. On joue de la saturation, voire de la redondance, comme lorsque Rimbaud donne à voir un « *fouillis de vieilles vieilleries* » entre les flancs d'un meuble ancien (*Le Buffet,* 1893). Et parce qu'elle se fonde sur la plasticité des morphèmes, la dérivation est un beau terreau pour la néologie. Son champion, le génial (et très asthmatique, à la ville) Raymond Queneau en sait quelque chose, lui qui étouffait tellement qu'il décrivit son Des Cigales, dans *Loin de Rueil* (1944), comme affligé d'une « *constriction des poumons, des muscles pulmonaires, des nerfs pulmoneux, des canaux pulmoniques, des vaisseaux pulmoniens* ». Déploiement et concentration, ainsi va la dérivation. ■

Portrait de Raymond Queneau, 19 juillet 1965.

• QUESTION D'ÉCRITURE par Frédérique Anne

Pour travailler le point de vue, soyez une caméra !



C'est le conseil que donne l'écrivain américain Colum McCann dans ses précieuses *Lettres à un jeune auteur* (Belfond). Une caméra ? Mais oui ! Puisque vous souhaitez montrer à votre lecteur ce que vous, l'auteur, avez décidé qu'il devait voir, vous allez jouer avec les focales.
Vous passerez du grand angle du narrateur omniscient au plan très serré du narrateur au « je ». Vous soignerez la mise au point, zoomerez sur ce qui vous paraît important, le détail révélateur, l'indice… Mais vous pouvez aussi vous permettre une image floue : souvenez-vous de Camus, et de l'incipit de *L'Étranger* : « *Aujourd'hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas.* » Carole Martinez, dans *Dors ton sommeil de brute* (Gallimard) ne fait pas autre chose : « *J'ai d'abord oublié mon état. C'était comme une guerre à l'autre bout du monde dont j'étais le territoire occupé.* »
Tant que votre roman se trouve sur votre écran, dans vos carnets, testez, changez, jouez avec les points de vue… puis lisez le résultat à voix haute ! ■

L'exercice que je vous propose : composez un texte d'une quinzaine de lignes en utilisant un point de vue, puis testez le contrechamp ou une autre focale. Envoyez vos deux textes à *ateliers@lire.fr* et vous recevrez un retour.

SOLUTIONS

Une bonne correction
pause – **tous** ça (ce *tous* s'oppose au pronom *aucun* qui suit) – **ouvrit** (passé simple de l'indicatif, et non imparfait du subjonctif) – **avait déposé** (le participe passé conjugué avec l'auxiliaire *avoir* ne s'accorde pas avec son sujet, mais avec le COD, ici *fichier*, qui le précède) – rien qu'elle **n'ait** déjà entendu (subjonctif présent de l'auxiliaire *avoir*, et non présent de l'indicatif du verbe *être*) – **griffonna** (attention aux deux consonnes doubles !) – **égouts** (pas d'accent circonflexe, le mot dérivant moins du *goût* que de la *goutte*)– **sur place** (le trait d'union n'est recevable que dans le tour *faire du sur-place*) – **sauraient** (verbe *savoir*, et non *être*!).

Le mot mystère
Je suis le portail.

Calendrier de… l'avant !
Réponses A et E. Les autres pluriels doivent s'écrire *avants-centres* (nageur, *avants-centre*), *avant-goûts*, *avant-guerres* et *avant-veilles*.

Noël en grand ?
Dans la phrase E : quand *noël* a le sens de « cantique », il se contente de la minuscule. La minuscule est également possible (mais pas obligatoire) dans la phrase C, où il est question du cadeau que l'on reçoit à la Noël. Dans les trois autres phrases (A, B et D), la majuscule était requise.

Mots croisés

	1	2	3	4	5	6	7	8
1	D	É	D	I	C	A	C	E
2	E	M	E	R	S	I	O	N
3	B	O	■	I	G	N	■	T
4	R	I	O	S	■	E	O	R
5	O	S	C	A	R	■	V	E
6	U	■	A	T	H	■	A	M
7	I	N	R	I	■	I	T	E
8	L	■	I	O	N	■	I	T
9	L	I	N	N	E	■	O	T
10	A	S	A	■	I	N	N	E
11	R	O	S	E	S	■	S	U
12	D	L	■	R	S	A	■	R
13	S	E	R	G	E	N	T	S

MANUEL BIDERMANAS/AKG-IMAGES – PEXELS

Quand la République fête la langue française

Début octobre, Paris et Villers-Côtterets, Cité internationale de la langue française, ont vibré au rythme du Festival de la francophonie et du XIXe Sommet de la francophonie.

FESTIVAL DE LA FRANCOPHONIE – MARC-ÉTIENNE MONGRAIN/LA PEUPLADE

La dernière fois que la France a accueilli un Sommet de la francophonie, c'était en 1991, sous François Mitterrand. L'arrivée des chefs d'État et de gouvernement des pays membres et invités de l'Organisation internationale de la francophonie, les 4 et 5 octobre dernier, s'est donc faite en grande pompe. Inauguré à la Cité internationale de la langue française, à Villers-Cotterêts, dans l'Aisne, l'événement s'est poursuivi le lendemain à Paris, dans un Grand Palais fraîchement rénové.

Dans son discours prononcé au château de Villers-Cotterêts, où, en août 1539, une ordonnance royale appelait à bâtir l'unité de la nation française par sa langue, Emmanuel Macron a déclaré : « *Nous sommes tous citoyens de ce lieu, parce que nous sommes tous citoyens de la langue française.* » Le président de la République a ensuite posé les jalons d'une francophonie ouverte, solidaire, pacifique et diverse, forte de ses 321 millions de locuteurs. « *Sur cette langue, jamais le soleil ne se couche* », a-t-il rappelé, esquissant les contours d'un monde francophone qui irait de la Polynésie française au Québec.

En marge des rencontres politiques, la francophonie était à l'honneur au Centquatre, à la Station F et à la Gaîté Lyrique où le Festival de la francophonie, intitulé « Refaire le monde », battait son plein. Lancé en mars avec des actions portées par des jeunes dans 50 pays grâce à un réseau de 500 partenaires, il a eu lieu du 2 au 6 octobre.

UN FESTIVAL À L'OFFRE RICHE

« *Il est très important pour nous d'inviter des artistes pratiquant plusieurs langues, comme la chanteuse Angélique Kidjo, qui parle le fon, le français, le yoruba, le mina et l'anglais*, déclare Valérie Senghor, commissaire du Festival de la francophonie. *La francophonie doit être l'incarnation de la diversité et du plurilinguisme.* » Elle nous a accueillis dans une Gaîté Lyrique transformée pour accueillir une programmation foisonnante, avec une exposition conceptuelle, « Ce qui nous rassemble : langues, langages et imaginaires », et une librairie francophone.

Éphémère, cette dernière met en vente 5 000 livres, dont 2 000 sont publiés par des éditeurs francophones du monde entier, jamais présentés en France et sélectionnés par les libraires membres de l'Association internationale des libraires francophones (AILF). « *C'est du jamais-vu en France*, explique Isabelle Lemarchand, présidente de l'AILF. *Ici, les gens achètent un livre de poche Folio et un roman publié au Liban sans faire la différence.* »

Parmi la riche offre du festival, nous avons retenu les ateliers pour tous (dont l'un est consacré à la grammaire ludique), le cycle de trois conversations coordonné par l'historien camerounais Achille Mbembe et le spectacle *Babel*. Monté à Montréal, il réunissait des humoristes francophones, dont Alex Vizorek (Belgique), Roukiata Ouedraogo (Burkina Faso-France), Julie Conti (Suisse) ou encore Kamel Abdat (Algérie). On espère qu'une telle offre deviendra un jour pérenne, avec un lieu dédié à l'année. ■ **Gladys Marivat**

LA RÉVÉLATION QUÉBÉCOISE
SÉBASTIEN DULUDE

On n'a pas fini de s'enthousiasmer pour la littérature québécoise. En témoigne le premier roman de l'éditeur, poète et critique montréalais Sébastien Dulude. Paru aux éditions La Peuplade, *Amiante* est le récit duel d'une forte amitié d'enfance entre Steve, 9 ans, et le petit Poulin, 10 ans, dans un paysage de mines d'amiante. Il y a le temps éternel de l'aventure, à braver les interdits en explorant les terrils, à ne rien faire qu'observer le monde à l'abri d'une cabane ; et le temps catastrophique des explosions qui rythment le quotidien de Thetford Mines, où se situe l'intrigue, et où l'auteur est né. L'action est coupée en deux également : avant et après l'accident, en 1986, qui séparera les deux amis. C'est beau, fragile, émouvant. C'est la révélation d'un auteur à ne pas lâcher. ■ **G.M.**

AMIANTE
SÉBASTIEN DULUDE
224 P., LA PEUPLADE, 20 €

Les Ateliers LiRE magazine

NOS RENDEZ-VOUS DE DÉCEMBRE

Il est encore temps d'avancer sur votre projet d'écriture avant les fêtes !

Voici les ateliers programmés au mois de décembre à distance, en format mixte (échange de mails et visioconférence) :

→ **Créer les personnages de votre roman**
avec Frédérique Anne
● Lundi 2 décembre à 18 heures

→ **Écrire une nouvelle**
avec Lola Sorrenti
● Jeudi 5 décembre à 18 heures

→ **Écrire le conte**
avec Sonia Pavlik
● Lundi 9 décembre à 18 heures

→ **Se lancer dans un récit familial**
avec Lola Sorrenti
● Lundi 9 décembre à 18 heures

→ **Tout savoir avant d'envoyer son manuscrit à un éditeur**
avec Baptiste Liger
● Vendredi 13 décembre à 18 heures

Informations et réservations :
lire.fr/collections/ateliers-ecritures/

La newsletter Écrire avec *Lire Magazine*
Vous aimez écrire ? Vous souhaitez recevoir des conseils d'écrivains, de professionnels de l'édition pour progresser ? Inscrivez-vous vite à notre newsletter gratuite, envoyée deux fois par mois !
Vous serez tenus informés des dates de nos prochains ateliers d'écriture.
lire.fr/pages/ecrire-lire-magazine-newsletter

« Publier, c'est renoncer à l'œuvre parfaite »

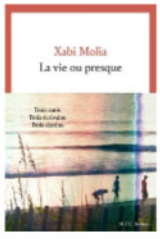
Dans le très réussi *La Vie ou presque*, Xabi Molia raconte les destins de trois écrivains amis. Un roman très instructif sur la condition d'auteur.

L'un des points essentiels de votre livre est une critique de la *« comédie des écrivains »*. Qu'entendez-vous par là ?
Xabi Molia. Le monde littéraire est un monde qui a ses codes, son petit théâtre et sa comédie. Mais j'ai voulu écrire un livre qui ne soit pas que moqueur. Le personnage qui s'appelle Simon, à l'adolescence, prend un peu la pose : il se regarde écrire. Là, je me moque de moi-même, car, à 17 ans, c'est un peu ce que je faisais.

Le personnage qui débute avec des difficultés semble pourtant l'écrivain le plus authentique. La création littéraire exige-t-elle, paradoxalement, une entrave pour s'épanouir pleinement ?
X.M. La contrainte est créatrice. Mon école, ça a vraiment été Georges Perec, l'Oulipo. Quand vous restreignez votre palette, vous vous mettez en situation d'écrire. Ce que je trouve intéressant, c'est la façon dont le succès crée de nouvelles formes de contrainte. À partir du moment où Paul a eu du succès, très jeune, ça lui a jeté un mauvais sort, parce que le succès lui commande de le reproduire. Il a une certaine forme de courage, car il essaie de se renouveler.

Il y a aussi celle qui a une trop haute idée de la littérature pour écrire… Comment expliquez-vous cette inhibition ?
X.M. Une idée de la littérature trop haute pour écrire, mais surtout trop haute pour publier ! Car faire le choix de la publication, c'est faire le choix de l'imperfection. Mes camarades d'écriture, qui ont publié, ont dû se résoudre à renoncer à l'œuvre parfaite : si vous la cherchez, vous ne la rencontrerez jamais. ■

Propos recueillis par Simon Bentolila



LA VIE OU PRESQUE
XABI MOLIA
240 P., SEUIL/CADRE ROUGE, 20 €

Une utile boîte à outils

À suivre le fil de ce livre de secrets d'écriture – aussi complet qu'un nécessaire de couture –, on découvre notamment l'art du patchwork et de l'hybridation des genres, entre exercices pratiques et réflexions. Avec des questions de base, sur les sujets du livre ou de l'incipit, Jean Rouaud et Nathalie Skowronek apportent dans ce *Nécessaire d'écriture. Conseils aux jeunes romanciers* des pistes de réflexion lumineuses et originales. Moins traités ailleurs, des thèmes comme la *« refonte par l'auteur de son état civil »*, par exemple, passionneront à la fois les écrivains en herbe et les amateurs de génétique. ■

S.B.

NÉCESSAIRE D'ÉCRITURE. CONSEILS AUX JEUNES ROMANCIERS
JEAN ROUAUD, NATHALIE SKOWRONEK
320 P., SEGHERS, 21 €

BÉNÉDICTE ROSCOT/SEUIL – SHUTTERSTOCK

ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT
DE L'ACADÉMIE GONCOURT

Lorsque le sage montre la lune, l'idiot regarde le doigt

Sans doute connaissez-vous cette parabole bouddhiste : « Lorsque le sage montre la lune, l'idiot regarde le doigt. » Le doigt représente le moyen, la lune, la finalité. Le maître nous rappelle qu'il est facile de se perdre dans les moyens – la lettre – au lieu de se concentrer sur la finalité – l'esprit. En d'autres termes, l'idiot demeure absorbé par la forme aux dépens du sens. L'image nous invite à dépasser les concepts ou les symboles, lesquels servent uniquement de support à la compréhension.

Appliquons cette métaphore à la littérature, car elle éclaire le travail de l'écrivain.

Certains romanciers ne veulent pas que le lecteur se focalise sur leur doigt, mais seulement sur la lune. Ils donnent à voir leur monde en espérant que le lecteur y entre sans remarquer leur intervention. Ils ne commentent pas, ne philosophent pas, s'absentent autant que possible et refusent d'attirer l'attention sur leurs formulations. Les Américains, sous l'influence du cinéma, ont poussé ce retrait à l'extrême, tel William Faulkner dans *Des souris et des hommes* ou J. D. Salinger dans ses nouvelles. Ils s'efforcent à rendre le filtre de leur esprit transparent : que la lune, pas le doigt !

D'autres romanciers, pratiquant l'omniscience plutôt que l'objectivité, s'essaient également à disparaître de leur tableau, à l'instar d'un Georges Simenon, maître d'une écriture blanche qui s'efface devant ce qu'elle évoque.

Cependant, quelques auteurs n'hésitent pas à agiter le doigt, détournant ainsi l'attention de la lune. Ce frémissement porte un nom savant : la métalepse. Elle introduit une rupture dans les niveaux de narration, signale l'artificialité du récit et questionne la frontière entre la réalité et la fiction, créant une sorte de fissure dans le quatrième mur littéraire. Mon cher Denis Diderot – définitivement mon écrivain préféré – fut le premier à oser ces transgressions. « *À peine avions-nous passé le détroit de Gibraltar, qu'il s'éleva une tempête furieuse. Je ne manquerais pas, madame, de faire siffler les vents à vos oreilles, gronder la foudre sur votre tête; d'enflammer le ciel d'éclairs, de soulever les flots jusqu'aux nues, et de vous décrire la tempête la plus effrayante que vous ayez jamais rencontrée dans aucun roman, si je ne vous faisais une histoire* » *(Les Bijoux indiscrets).* La métalepse devient le principe de son chef-d'œuvre, *Jacques le Fataliste.* « *Lecteur, qui m'empêcherait de jeter ici le cocher, les chevaux, la voiture, les maîtres et les valets dans une fondrière? Si la fondrière vous fait peur, qui m'empêcherait de les amener sains et saufs dans la ville où j'accrocherais leur voiture à une autre, dans laquelle je renfermerais d'autres jeunes gens ivres? Il y aurait des mots offensants de dits, une querelle, des épées tirées, une bagarre dans toutes les règles. Qui m'empêcherait, si vous n'aimez pas les bagarres, de substituer à ces jeunes gens M^lle^ Agathe, avec une de ses tantes? Mais il n'y eut rien de tout cela.* »

> LA MÉTALEPSE PERMET UNE DRAMATISATION SUBTILE DU RÉCIT

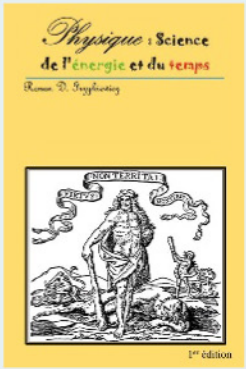
D'une manière moins évidente, la métalepse permet une dramatisation subtile du récit. Ainsi Paul Auster dans l'incipit de *Cité de verre* produit-il un suspense en laissant entrevoir les répercussions de ce qu'il dépeint. « *C'est un faux numéro qui a tout déclenché, le téléphone sonnant trois fois au cœur de la nuit et la voix à l'autre bout demandant quelqu'un qu'il n'était pas. Bien plus tard, lorsqu'il pourrait réfléchir à ce qui lui était arrivé, il en conclurait que rien n'est réel sauf le hasard. Mais ce serait bien plus tard. Au début, il y a simplement eu l'événement et ses conséquences. Quant à savoir si l'affaire aurait pu tourner autrement ou si elle avait été entièrement prédéterminée par le premier mot qui sortit de la bouche de l'étranger, ce n'est pas le sujet. Le sujet, c'est l'histoire même, et ce n'est pas à elle de dire si elle a un sens ou pas.* »

Mon conseil : décidez dès le départ si vous bougez le doigt ou non, si vous attirez l'attention sur l'écriture du récit ou si vous choisissez de disparaître. Chacune des deux attitudes présente un intérêt équivalent, mais elle doit être empruntée à dessein et rester homogène. Un manquement de constance narrative serait une faute. ■

AUDREY SOVIGNET

LE COIN DES INDÉPENDANTS

Chaque mois, *Lire Magazine* met en lumière quelques ouvrages signés par des auteurs et éditeurs indépendants. Leur point commun ? Une passion pour l'écriture et l'envie de faire exister leurs ouvrages.



PHYSIQUE : SCIENCE DE L'ÉNERGIE ET DU TEMPS

RONAN D. IRZYKIEWICZ

Comprendre la physique peut s'avérer ardu. Pourtant, en ce début de XXIe siècle, ce domaine de la science revêt une importance primordiale dans la société, que ce soit à travers les innombrables applications technologiques qui en découlent, ou les responsabilités et conséquences inhérentes à leurs usages.
Cet ouvrage se propose de donner un aperçu de la science physique, en abordant les domaines de la thermodynamique et de la physique quantique.
La première partie est consacrée à présenter le concept d'espace métrique énergétique, ainsi que des exemples d'application dans le cadre de la thermodynamique. Les notions et les équations associées aux concepts d'irréversibilité, de vitesse de transformations thermodynamique, ou encore d'entropie créé, sont redéfinis. La seconde partie aborde la notion de temps. Elle commence par définir des axiomes permettant d'expliquer la physique quantique, en s'appuyant sur l'interprétation d'Everett appliquée à l'équation de Schrödinger. Puis s'achève en considérant des modélisations de l'évolution au cours du temps d'un univers et d'un multivers.
De par son contenu intégralement inédit, son approche très concrète, ainsi que les innombrables débouchés qui en découlent, ce livre intéressera particulièrement les étudiants, ingénieurs, enseignants, chercheurs et décideurs des domaines de l'énergie.
→ ISBN : 978 2959483400 - 120 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE GRATUIT

LE TRI SÉLECTIF DES ORDURES

GILLES HÉLLECÉ

LIBRINOVA

Non, ce roman ne traite pas de l'environnement ! Mais alors, qui sont les ordures ? Certains hommes au sommet de l'abjection : violeurs, pédophiles, incestueux, qui commettent l'irréparable. Après la musique de Mozart, le silence c'est toujours du Mozart. Après la violence de l'agression, le silence c'est toujours de la violence. Le silence et le mensonge par omission des proches et de la société. Comment procéder au tri sélectif des ordures ?
→ ISBN : 979 1040565031 - 262 PAGES
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

LAISSE ENTRER LA LUNE

BETTY YORILLO

Ils ont le même rêve, se sont fait la même promesse et sont liés par un même contrat d'âmes... mais ils ne s'en souviennent pas. Pas encore. Dans ce roman vibrant et spirituel, l'auteure met en scène une thérapeute et son nouveau jeune patient et nous invite à découvrir les coulisses de la vie d'une psychologue et du processus thérapeutique, en explorant de façon sensible et originale le thème de la perte gémellaire intra-utérine et des jumeaux nés seuls, de la thérapie, du chamanisme, de la relation mère-enfant, des contrats d'âmes et de la destinée. Un voyage initiatique qui ouvre à plus grand que soi. Une invitation à explorer les mystères de l'incarnation, la puissance du souvenir, la magie de la guérison et de la libération émotionnelle.
→ ISBN : 979 1041548439 - 252 PAGES - BROCHÉ

LOUIS XIII ET LES QUATRE VIERGES L'INTÉGRALE

MARIE-CLAUDE GUIZOT

LIBRINOVA

Marie de Hautefort, Louise de La Fayette, Renée de Vieux-Pont et Françoise de Chémérault ont toutes été les favorites du roi Louis XIII au début du XVIIe siècle. Influence, intrigues, manipulation… Quatre femmes aux destins extraordinaires, ancrés dans les enjeux politiques de leur temps. Mais quel rôle ont-elles vraiment joué dans l'Histoire de France ? Une intégrale d'essais historiques, fruit de dix ans de recherche sur des documents inédits !
→ ISBN : 979 1026240273 - 720 PAGES
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

UN BURN-OUT ? VOUS PLAISANTEZ, JE N'AI PAS LE TEMPS

SYLVIE ROCHE

EDITIONS BAUDELAIRE

Peut-on sortir transformé positivement d'un burn-out ? Sandra est une jeune cheffe de projet de 28 ans. Rien ne va dans sa vie. Après une rupture, elle s'est forgé une carapace pour ne plus souffrir et son travail est devenu le centre de sa vie. Aujourd'hui, bien qu'elle soit dans le déni, elle est en risque majeur de burn-out. Pour l'aider à sortir de cette impasse, son manager lui propose un coaching. Au fil des séances avec sa dynamique coach Brigitte, de nouvelles rencontres et d'expériences, elle va peu à peu faire le tri entre ce qui est important et essentiel dans sa vie. Un livre optimiste, permettant au lecteur, au travers des expériences de Sandra, de parcourir son propre chemin vers l'optimisme et la joie de vivre.

→ ISBN : 9791020372635 - 400 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

UN CADEAU EMPOISONNÉ

MARTA Z. CZARSKA

Éditions-zarka.ch

Elle se couche le soir du 1er décembre 2019, âgée de 44 ans. Elle se réveille le matin du 2 décembre... 1984 ! Dans son corps de petite fille âgée de 9 ans...

Toute une vie à refaire, avec ses connaissances, ses souvenirs, ses expériences d'adulte coincée dans le corps d'un enfant... Une deuxième chance ? ou un cadeau empoisonné ?

→ ISBN : 979 8344511795 - 280 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

LE SALUT DES LARMES

AMIRAL PLUM'ART

LIBRINOVA

« Le Salut des larmes » est une envolée lyrique au goût de sel. Depuis les abîmes d'un triste ennui jusqu'aux plus touchantes déclamations d'une poésie pleine d'espoir, Amiral Plum'art nous partage en sonnets émouvants une véritable transformation intérieure qui aspire à la résilience et à des horizons plus lumineux. Une invitation à découvrir son univers enchanteur, dans un recueil accessible et universel !

→ ISBN : 979 1040563143 - 48 PAGES - BROCHÉ

GLOIRE ORDINAIRE

BENJAMIN DEROCHE

ÉDITIONS DU PARAPLUIE JAUNE

De Paris à la Belgique, puis de la Bretagne à l'Inde, jusqu'où ira donc Saul Becen, et dans quel but ?

Photographe installé, peintre renommé, cet homme de cinquante ans sait se plier aux rouages du marché de l'art, qu'il a bien compris et intégrés. Il est loin le temps des fins de mois difficiles et des questions sur le sens de la création... Cependant, force est de constater que ni le succès ni l'argent ne font le bonheur, et qu'une simple histoire de voiture – luxueuse -, de bières belges et de boxe va lancer Saul dans un mouvement vers l'ailleurs, mais aussi et surtout vers lui-même. Quête initiatique ? Crise mystique ? Recherche de sens ? Ici se révèle la personnalité étonnante, attachante et agaçante d'un héros, ou plutôt d'un anti-héros bien décidé à ouvrir ses chakras à de nouveaux horizons.

→ ISBN : 978 2493513069 - 190 PAGES - BROCHÉ

NATURE & PÉRÉGRINATION

EMILIE MÉNAGER

LIBRINOVA

Comme une invitation au voyage et à la méditation, ce recueil décrit dans une versification libre la beauté et la délicatesse de la nature, avec authenticité, justesse et esthétique. L'héritage d'anciennes civilisations est conté harmonieusement. L'auteure suit au long de ses pérégrinations passées ou rêvées un axe engagé pour la planète où elle peint les enjeux écologiques avec finesse, invitant les lecteurs à réfléchir sur notre rapport au monde vivant. Au fil des poèmes, l'auteure convie à célébrer les saisons, les créatures et les voyages qui enrichissent l'âme, rappelant combien la poésie est essentielle pour toucher les cœurs et éveiller les consciences.

→ ISBN : 979 1040563723 - 52 PAGES - BROCHÉ

DEUX MONDES, DEUX VIES III

MICHEL GAY

Alors que l'Omega s'apprête à régner sur le monde, Michaël Elpis et Tin-Hael n'ont désormais plus d'alternative : ils représentent la seule chance de sauver la planète de l'anéantissement total. Face aux enlèvements, aux sacrifices et aux massacres, les Flammes Jumelles parviendront-elles à fusionner à temps pour sauver l'univers ? Avec ce dernier tome de la trilogie « Deux mondes, deux vies », préparez-vous pour un final…époustouflant !

→ ISBN : 979 1040560340 - 302 PAGES - BROCHÉ

UNE QUESTION ?
contact@lire.fr
01 47 00 03 23

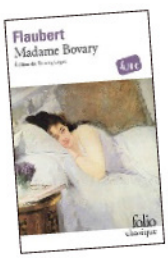
SANDRINE KIBERLAIN

La grande actrice qui alterne avec talent les comédies et les drames aborde cette fois le biopic, en endossant le rôle-titre extravagant de *Sarah Bernhardt, la divine*, de Guillaume Nicloux. Cinéphile passionnée, elle visite aussi régulièrement les librairies…

VOTRE PREMIER SOUVENIR DE LECTURE?

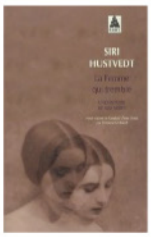
« *Une enquête des sœurs Parker*, dans la Bibliothèque verte. Avec Liz et Ann, ces deux sœurs qui se prennent pour des détectives. C'était vraiment une série de romans géniale, un peu comme *Le Club des cinq*. Avec Stéphanie, ma meilleure amie, on rejouait leurs aventures. On se fabriquait même de faux papiers… »

VOS ROMANS DE L'ADOLESCENCE?



« Balzac, Maupassant, Flaubert… Le grand choc, c'est *Madame Bovary*. Je m'identifiais à cette femme bourgeoise qui rêve d'un autre monde parce qu'elle étouffe dans le sien. Françoise Sagan, aussi. *Un certain sourire*, notamment. Des histoires de femmes, des héroïnes un peu malgré elles. Je m'en rends compte maintenant : dans ce rapport intime avec ces personnages, il y avait déjà quelque chose de l'ordre du jeu. »

LE GENRE QUE VOUS PRÉFÉREZ?



« Des romans plutôt psychologiques. J'ai adoré les livres de Paul Auster et de sa femme, Siri Hustvedt, notamment *La Femme qui tremble*, l'histoire d'une femme qui réalise, alors qu'elle discourt sur son père mort, qu'elle tremble de tout son corps. Je m'attache avant tout aux personnages. Je me souviens du choc à la lecture de *L'Adversaire* d'Emmanuel Carrère. Je voulais comprendre cet homme. »

UN LIVRE QUE VOUS OFFREZ RÉGULIÈREMENT?

« *Lettre d'une inconnue* de Stefan Zweig. Magnifique. Et *Tendre est la nuit* de Scott Fitzgerald. »

LE DERNIER LIVRE ACHETÉ?

« *Billy Wilder et Moi* de Jonathan Coe. Pas encore lu. Je ne suis pas systématiquement les prix littéraires, mais j'ai envie de lire *Houris* de Kamel Daoud, le prix Goncourt. »

UN CLASSIQUE QUI VOUS TOMBE DES MAINS?

« On doit souvent citer Proust, non ? Je n'ai pas tout lu, j'y vais dans le désordre. Au lycée, *Du côté de chez Swann*, puis *Albertine disparue*, mon favori. Mais je n'ai pas lu *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* ni les autres. J'ai quand même du mal à aller jusqu'au bout. Je l'adore, mais ce rapport de dépendance me stresse. Il faut que j'abandonne pour y revenir. La lecture devient laborieuse, alors que j'adore l'auteur. Donc j'arrête et je vais lire Edith Wharton… »

VOTRE AUTEUR PRÉFÉRÉ?

« Outre Paul Auster et Siri Hustvedt, il y a Franck Courtès pour *Les Liens sacrés du mariage*, sur les liaisons impossibles. Un thème qui me touche. Je lis tout Yasmina Reza, tout Véronique Ovaldé. En ce moment *À nos vies imparfaites*, des nouvelles sur des personnes un peu larguées qui essaient de s'en sortir. »

Propos recueillis par Éric Libiot

SARAH BERNHARDT, LA DIVINE
de Guillaume Nicloux, avec Sandrine Kiberlain, Laurent Lafitte, Amira Casar… En salles le 18 décembre.

LESFILMSDUKIOSQUE

LAISSEZ-VOUS TENTER

TOUS LES DIMANCHES | À 9H15 ET EN PODCAST

LA CULTURE, C'EST SUR RTL

RTL VIVRENSEMBLE

© NICOLAS CHERFILS / FRANCE INTER / RTL

CHEYENNE FEDERATION & STUDIOCANAL PRÉSENTENT
EMBARQUEZ POUR LE RÊVE AVEC L'AUTEUR DU *PETIT PRINCE*
LOUIS GARREL
DIANE KRUGER
AVEC LA PARTICIPATION DE VINCENT CASSEL
Saint-Ex
UN FILM DE PABLO AGÜERO
AU CINÉMA LE 11 DÉCEMBRE
STUDIOCANAL
A CANAL+ COMPANY